This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
VI. Fr. II A. 582

ÉLISE DUMENIL.

DE L'IMPRIMERIE D'A. DULAU ET CO. ET
L. NARDINI, NO. 15, POLAND-STREET.

ÉLISE DUMÉNIL.

PAR

MARIE DE COMARRIEU,

MARQUISE DE MONTALEMBERT.

TOME V.

A LONDRES,

CHEZ A. DULAU ET CO. SOHO SQUARE.

1800.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 JUN 1961
OF OXFORD
LIBRARY

Isabella Baker 1800

ÉLISE DUMÉNIL.

LETTRE CXLIII.

LA PRÉSIDENTE DE GRANVAL AU VICOMTE DE VALSERRE. *

Bordeaux, le 4 *Juin* 17..

En vérité, Monsieur le Vicomte, vous êtes inconcevable. Quoi, vous boudez? Pourriez-vous m'apprendre quels sont mes torts? Quoi, vous menacez? Et de quel droit je vous prie?

Si dans la lettre que vous venez de m'écrire il n'était question que de vous et de moi, ce serait réellement un coup de partie, que de la conserver. En effaçant quelques expressions qui pourraient faire croire que j'ai été coquette, cette lettre ne serait qu'un titre

* De toute la correspondance du Vicomte de Valserre et de la Présidente de Granval, nous ne donnerons que les lettres utiles à l'intelligence des événemens.

flatteur pour moi. A chaque phrase, vous faites l'éloge de ma beauté ; et à chaque ligne, un mot de dépit s'y trouve placé, comme pour rendre témoignage à ma vertu. Quel dommage de brûler tout cela !

Dites-moi, mon cher Vicomte, aviez-vous le délire de la fièvre, quand vous avez écrit ce fatras d'inconséquences ? Et croyez-vous que l'amitié, en voulant vous servir, vous donne le droit d'exiger les récompenses de l'amour ?

Vous avez une jolie tournure, j'en conviens. Vous avez des grâces, de l'esprit ; vous ajoutez à tous les charmes qui sont faits pour plaire, un désir d'obliger qui doit naturellement vous donner des amis. Un mérite aussi rare que le vôtre, était fait sans doute pour me toucher. A peine ai-je connu tout ce que vous valiez, que j'ai senti le désir de vous servir, et le besoin d'être votre amie. Bientôt des rapports de caractère et de convenances ont fait naître entre nous une intimité et une confiance sans bornes. Pourquoi vouloir profaner une amitié aussi respectable ? N'est-elle pas le seul sentiment qui puisse exister entre une femme que vous

savez déjà liée, et un homme qui cherche à se marier ? Votre naissance, en vous donnant le droit de prétendre à tout, m'a fait penser qu'il vous serait facile de trouver dans notre Province une héritiére qui pût réparer le désordre de vos affaires ; j'ai songé à Elise. L'antipathie bien prononcée de M. Duménil pour Alfred, la légèreté d'Alfred bien connue par sa correspondance avec son père, m'ont donné le désir de vous servir en substituant l'un à l'autre. Alfred étant trop riche pour avoir besoin de rechercher la fortune, m'a toujours paru faire un sot mariage en épousant Mlle. Duménil. Cet amour né dès leur enfance, cet amour dont on ne cesse de parler, et dont Alfred sait si bien dissiper les soucis, ne m'a pas inspiré un intérêt assez vif, pour nuire au projet raisonnable que mon amitié avait fait naître. J'ai donc cru vous servir également l'un et l'autre, en détournant Alfred d'une alliance au dessous de sa naissance, et dont par sa fortune il n'avait aucun besoin, tandis que le désordre de vos finances justifiait aux yeux de tout le monde vos démarches pour obtenir Elise. Quant à elle, quoiqu'elle n'eût que la troi-

sième place dans mon intérêt, je songeais avec plaisir qu'elle ne perdait point au change, et retrouvait en vous, à la fortune près dont elle n'avait pas besoin, tous les avantages qu'Alfred pouvait lui offrir.

Je vous communiquai mes projets ; vous vîtes Elise, sa figure vous plut, ses grands biens vous tentèrent, vous donnâtes à son amour pour Alfred le juste degré de valeur que devait lui accorder votre expérience ; et je n'eus pas de peine à me persuader, qu'ayant tout le brillant qui séduit la jeunesse, il ne vous fût facile de remplacer Alfred auprès d'Elise.

Il ne pouvait vous rester que le scrupule d'être coupable envers Alfred. Je connaissais son caractère ; et pour fixer votre opinion sans trahir ses secrets, je crus pouvoir faire usage des preuves de sa légèreté, en vous communiquant les lettres qu'il écrivait à son père. Cette correspondance étant devenue publique par les soins du Comte de Boransac, je ne pouvais commettre une indiscrétion, en vous initiant dans des secrets confiés à d'aussi nombreux confidens.

Poursuivons. Il m'importe de vous faire

tous les détails de ma conduite; il m'importe sur-tout, de bien motiver mes démarches, pour vous faire rougir de vos reproches.

Je vous confiai une partie des lettres d'Alfred; elles me furent redemandées par les soins de la très-prudente Mde. de Pressange, qui craignait le dangereux effet du style d'Alfred sur l'esprit de M. Duménil. Vous savez que le Comte vint chez moi, redemander les lettres de son fils. Vous savez comment j'ai sauvé ces lettres; vous en fûtes témoin, puisque c'est votre arrivée subite chez moi, qui détournant l'attention du Comte de Boransac, me permit de soustraire les papiers dont j'avais besoin, en ne brûlant que les lettres inutiles.

Vous n'avez pas oublié comment j'ai su faire usage de ces lettres, pour rendre à M. Duménil toutes ses préventions contre Alfred, et préparer une rupture dont vous pouviez espérer votre fortune. Il était tout simple assurément, que le bonheur de mes deux amis m'occupât uniquement, et que je ne dusse pas être arrêtée par ce qui pourrait être désagréable à des personnes qui me sont étrangères. Comment donc pouvez-

vous vous plaindre ? Ne devriez-vous pas sentir le ridicule de vos reproches ? N'ai-je pas assez fait pour vous prouver mon intérêt, et ma tendre amitié ? Mais de quel droit exigez-vous des preuves d'amour, et poussez-vous l'injustice jusqu'à m'accuser d'avoir cherché à faire naître vos sentimens ? Est-ce dans mon zèle à vous servir, est-ce dans mes démarches, que vous pouvez appercevoir de la coquetterie ? Non, Monsieur le Vicomte, l'amie qui veut vous donner une héritière pour femme, ne peut avoir cherché à vous donner de l'amour.

Vous me reprochez ma faiblesse pour Ferdinand ? Eh de quel droit, je vous prie, blâmez-vous mes égards pour un homme qui était mon ami bien long-tems avant que je fisse connaissance avec vous ? Fallait-il (comme vous semblez me le prescrire) me brouiller avec lui, si vous n'épousiez pas Elise ? Après m'avoir fait une scène assez indécente (permettez l'expression) vous me quittez, et passez plusieurs jours à me bouder ; ensuite vous m'écrivez une longue épître dans laquelle vous me reprochez de la fausseté. Vous m'accusez enfin de vous

avoir trompé. Vous tromper? Comment pouvais-je vous tromper, ne vous ayant rien promis?

Cependant après m'avoir outragée en vous permettant des expressions peu ménagées, vous croyez tout réparer en m'accusant d'avoir troublé votre raison. Vous me parlez de la violence de votre amour, et votre emportement reprend de nouvelles forces en me reprochant d'avoir employé de perfides soins à faire naître vos désirs, que je me fais un jeu, dites-vous, d'exciter et de rejeter tour-à-tour. Un sentiment plus tendre suit ce mouvement de violence; alors vous ne vous plaignez de ma résistance, que dans des termes dont la prude serait flattée, et dont l'innocence ne pourroit rougir. Mais de quelque langage que vous vous serviez, vous terminez chaque phrase par des menaces, et vous ne me laissez pas ignorer que vous travaillerez à troubler mon bonheur, si je continue à refuser de m'occuper du vôtre. Cependant je vous suis trop attachée pour ne pas redouter de me brouiller avec vous. Venez ce soir, rapportez cette lettre, nous la relirons ensemble, ainsi que la vôtre;

ensuite nous les brûlerons toutes deux. J'espère que nous serons d'accord, et qu'en renonçant à vos prétentions, vous serez flatté de la marque de confiance que je vous donne dans la longue explication que je vous envoie ; et que cette preuve de mon estime, vous fera faire plus de cas des sentimens que j'ai pour vous.

Adieu, Vicomte, à ce soir. Entre sept et huit heures vous me trouverez seule.

LETTRE CXLIV.

Alfred a Elise.

Au Château de Key, le 5 Juin, 17.

Chère Elise, pourquoi cette réserve ! Oh ! ma femme, ma douce amie, dis-moi pourquoi je ne puis te voir seule un instant ! Je t'en conjure, rends la paix à mon âme. Je souffre mille douleurs, je ne puis supporter le trouble continuel où je te vois !

Vous m'avez trompé, Elise ! Oh ! oui, vous m'avez trompé, lorsque vous me pa-

rûtes touchée de mon repentir, de mon amour ; lorsque la pitié vous fit essuyer mes larmes ; lorsque le sentiment arracha de votre bouche, la promesse de vous fier à ma foi, de ne plus troubler mon bonheur, par de vains regrets et par d'injustes soupçons. Oui, vous m'avez trompé, puisque vous me fuyez, puisque vous paraissez éviter mes regards !

Idole de mon cœur, veux-tu donc devenir coupable à ton tour ? Oh ! crois moi, mon amie, auprès de toute âme sensible, l'excès de mon amour justifiera un délire que le lien le plus saint est au moment de rendre légitime. Mais toi, qui te justifiera, dis-moi, de me livrer au désespoir !

Ne t'avilis pas, mon Elise, en te laissant accabler par des remords qui me feraient douter de ton amour. Le sentiment qui m'anime est digne de toi. Le lien qui nous unit ne peut un seul instant te faire rougir. Et lorsque tu m'as donné ton cœur, lorsque toutes tes pensées sont mon bien, lorsque ton âme est unie à la mienne par tous les sentimens qui divinisent l'amour, peux-tu te reprocher le bonheur de ton ami !

Laisse, laisse les soupçons, les inquiétudes, les regrets, à ces femmes que le plaisir seul conduit, et qui ne savent point aimer. Mais toi, sublime assemblage de toutes les vertus, toi dont l'âme sans tâche purifie toutes les actions, ne crains-tu pas de faire outrage à l'objet de ton choix, quand tu rougis de son bonheur ?

Non, ma bien-aimée, non, tu ne peux, sans être coupable envers moi, te livrer aux regrets, à la douleur. Ose m'élever jusqu'à toi, en me croyant digne de ma félicité, et notre lien sans cesser d'être pur, sera devenu indissoluble...

Mon père m'a promis de prier instamment M. Duménil de ne point attendre le retour de Mde. de Pressange, pour célébrer notre mariage.. Demain peut-être .... O charme de mes jours ! le moment approche, où nous serons unis pour la vie.

Rends-moi ce doux regard, rends-moi ce tendre sourire, cette confiance, cet abandon, toutes les délices de ma vie ! Elise, je t'en conjure, crains mon desespoir ! Je te le demande à genoux, fais cesser notre supplice ! Tu avais un instant rendu la paix à

mon cœur ! Imite la divinité dont tu es la plus parfaite image, en ne trompant point l'attente de celui que tu daignas consoler et absoudre.

LETTRE CXLV.

LA PRÉSIDENTE DE GRANVAL AU VICOMTE DE VALSERRE.

Bordeaux le 6 *Juin* 17..

VOTRE billet que je reçois à l'instant, Monsieur le Vicomte, me tire de peine. Pourquoi donc n'a-t-on pas dit chez vous que vous étiez à la campagne ? Si je l'avais su, j'aurais certainement renvoyé chercher ma lettre. Concevez-vous tout ce que j'ai dû craindre depuis avant-hier en ne recevant aucune réponse de vous ? Je vous ai attendu toute la soirée, on s'était contenté chez vous de dire au porteur de ma lettre, que vous étiez sorti, sans dire que vous n'étiez pas à la ville. Jugez de ma surprise, et de mes inquiétudes, lorsque le dépositaire du secret de mes démarches, m'a laissé si long-tems

dans l'attente de sa réponse, ou de sa visite. Enfin je respire ; ma lettre est parvenue jusqu'à vous. Vous l'avez lue avec attention. Je vous remercie de ce soin. Mais pourquoi l'avoir brûlée si promptement ? Tout ce que vous me dites à ce sujet est plein de délicatesse sans doute ; cependant quelques jours de retard ne pouvaient être d'un grand danger pour un secret confié à vos soins, et j'eusse préféré que nous eussions eu cette lettre ainsi que la vôtre, à relire ensemble ; nous eussions mieux jugé chacune de vos phrases, en pouvant y opposer mes réponses.

Je suis bien fâchée de ne pouvoir vous recevoir ce soir; je suis engagée, et de toute cette semaine je ne puis disposer d'un seul instant. Si vous allez Lundi à l'intendance, j'y serai. Nous pourrons choisir un jour de l'autre semaine pour causer librement.

Adieu, mon cher Vicomte. J'espère que vous deviendrez tout-à-fait raisonnable, et que je pourrai sans crainte, me livrer aux doux épanchemens de l'amitié qui nous lie.

LETTRE

LETTRE CXLVI.

Elise a Mde. de Pressange.

Au Château de Key.. le 8 *Juin* 17..

Le mois de Juin s'avance, ma chère tante, et vous ne fixez aucun jour pour votre retour. Mon père a reçu hier votre lettre du 28 Mai. Il me l'a communiquée, vous n'y parlez que des obstacles que l'on oppose au désir que vous avez de terminer vos affaires, des sacrifices auxquels vous offrez de vous soumettre, mais vous ne dites pas un mot de vos espérances pour une prochaine conclusion. Bon Dieu, quand donc vous reverrai-je ! Cruel voyage ! Qu'il me cause de trouble !.... Alfred murmure, je gémis, et le chagrin d'être séparé de vous, commence à peser si fortement sur mon cœur, que malgré les bontés de mon père pour Alfred, j'éprouve des momens de tristesse, que rien ne peut distraire. Quel malheur, ma chère tante, que vous n'ayez pu faire

votre voyage de Paris, et terminer vos affaires, avant le retour d'Alfred !

Plaignez-moi, ma tante, et ne m'accusez pas. Je vous en conjure, conservez-moi votre indulgence. Ah ! ne me blâmez pas d'être trop sensible !... Mon père, Alfred, et vous, vous remplissez tout mon cœur ; vous composez tout mon bien ; faut-il s'étonner si la portion qui me manque attire naturellement mes pensées ! faut-il me blâmer, si des regrets viennent troubler ma félicité !

J'aime Alfred ! ah, vous le savez combien il m'est cher ! Notre union fera tout le charme de ma vie ! Mon impatience, mes regrets, jusqu'à mes craintes, tout est si naturel, qu'il serait injuste de me gronder, si je ne puis jouir en paix du bonheur de revoir Alfred.

Ma tante, revenez. Hatez-vous. Loin de vous je ne puis être tranquille ; mille inquiétudes..... mille tourmens..... Ah ! ma tante, revenez. Le jour heureux semble me fuir, je cesse de l'entrevoir, il se perd au milieu des obstacles qui se réunissent pour empêcher d'en fixer l'époque.

Ma chère tante, je crains que mon destin ne porte obstacle à votre retour. Cependant ne faut-il pas espérer que ce mois de Juin où devaient se combler tous mes vœux, vous ramènera enfin près de nous? Hélas, si je ne suis pas indigne des secours du ciel, je dois croire qu'il exaucera les ferventes prières que je ne cesse de lui adresser, pour réunir près de moi toutes les personnes que j'aime.

Adieu, ma chère tante, adieu. Ah! de grâce, revenez.

LETTRE CXLVII.

Alfred a Ferdinand.

Au Château de Key....le 11 *Juin* 17..

Je relis ta dernière lettre à chaque instant du jour, mon cher Ferdinand. Tu me consoles avec tant de soins, d'avoir commis une faute qui trouble mon bonheur, tu m'excuses avec une si douce et si tendre indulgence

d'avoir cédé à la violence de mon amour, que pour un instant, tu as rendu la paix à mon âme. Mais combien tu me montres coupable, et combien tu m'as fait rougir, en blâmant mon indiscrétion. *J'aurais dû ne point t'écrire, me dis-tu : j'offense Elise en disposant d'un secret qui n'est plus le mien. Je la livre à ta discrétion : et l'homme qui n'a pu répondre de lui, ajoutes-tu, devrait au moins être assez sage pour ne pas compter sur autrui.* Enfin, l'estime que je montre pour ton caractère en te faisant une semblable confidence, *n'a pu te flatter, me dis-tu, quoique tu en fusses digne, parceque la première impression que t'a faite ma confiance, ne t'a montré qu'un manque de délicatesse qui me faisait compromettre l'honneur d'Elise, et le mien.*

Ah, mon cher Ferdinand, tu ne devrais jamais me quitter ; tu es ma boussole, je m'égare loin de toi ; je cours sans cesse le risque d'être coupable, ou malheureux.

Je n'ai jamais ressenti d'impression semblable à celle que m'a faite ta réponse à ma dernière lettre. Le jour où je l'écrivis j'a-

vais la tête perdue, j'étais accablé de mon bonheur, et de mes craintes. Pouvais-je réfléchir ! et quand cela m'eût été possible, aurais-je dû croire, qu'habitué à te rendre le dépositaire de toutes mes pensées, il y eût une seule circonstance de ma vie qui pût me forcer à avoir un secret pour toi ?

Le tableau que tu me fais d'Elise, en la comparant à d'autres femmes, la position où tu me places par rapport à cet ange descendu du ciel m'a fait trésaillir. Quel homme es-tu donc Ferdinand ! Ah, tu me prouves que l'honneur, le véritable honneur n'a pas besoin de préjugés ; tu les méprises pour te montrer dans l'occasion cent fois plus estimable que ceux qui les prêchent, que ceux même qui s'y soumettent.

Le jour où je t'écrivis cette lettre que tu condamnes, je ne puis t'exprimer l'état où je fus, au moment où je vis passer Elise sous mes fenêtres. Le désir de la suivre, me fit hâter de sortir du château. Ma tête s'égarait, mes jambes pouvaient à peine me conduire ; mes pas incertains se dirigèrent pourtant du côté du grand arbre, où la vue d'Elise à genoux et baignée de pleurs, ache-

va de troubler mes sens; mes forces m'abandonnèrent, et je tombai à ses pieds sans sentimens.

La chère Elise crut à la vengeance du ciel. Elle crut que ma dernière heure avait sonné, pour me faire expier mon crime à la place même où je l'avais commis; et qu'il était reservé pour sa punition de recevoir mon dernier soupir. J'entendis ses cris; je sentis ses pleurs dont mon visage était baigné quand je revins à la vie. Son âme pure, trop au-dessus de la contrainte, ne lui permit ni de me cacher ses sentimens, ni de rappeler des torts au moment même où elle avait frémi pour les jours du coupable. Son premier mouvement fut un témoignage de sa reconnaissance envers le Dieu de bonté qui n'avait pas puni si cruellement ce qu'elle appelait son crime. Elle lisait mon repentir dans mes yeux. Je ne pouvais parler. Elle m'avait électrisé. Ma bouche était muette, aucune louange n'aurait pu exprimer ce que me faisait éprouver Elise en ce moment. Je ne voyais plus en elle une mortelle, la divinité n'aurait pu recevoir de moi un plus pur hommage.

Jugeant mon cœur d'après le sien, me purifiant de son innocence, Elise se précipita dans mes bras, et nos larmes se confondirent. Elle ne parut point rougir de cet abandon, ni craindre que celui qu'elle élévait jusqu'à elle, pût en abuser.

Je me fie à ta foi, me dit Elise. Je te confie celle qui va être ton épouse ; son honneur est lié au tien ; que ses regrets, ses remords..... Oh ! Alfred ! Oh ! mon époux ! si jamais je cessais de t'être chère ! .... si l'égarement auquel m'a livrée l'amour pouvait un jour.... Elle n'eut pas la force d'achever, les roses de son tein pour un intant disparurent, je la ranimai par mes discours, par mon respect ; et l'expression de mes sentimens, rendit enfin le calme à cette âme sensible et pure. Cette journée fut plus tranquille. Rien ne troubla ma félicité. Elise par son indulgence me faisait chérir la vertu comme le le seul sentiment qui pût l'appaiser et lui plaire.

Cependant Elise depuis cet instant paraît me fuir. Satisfaite d'avoir rendu la paix à mon âme, elle borne là tous ses bienfaits, et

parait redouter quelque danger, si elle cônti-nuait à se livrer aux charmes d'une douce intimité. Si un seul instant on s'éloigne de nous, ses regards inquiets expriment trop clairement le trouble de son cœur. Si je m'approche, son sein agité fait palpiter le mien, si ma voix tremblante fait entendre quelques expressions qui peignent mon respect, mon admiration, l'amour dont elle embrâse mon âme, elle tressaillit ; ses yeux se baissent, comme pour éviter mes regards, et je la vois s'éloigner, sans que j'ose la retenir.

Si je fus coupable un instant, ah combien j'en suis puni ! .... Elise, chère Elise, ta foiblesse, ta rigueur, mon bonheur, mes tourmens, tout également augmente mon amour.

Mon père n'a point encore trouvé l'occasion de parler à M. Duménil ; je n'ose moi-même faire cette démarche. M. Duménil me comble de bontés, et cependant sa présence m'intimide. Il me semble qu'il lit mon crime dans mes regards, sans avoir dans son cœur assez de sensibilité pour savoir lire tout ce qui se passe dans le mien ; et

peut-être que loin d'accélérer notre union, un seul soupçon offensant pour Elise, me perdrait sans ressource.

Destiné à être le plus heureux des hommes, au moment de le devenir, j'en suis le plus misérable ! Justice du Ciel, appaisez-vous ! Si j'ai mérité votre rigueur, je suis assez puni ; terminez mes tourmens. Qu'un lien sacré vienne combler mes vœux. Qu'aux pieds des autels je fasse le serment de passer ma vie à suivre la vertu, en prenant mon Elise pour guide.

Adieu, mon ami.

LETTRE CXLVIII.

M. de Coulanges au Président de Pirmont.

Au Château de Key... le 12 Juin 17.

Vous me servîtes de père, Monsieur, et dès mes plus jeunes années vos tendres soins furent employés à me consoler, et à me dédommager d'avoir perdu les auteurs

de mes jours. Vous veillâtes sur mon éducation, je vous dois l'état que vos soins m'ont rendu digne de remplir. Vous avez toute sorte de droits à ma reconaissance. Cependant vous vous plaignez de mon peu de confiance; et l'amertume de vos reproches, me force pour me justifier, à vous ouvrir mon cœur.

Vous avez deviné mon secret, me dites-vous ; vous vous étonnez de ma conduite, vous ne pouvez en pénétrer le mystère? Je vais tout éclaircir, dussé-je, en vous ouvrant tous les replis de mon cœur, renouveller de vives angoisses. Il le faut bien, puisqu'une plus longue réserve m'exposerait à perdre votre estime.

Oui, j'aime avec transport. J'aime un objet qui mérite les adorations de l'univers, et l'effort le plus pénible de la vertu est sans doute, d'avoir contraint mon amour au silence; de l'avoir vaincu pour ainsi dire, en ne lui laissant aucun droit sur mes actions.

Le premier regard d'Elise m'embrâsa d'un feu qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. Mon peu de fortune ne me permit pas la plus légère espérance. Il était indigne de moi de

chercher à séduire une riche héritière. De plus ayant pénétré le secret de son cœur, je me vis condamné à un silence éternel.

J'eusse mieux fait de fuir. Quand j'y songeai il n'était plus tems. Il est des flammes que l'absence ne peut éteindre, qui se nourrissent de souvenirs, et n'inspirent d'autres désirs que le bonheur de l'objet aimé. Il fallait rendre Elise heureuse pour me consoler de ne pouvoir être heureux.

Je fus flatté de l'amitié dont M. Duménil m'honora. J'étais jaloux de mériter l'estime d'un homme si respectable. Mais lorsque je découvris que sa prévention pour moi n'était née que de sa prévention contre un jeune homme qui méritait plus de faveur, cette amitié dont je m'honorais me serait devenue à charge, si je n'avais à l'instant formé le projet de l'employer à servir l'objet de toutes mes adorations.

Le résultat de ce pénible effort ne répondit point à mon attente. M. Duménil qui supposait avec de trop justes raisons, qu'il était impossible de voir sa fille sans l'aimer, ne crut trouver dans mes vives instances en faveur d'un autre, que l'impossibilité de parler pour

moi même. Mon manque de fortune éloignant de ma pensée un mariage trop au dessus de mes espérances, il m'en parla avec franchise; en me disant qu'il vivrait tranquille si le sort de sa fille était entre mes mains.

A cette proposition que devins-je ? Que j'eus besoin de courage ! Je l'avoue à ma honte, pour un instant ma vertu ne me parut qu'une faiblesse ; je rougis de ma conduite comme si c'était une pusillanimité, et je fus au moment de me laisser entraîner à séparer deux êtres que toutes les convenances devaient réunir. Mais je vis Elise, son regard languissant, en pénétrant au fond de mon cœur, y fit renaître le désir des sacrifices ; je m'exaltai de nouveau, pour suivre avec courage ma trop pénible marche, et remplir avec honneur le cruel devoir que je m'étais imposé.

M. Duménil étonné du refus que je fis d'être son gendre, me supposa quelque lien secret. Pour s'informer de la situation de mon cœur, il s'adressa à vous. Votre amitié s'alarma de cette démarche, dont vous ignorâtes le vrai motif ; et vous crûtes que j'étais coupable d'une imprudente prétention sur

Elise,

Elise, tandis que mon cœur déchiré étouffait ses plus ardens désirs !

Lorsque vous me parlâtes de la démarche de M. Duménil, *vous apperçûtes du trouble dans mes yeux?* Oh je le crois ! *Le désordre qui se peignit sur ma figure vous montra celui qui régnait dans mon cœur, et vous me sûtes mauvais gré de vous cacher* ce que j'eusse voulu ne pas m'avouer. Jugez aujourd'hui, Monsieur, si je fus un seul instant coupable envers vous, et si je n'eus pas besoin d'une force surnaturelle, pour résister au bienfait d'une confiance qui (je n'en doutais pas) vous eût entraîné à servir mon amour.

Mon assiduité chez M. Duménil, et les services que je ne cessai de rendre à Alfred vous parurent incompatibles. Vous ne pouviez concevoir les motifs d'une conduite qui vous paraissait remplie de démarches contradictoires. Mais vous ne connaissiez pas assez Elise, pour juger jusqu'où pouvait aller sa puissance ; et le sacrifice de soi-même si souvent promis à l'objet aimé, et si rarement accompli, se consominait en silence dans le fond de mon cœur.

M. Duménil, cet homme respectable, à la fois humain et sevère, distribuant ses bienfaits toujours avec justice, et sans exagération, cesse d'être juste et modéré pour le malheur d'une fille trop chère. Rien de parfait dans la nature si ce n'est Elise! Peut-on s'étonner qu'elle inspire un sentiment unique, qu'elle trouble la raison du sage, et que son père même soit égaré par l'excès de sa tendresse pour elle.

L'opiniatreté de M. Duménil dans son opinion contre Alfred excita ma pitié; son injustice envers un jeune homme intéressant, me révolta; et son imprudence d'avoir laissé naître l'amour entre deux jeunes cœurs, sans se décider à les unir, excita trop vivement ma sensibilité, pour ne pas soutenir mon courage dans la pénible tâche que je m'étais imposée. Plus d'une fois je fus au moment de tout abandonner; mais je ne pouvais me dissimuler que si je quittais M. Duménil, si je le laissais livré aux funestes effets de ses préventions contre Alfred, j'avais tout à craindre pour le bonheur d'Elise.

Cependant les sollicitations de M. Duménil pour m'engager à m'occuper de plaire à

sa fille, la peine qu'il prenait lui-même à me ménager les occasions d'être seul avec elle, à me faire valoir auprès d'elle, rendirent enfin ma position trop critique ; et pour reprendre courage j'eus besoiu d'aller respirer un autre air.

La prudence m'éloigna. L'amour me ramena. Il fallut retrouver avec le bonheur de voir Elise, celui de lui faire retirer tout le fruit de la faveur où j'étais auprès de son père, qui s'attachait à moi chaque jour davantage. J'avais même augmenté son estime pour moi, par le refus que j'avais fait de m'unir à sa fille à qui il destinait plus de cent mille livres de rentes. Je revins donc à mon poste. L'air abattu d'Elise, ses gémissemens que le hasard me fit entendre, me rendirent la force d'achever ma cruelle entreprise.

J'étais au moment de réussir. M. Duménil allait accorder le bonheur de sa fille à mes instances, lorsqu'un esprit infernal fut au moment de tout faire échouer. Des lettres d'Alfred écrites à son père, et dont le style galant pouvait se mal interpréter, furent envoyées sous l'enveloppe d'un billet anonime à l'adresse de M. Duménil. Cet envoi le fit

retomber facilement dans toutes les terreurs dont j'avais cru l'avoir guéri. Alors désespérant de réussir, je m'éloignai, en formant le projet de ne plus revenir. Mde. de Pressange, et Ferdinand d'Arsilly parvinrent à faire pencher la balance du côté d'Alfred. Je revins pour les seconder. Mon zèle, ma patience, ma constance me valurent enfin la récompense qui m'était due. Je fis le bonheur d'Elise dans lequel je puisai toutes les consolations dont mon cœur avait besoin.

Maintenant Alfred de retour, Alfred près d'Elise, au moment d'être uni pour la vie à l'idole de mon cœur, me présente à chaque heure du jour un tableau que j'ai cru plus d'une fois ne pouvoir supporter. J'ai des moments d'abattement, des moments de fureur. Je hais quelquefois mon heureux rival que j'ai trop bien servi. Je ne trouve alors de consolation, que dans le témoignage de la reconnaissance d'Elise. J'oublie que je suis malheureux en la voyant persuadée que plus qu'à tout autre elle me doit son bonheur.

On croit ici que je suis insensible; eh que m'mporte! Je ne vis plus pour moi! l'objet

qui a détruit en moi l... de
être est plus ou moins a...
nouvelle vie. Je n'agis, ...
pour Elise. Tout ce qui ne ...
sonnel m'est devenu étranger, ...
je m'égare, quand une douleur t...
me fait murmurer du bonheur d'E...

Vous me demandez ce que je fais ici, en m'appelant un homme d'un caractère inexplicable. Hélas, je voulais partir ! Je voulais profiter de vos bontés, pour aller m'établir à Paris. Mais depuis la signature du contrat, depuis ce jour terrible où j'ai pensé mourir de ma contrainte ; mes maux toujours croissans, ne peuvent cependant me faire abandonner Elise. Le trouble de M. Duménil se renouvelant au moment de fixer le sort de sa fille, j'ai cédé à la demande qu'il m'a faite, de ne point le quitter jusqu'à la célébration du mariage.

Voilà, Monsieur, tous mes secrets. Je les dépose dans votre sein. Vous serez faché, je pense, de votre injustice envers moi ; et j'espère que vous m'accorderez votre estime. Je la compte au nombre de mes consolations.

retomber facilement dans toutes les terreurs dont j'avais cru l'avoir guéri. Alors désespérant de réussir, je m'éloignai, en formant le projet de ne plus revenir. Mde. de Pressange, et Ferdinand d'Arsilly parvinrent à faire pencher la balance du côté d'Alfred. Je revins pour les seconder. Mon zèle, ma patience, ma constance me valurent enfin la récompense qui m'était due. Je fis le bonheur d'Elise dans lequel je puisai toutes les consolations dont mon cœur avait besoin.

Maintenant Alfred de retour, Alfred près d'Elise, au moment d'être uni pour la vie à l'idole de mon cœur, me présente à chaque heure du jour un tableau que j'ai cru plus d'une fois ne pouvoir supporter. J'ai des moments d'abattement, des moments de fureur. Je hais quelquefois mon heureux rival que j'ai trop bien servi. Je ne trouve alors de consolation, que dans le témoignage de la reconnaissance d'Elise. J'oublie que je suis malheureux en la voyant persuadée que plus qu'à tout autre elle me doit son bonheur.

On croit ici que je suis insensible; eh que m'mporte! Je ne vis plus pour moi! l'objet

qui a détruit en moi l'égoïsme dont chaque être est plus ou moins atteint, m'a fait une nouvelle vie. Je n'agis, je ne respire que pour Elise. Tout ce qui ne m'est que personnel m'est devenu étranger, et je crois que je m'égare, quand une douleur trop violente me fait murmurer du bonheur d'Elise.

Vous me demandez ce que je fais ici, en m'appelant un homme d'un caractère inexplicable. Hélas, je voulais partir ! Je voulais profiter de vos bontés, pour aller m'établir à Paris. Mais depuis la signature du contrat, depuis ce jour terrible où j'ai pensé mourir de ma contrainte ; mes maux toujours croissans, ne peuvent cependant me faire abandonner Elise. Le trouble de M. Duménil se renouvelant au moment de fixer le sort de sa fille, j'ai cédé à la demande qu'il m'a faite, de ne point le quitter jusqu'à la célébration du mariage.

Voilà, Monsieur, tous mes secrets. Je les dépose dans votre sein. Vous serez faché, je pense, de votre injustice envers moi ; et j'espère que vous m'accorderez votre estime. Je la compte au nombre de mes consolations.

retomber facilement dans toutes les terreurs dont j'avais cru l'avoir guéri. Alors désespérant de réussir, je m'éloignai, en formant le projet de ne plus revenir. Mde. de Pressange, et Ferdinand d'Arsilly parvinrent à faire pencher la balance du côté d'Alfred. Je revins pour les seconder. Mon zèle, ma patience, ma constance me valurent enfin la récompense qui m'était due. Je fis le bonheur d'Elise dans lequel je puisai toutes les consolations dont mon cœur avait besoin.

Maintenant Alfred de retour, Alfred près d'Elise, au moment d'être uni pour la vie à l'idole de mon cœur, me présente à chaque heure du jour un tableau que j'ai cru plus d'une fois ne pouvoir supporter. J'ai des moments d'abattement, des moments de fureur. Je hais quelquefois mon heureux rival que j'ai trop bien servi. Je ne trouve alors de consolation, que dans le témoignage de la reconnaissance d'Elise. J'oublie que je suis malheureux en la voyant persuadée que plus qu'à tout autre elle me doit son bonheur.

On croit ici que je suis insensible; eh que m'mporte! Je ne vis plus pour moi! l'objet

qui a détruit en moi l'égoïsme dont chaque être est plus ou moins atteint, m'a fait une nouvelle vie. Je n'agis, je ne respire que pour Elise. Tout ce qui ne m'est que personnel m'est devenu étranger, et je crois que je m'égare, quand une douleur trop violente me fait murmurer du bonheur d'Elise.

Vous me demandez ce que je fais ici, en m'appelant un homme d'un caractère inexplicable. Hélas, je voulais partir ! Je voulais profiter de vos bontés, pour aller m'établir à Paris. Mais depuis la signature du contrat, depuis ce jour terrible où j'ai pensé mourir de ma contrainte; mes maux toujours croissans, ne peuvent cependant me faire abandonner Elise. Le trouble de M. Duménil se renouvelant au moment de fixer le sort de sa fille, j'ai cédé à la demande qu'il m'a faite, de ne point le quitter jusqu'à la célébration du mariage.

Voilà, Monsieur, tous mes secrets. Je les dépose dans votre sein. Vous serez faché, je pense, de votre injustice envers moi; et j'espère que vous m'accorderez votre estime. Je la compte au nombre de mes consolations.

J'irai vous rejoindre le jour même du mariage. On attend Mde. de Pressange pour le célébrer. En sortant de l'Eglise, je courrai me jeter dans vos bras, et vous prier d'accélérer mon départ pour Paris.

Adieu, Monsieur, recevez l'hommage du plus tendre, et du plus profond respect.

De Coulanges

LETTRE CLIX.

Elise a la Marquise de Lonel.

Au Château de Key... le 14 *Juin* 17..

Vous croyez donc, ma chère, que le bonheur rend moins communicatif que le chagrin? Dans le bonheur, dites-vous, l'âme se plaît à concentrer ses émotions, pour mieux en savourer les douceurs? Dans la douleur au contraire elle s'élance vers l'amitié comme vers un refuge contre les maux qui l'accablent. Je ne sais, ma chère, mais sans vouloir heurter votre opinion, je crois

qu'il est des chagrins que l'on craint de confier. Ceux qui sont sans remède, par exemple. Il peut s'en trouver. . . . . Croyez-vous que l'âme sensible veuille en fatiguer l'amitié ? Hélas, sans le vouloir, vous renfermez dans cette première phrase de votre lettre deux reproches à la fois ! Si vous vous plaignez de mon silence, si vous l'attribuez à l'ivresse de mon bonheur qui vous éloigne, dites-vous, de mon souvenir ; ne pouvais-je pas croire d'après vos expressions, que vous fûtes dans un autre tems fatiguée de mes plaintes? Cependant, si plus juste pour vous, que vous ne l'êtes pour moi, je veux me persuader que ma triste confiance ne vous a jamais importunée, de même ne devriez-vous pas croire que je me plairais à vous parler de mon bonheur, si nulle agitation ne l'avait troublé. Hélas, j'ai retardé ce doux épanchement de l'amitié, dans l'espoir que je pourrais enfin satisfaire votre cœur, après l'avoir si souvent affligé.

Je l'attends sans cesse ce moment si désiré! . . . . Chaque soir je l'espère pour le lendemain, sans le voir arriver. Chaque courier j'espère d'en voir fixer l'époque par une

lettre de ma tante qui nous annoncera son retour; et chaque courier, en trompant mon espérance, oppresse mon cœur, et me condamne au silence pour ne plus vous attrister.

Sans doute je suis heureuse de voir Alfred à chaque heure du jour; mais son impatience sur le retard continuel que l'on porte à notre union, l'incertitude où je suis du moment qui doit fixer mon sort, tout me cause des craintes. . . . . et souvent de trop justes inquiétudes viennent troubler des momens qui devraient être remplis de charmes.

Que vous êtes heureuse, Adèle! Epouse chérie, vous êtes estimée de celui à qui le sort vous a liée. Votre cœur jouit en paix de tous ses sentimens! Heureuse mère, heureuse épouse, vous vivez au sein de la vertu, votre amour est un devoir! Hélas, le mien n'est encore qu'une faiblesse! . . . L'union que mon cœur réclame, doit seule purifier mes sentimens; cependant il ne dépend plus de moi d'éteindre la flamme qui les entretient. Dites-moi, Adèle, puis-je être calme, et ne pas regarder en frémissant le bonheur dont je jouis, puisque les événemens paraissent se réunir pour éloigner sans cesse un

lien sacré qui seul peut faire approuver le plus tendre amour.

Puis-je être heureuse tant que la vertu m'ordonnera une reserve qui peut faire douter Alfred de mes sentimens! Puis-je être heureuse en m'abandonnant à suivre toutes les volontés de mon cœur, au risque de perdre l'estime d'Alfred! Si son amour n'était fondé que sur une beauté passagère, qu'il semble trop priser en moi, un instant ne peut-il pas faire évanouir cet amour auquel tient ma vie! Que deviendrais-je si je perdais l'estime d'Alfred! . . . .

Vous voyez bien, ma chère, que j'eusse mieux fait d'attendre pour vous écrire, que mon sort fixé eût détruit des terreurs que ma confiance en vous me force à vous faire partager.

Oui, je suis à la fois heureuse, et tremblante; à chaque instant du jour, je crains de voir s'évanouir le bonheur dont je jouis. Je regarde autour de moi avec inquiétude, je me trouble également de la sécurité de mon père, et de l'impatience d'Alfred; je passe alternativement de l'espérance à la crainte; si je crois n'être pas éloignée du

moment qui doit combler tous mes vœux, l'instant d'après je frissonne de la crainte qu'il ne s'échappe sans retour.

Ne me grondez donc plus, ma chère amie, sur un silence trop bien motivé ! Ne me grondez pas sur-tout, si je ne puis combattre les trop justes impressions que je reçois. En songeant au passé, il vous sera facile d'excuser mes terreurs. Plus je suis heureuse, et plus, sans doute, je dois frémir d'éprouver des revers.

Adieu, mon amie, adieu.

LETTRE CL.

ALFRED A FERDINAND.

Au Château de Key... le 20 *Juin* 17..

NOUS avons reçu hier une lettre de Mme. de Pressange dans laquelle elle témoigne une grande impatience d'être retenue si long-tems loin de nous, elle sollicite son

frère pour fixer le jour de mon mariage, sans attendre qu'elle puisse fixer celui de son retour. Quoiqu'elle soit persuadée, dit-elle, qu'elle aura tout terminé dans la première quinzaine du mois de Juillet. Mon père après avoir lu cette lettre que Mr. Duménil lui a communiquée, a profité des sollicitations de Mme. de Pressange, pour renouveler les siennes ; et après de vives instances Mr. Duménil a promis enfin, que si Mme. de Pressange n'étoit pas arrivée dans la première semaine du mois d'Août, on ne l'attendrait pas pour célébrer mon mariage.

Voilà le résultat de mes instances, mon cher Ferdinand ; j'ai instruit Elise de cette promesse accordée aux sollicitations de mon père. Ma céleste amie a éprouvé un instant de joie qu'elle a fait passer jusqu'à mon cœur ; elle y a calmé le murmure causé par la longue attente à laquelle on réduisoit encore mon amour. Heureuse de pouvoir fixer ses idées sur le moment d'une union si chère, elle m'a communiqué ses sentimens, elle a su voiler avec une adresse touchante les craintes que lui don-

noit ce long retard, en ne m'entretenant que d'un bonheur assuré, puisque enfin on venoit définitivement d'en fixer l'époque.

Dans le premier moment, je n'ai vu que ce qu'Elise vouloit me faire voir ; je me suis livré à la joie d'une douce espérance. Mais bientôt sa figure angélique en reprenant une teinte de mélancolie m'a dévoilé les secrets de son ame. " Notre position est changée, m'a-t-elle dit en rougissant ; et malgré moi dans ce retard forcé je ne vois que le commencement de notre punition." Sa tête s'est penchée sur mon sein, ses larmes ont coulé ; les témoignages de mon amour, loin de la calmer, n'ont servi qu'à aigrir sa peine, qu'à exciter ses craintes ; elle a fui loin de moi ; et depuis ce jour je n'ai pu retrouver un instant d'entretien.

J'ai porté mes plaintes à Mr. de Coulanges sur l'entêtement de Mr. Duménil. Il m'a écouté d'un air agité qui a augmenté ma confiance en lui, je l'ai supplié de parler en ma faveur, pour obtenir de rapprocher l'époque de mon bonheur. Soit que je l'aie importuné par mes instances, soit que son

impatience

impatience contre Mr. Duménil ait eu un autre motif que mes intérêts, je l'ai trouvé plus froid à la fin de notre entretien. Il a blâmé quelques unes de mes expressions, et a fini par se contenter de m'exhorter à la patience.

Mon cher Ferdinand, que deviendrai-je? Elise sans cesse entourée, semble chercher à tout instant une sauve-garde contre mon amour. Elle fuit le tête-à-tête avec un soin qui m'outrage. Mon père, et Mr. de Coulanges me croyent insensé quand je me révolte contre leurs conseils, et que je parois regarder comme un siècle de tourmens les longues semaines qu'il faut passer avant d'arriver au jour heureux. Hélas, ils ignorent à quel supplice me livre l'amour!....Ils croyent que je puis jouir en paix de ma situation présente, ils ne savent pas que j'ai perdu ce bonheur si pur....Ils ne savent pas que les craintes d'Elise me troublent! Ils ne voyent pas même jusqu'où Mr. Duménil dans son entêtement pousse loin l'imprudence, lorsqu'après de longues années passées dans les larmes, il me place près du trésor de mon cœur! Personne ne s'occupe

à abréger mon supplice ! Imprudens ! Leur securité redouble mes tourmens !.... Ne devroient-ils pas frémir des dangers auxquels ils nous exposent !...

Si Elise se livroit à ma foi, si fier de son estime je pouvais lui faire le sacrifice volontaire de mes désirs ; je trouverais dans mes privations mêmes, une jouissance qui au moins répandroit quelque douceur sur les jours d'attente auxquels le caprice de Mr. Duménil nous condamne ; mais s'il faut continuer à souffrir de la rigueur, de la méfiance d'Elise, je ne sais si je pourrai supporter long-tems encore une position plus cruelle cent fois que tous les tourmens auxquels m'a livré notre longue séparation.

Adieu, mon cher Ferdinand. Si tu veux conserver ton ami, si tu crains pour sa raison, fais des vœux pour le prochain retour de Mme. de Pressange.

LETTRE CLI.

ELISE A MDE. DE PRESSANCE.

Au Château de Key. . . . .
le 25 *Juin* 17. .

J'AI appris avec attendrissement, ma chère tante, vos sollicitations auprès de mon père pour l'engager à ne plus retarder le jour de mon mariage. Ne doutez pas que je ne regrette sincèrement de ne pas vous voir le témoin de mon bonheur. Mais cette privation quelque pénible qu'elle soit, n'aura pas au moins de suites funestes ! Et je frémis à chaque heure du jour qu'Alfred dans son impatience ne se laisse aller à quelque emportement dont il pourroit résulter de grands malheurs ! Déjà deux fois il s'est attiré les réprimandes de mon père. Il se dépite trop ouvertement. Il accuse mon père de bizarerie, et met si peu de prudence dans ses propos, que je tremble à chaque instant qu'il ne soit la cause de quelque scène trop vive.

Vos sollicitations en donnant plus de force à celles du Comte de Boransac, ont enfin déterminé mon père à fixer le tems de mon mariage. Il se célébrera dans les premiers jours du mois d'Août. Je vous dois donc, ma chère tante, une décision qui a calmé Alfred.

Il me reste encore l'espérance, que d'ici au mois prochain vos affaires terminées vous donneront la liberté de vous trouver à mon mariage ; alors tout seroit bonheur ! Mais si je dois souffrir de ne pas vous voir auprès de moi, j'aurai au moins la certitude que votre retour ne sera que retardé ; au lieu que tant que mon mariage ne sera pas conclu, qui me donnera la certitude que je serai unie à Alfred ? O ma tante; aujourd'hui plus que jamais, il faut m'unir à Alfred, ou me laisser mourir.

Cependant obligée de contraindre mes sentimens jusqu'au jour où mon heureux sort me fera un devoir de les laisser paraître, Alfred ne peut-il pas croire que mon amour est différent du sien ? Peut-être il pense que je l'aime foiblement ! Eh ! si pourtant l'amour plus fort que moi, me faisait oublier

les pénibles devoirs qu'exige ma position ; Alfred alors peut me croire trop foible ! Et son estime !...O ma tante que devenir sans l'estime d'Alfred ?

Le lien sacré que mon cœur demande, peut seul rassurer mes sentimens. C'est alors que sans contrainte je pourrai aimer mon Alfred. C'est alors que sans effort, je pourrai pratiquer toutes les vertus qui me mériteront son amour.

Le Comte de Boransac nous quitte demain ; il ne peut se passer plus long-tems des plaisirs de Bordeaux où il va attendre votre retour. La vie uniforme que nous menons l'ennuie, et si vous n'arrivez pas ce mois-ci, ma chère tante, je prévois que nous ne reverrons le Comte que le jour de mon mariage. Ce petit changement m'a attristée ; il auroit été la cause d'un grand chagrin pour moi, si mon père ne s'étoit opposé au départ d'Alfred que sans réflexion, le Comte trouvoit tout simple d'emmener avec lui. Il est bon le Comte, mais en vérité il est bien léger. Alfred est mille fois plus raisonnable ; et je ne trouve rien de si injuste, que la crainte où est mon père,

qu'Alfred n'ait du penchant à suivre l'exemple du Comte.

Adieu, ma chère tante, je ne veux pas perdre l'espoir que bientôt vous nous ramenerez le Comte de Boransac, pour avancer d'un commun accord le jour de mon bonheur. Recevez avec bonté l'hommage de mes plus tendres sentimens.

LETTRE CLII.

ALFRED A FERDINAND.

Au Château de Key....le 3 *Juillet* 17..

ELISE vouloit écrire à ta sœur ; mais un peu souffrante depuis hier, elle m'a prié de vous instruire du départ de mon père pour Bordeaux. Elle attache une grande importance à ce petit changement dans notre intérieur. Cette chère amie s'inquiète, se tourmente de tout ; elle me rend bien malheureux ! Je crains qu'elle ne tombe malade ; elle est dans un découragement qui

m'effraye. Prie ta sœur de lui écrire, de l'encourager. Mais point de reproche, ni de marques d'inquiétudes sur une tristesse qu'il ne faut pas blâmer, qu'il faut seulement chercher à distraire. Hélas, la Marquise de Lonel en ignore le motif ! Il me cause une vive douleur lorsque je ne puis me dissimuler que c'est moi qui dans un seul instant ai détruit la paix dont jouissoit cette âme pure ! Nos heures se passoient avec tant de délices ! Aucun nuage ne troubloit nos heureux jours ! Insensé que j'étais !... Egarement funeste !... Céleste Elise, mieux que moi tu savois jouir du bonheur de nous revoir après une si longue absence, tu savais apprécier tous les instans dont j'ai été assez barbare pour troubler les douceurs ! Tu m'en punis cruellement ! Au moins si je pouvois te parler, si tu voulois m'entendre, le langage de l'amour le plus pur dissiperoit tes injustes terreurs !

O Ferdinand, que peut-elle craindre ! Que peut-elle redouter ! Elle connoît mon repentir, et mon amour qu'elle a su diviniser devroit lui être un sûr garant que sa personne m'est sacrée !

Cependant depuis le départ de mon père, les occasions de parler à Elise sont devenues plus rares encore. Elle paroit elle-même les éviter. Mr. Duménil, et Mr. de Coulanges qui se séparent rarement, paroissent être convenus de surveiller le trésor qui m'appartient, et auquel Mr. Duménil lui-même n'a de droits aujourd'hui que ceux que lui donnent ma patience et ma soumission. Mais s'il s'éloigne d'Elise, je remarque qu'un regard jeté sur Mr. de Coulanges, dit clairement: " Ne les laissez pas seuls" et Mr. de Coulanges avec son air froid, son peu de zèle pour moi, dont mon cœur commence à murmurer, Mr. de Coulanges reste auprès d'Elise, qui de son côté me paroîtroit plus disposée à le retenir s'il songeoit à s'éloigner, qu'à s'offenser d'une contrainte dont elle fait sa sauve-garde.

Eh je murmure sans raisons ! Je m'offense injustement ! Crois-tu ces reproches bien fondés ? Dis-moi, Ferdinand ? Cependant Elise a désapprouvé mes plaintes.

L'abbé qui ignore la cause de mes tourmens, m'a ménagé ce matin un instant d'entretien avec Elise. Je les ai rencontrés

dans le Parc. L'abbé s'est éloigné, et j'ai pu passer quelques momens avec l'idole de mon cœur. Je me suis plaint amèrement de sa méfiance, et de la gêne où elle me tient. Elle a blâmé ce qu'elle appelle mon injustice envers elle, et mon manque d'égards envers son père dont elle a eu la barbarie de louer la douceur. Elle a prétendu que souvent Mr. Duménil avait donné des preuves de son indulgence, en me pardonnant des vivacités qui devoient lui déplaire. Elle prétend que dans mon humeur, je traite Mr. de Coulanges avec une dureté indécente. Puissance de l'amour ! Je venois près d'Elise la révolte au fond du cœur ; et son doux langage, son doux regard, m'ont fait supporter ses reproches ! Pour un instant, je me suis cru des torts. Je lui ai demandé pardon. Je lui ai promis une entière soumission, je lui ai promis de me résigner à toute la contrainte à laquelle elle condamnait mon amour. Mais Mr. Duménil, et Mr. de Coulanges, en venant nous interrompre, m'ont rendu à toutes mes fureurs.

Dis-moi, Ferdinand, que deviendrai-je si ma bizare position doit encore durer long-

tems? Puis-je me fier à la promesse de Mr. Duménil? Non. Je t'avoue que je n'ai de confiance que dans le retour de Mme. de Pressange. Cette promesse d'assurer mon bonheur dans les premiers jours du mois d'Août, n'est de la part de Mr. Duménil qu'une manière convenable de se débarrasser des sollicitations de mon père; je crois que pour Mr. Duménil, le moindre prétexte sert au désir qu'il a de ne pas conclure; je crois que le retour de Mme. de Pressange peut seul le forcer à remplir ses engagemens; je crois que tant de témoins enfin, forceront son honneur à tenir une promesse qu'aucun prétexte alors ne lui permettra plus de différer.

Tourmenté par le chagrin d'Elise qui se livre à des inquiétudes qui paroissent nuire à sa santé; tourmenté par le désir de remplir la promesse que je lui ai faite de me conformer à toutes ses volontés, et par l'impossibilité où je suis, de soumettre mon cœur, de plier mon caractère aux caprices de Mr. Duménil, aux soins insultans de Mr. de Coulanges, je suis trop malheureux! En verité, Ferdinand, je suis mis à de trop

fortes épreuves ! et si je ne craignais d'ajouter aux tourmens d'Elise, je crois que j'adoucirais les miens, en allant passer quelques jours à Bordeaux avec mon père. Mais c'est une distraction à laquelle il ne faut pas songer. J'aime mieux encore souffrir près d'Elise, que de courir le risque de l'affliger.

Adieu, mon ami. Plains-moi d'être à la fois le plus heureux, le plus tourmenté, le plus amoureux, et le plus désespéré des hommes.

LETTRE CLIII.

Elise a la Marquise de Lonel.

Au Château de Key...le 9 Juillet 17.

Félicitez-moi, ma chère, tous les sujets de plaintes d'Alfred, tous les motifs qui ont occasionné vos reproches, tout a disparu. Ma tante arrive. En ce moment, à l'heure où j'écris, elle quitte Paris, elle s'approche de nous. Oh ! bonheur !

Alfred est comme un fou, nous ne pouvons contenir notre joie. Nous avons béni et lu mille fois la lettre qui dissipe nos craintes et assure notre bonheur. Il n'en est pas plus rapproché, ma chère, mais aujourd'hui je n'ai plus de craintes ; il me paraît assuré. Ma tante étant obligé de s'arrêter dans une terre aux environs de Tours, ne peut être ici au plutôt que vers les premiers jours d'Août ; cependant ses affaires terminées m'ôtent tout l'effroi que me donnait l'obstacle qu'elles portaient à l'accomplissement de mes vœux. J'ai tant de confiance dans le retour de cette chère tante, que je ne murmure pas de l'obligation où elle est de passer quelques jours dans la terre d'un des héritiers de son mari, qui a des comptes à régler avec elle. Il me suffit d'étre assuré du bonheur de la revoir, pour dissiper toutes mes craintes. Ma tante paraît fort contente du sort qu'on lui a fait, et de l'indépendance qu'elle va lui devoir. Elle me dit d'adresser mes lettres à *Tours poste restante*. Elle doit, ajoute-t-elle, quitter Paris trop tôt pour y recevoir de mes nouvelles. Elle nous donne l'assurance

de

surance de n'y avoir plus rien à faire qui puisse y prolonger son séjour.

Oh ! ma chère Adèle, depuis aujourd'hui seulement, j'espère ! ce voyage de ma tante, ce voyage forcé qui ne me paraissait être venu à l'heure de mon bonheur, que pour y porter obstacle, m'a toujours affecté des plus sombres terreurs ! les promesses de mon père ne suffisaient pas pour les dissiper. Mais aujourd'hui, ma tante en terminant un procès que je croyais interminable, m'a rendu la tranquillité. Je connais trop mon père pour avoir cru un seul instant qu'il eût été possible de le faire changer dans ce qu'il avait d'abord décidé, et je frémissais de la pensée que dans un long espace de tems employé à attendre le retour de ma tante, il ne survint quelque nouveau malheur. Mais à présent, ma chère, je ne gémis plus, je ne me tourmente plus, le retour de ma tante me rassure. Je reprends toute ma sécurité en voyant lever le seul obstacle qui fût porté à l'accomplissement de mes plus ardens désirs.

Pardonnez - moi, ma chère Adèle : je vous en prie, pardonnez tous les tourmens que je vous ai causés. Votre tendre amitié pour moi exigeoit ma confiance ; il m'eût été impossible de vous en imposer sur les craintes que me causait ma pénible position. Oh ! bien pénible ! bien cruelle, je vous jure ! . . . .

Adieu, Adèle.

LETTRE CLIV.

Alfred a Ferdinand.

Au Château de Key....le 10 *Juillet* 17..

Le bonheur m'est enfin rendu, mon cher Ferdinand. Elise place toute sa confiance dans le retour de sa tante, et reprenant sa tranquillité, se livrant à l'espoir de notre prochaine union, elle laisse parler mon amour sans me montrer de crainte. Elle se fie à ma foi ; mon respect pour ses vertus lui est devenu un sûr garant qu'elle

n'a rien à redouter de moi. Depuis l'heureuse nouvelle du retour de Mde. de Pressange, ma céleste amie cesse de me fuir ; et quoique les occasions de nous parler soient rares, cependant n'y mettant plus elle-même d'obstacle, nous avons pu causer confidentiellement. Combien dans ce doux entretien j'ai découvert de perfections dans cette âme toujours naïve et pure ! Elise est un ange, et s'il était possible qu'un seul instant mes sens égarassent ma raison, la crainte de l'affliger, et de me rendre indigne de son amour arrêterait l'impétuosité du mien. Non, je ne troublerai pas la sécurité de mon amie, je ne trahirai pas sa confiance; je saurai être heureux de tous les sentimens qui m'unissent à elle. Oui, mon cœur sait entendre le langage du sien.

J'aurais voulu que tu eusses été témoin des différens effets qu'a produits ici la lettre de Mde. de Pressange. M. Duménil, M. de Coulanges, Elise et moi, nous étions réunis dans le salon, lorsqu'on l'apporta. Elise reconnut bientôt l'écriture de sa tante, une rougeur subite couvrit ses joues, et ses regards inquiets fixés sur son père, mon-

troient son impatience et ses craintes. M. de Coulanges fixa Elise. Je crus m'appercevoir qu'il pâlissait. M. Duménil, sans s'émouvoir, décacheta la lettre trop lentement pour notre impatience, et après l'avoir parcourue, nous dit assez froidement en regardant M. de Coulanges :—ma sœur arrive.—Elle arrive ! s'écria Elise. O mon Alfred ! ajouta-t-elle en me jetant un regard que je n'oublierai de ma vie. M. Duménil nous donna la lettre à lire, en s'éloignant de nous, et fut se placer près de la fenêtre, où il resta pendant que j'en fis tout haut la lecture; Elise tremblante de joie n'aurait pu se charger de ce soin.

Lorsque j'eus fini de lire la lettre de Mde. de Pressange, Elise s'apperçut que M. Duménil ne se rapprochait pas de nous. Sa joie alors parut troublée par la crainte que l'acclamation échappée de son cœur, n'eût déplu à son père. Elle se leva pour s'approcher de lui. Dès qu'il l'apperçut, il la prit dans ses bras, et la serrant contre son cœur : " Je désire, lui dit-il, d'une voix émue, je désire que tu sois heureuse, ma chère enfant. Mais puisque ta tante ar-

rive, nous l'attendrons pour fixer le jour de ton mariage, et j'espère que nous serons tous contens." Je fus avec l'impétuosité du sentiment qui m'animait, jurer à Elise un amour éternel, à M. Duménil, une soumission et un respect sans bornes Il me reçut avec bonté. Mais, Ferdinand, je crois qu'il ne m'aime pas. Cependant lorsque je serai l'époux de sa fille, je suis bien sûr de le faire revenir de sa prévention contre moi. Oui, il sera forcé de me rendre justice; il se félicitera un jour d'avoir uni deux cœurs faits pour s'aimer; il se félicitera d'avoir donné à sa fille un mari qui emploîra chaque instant de sa vie à la rendre heureuse.

En nous rapprochant de M. de Coulanges, je lui trouvai un air préoccupé. Il tenait la lettre de Mde. de Pressange, qu'il avait ramassée lorsqu'elle échappa de mes mains, en me jetant aux genoux d'Elise. Il resta rêveur pendant qu'Elise et moi nous exprimions tout ce que l'espoir d'un prochain bonheur nous faisait ressentir. Il n'entendit point deux ou trois questions

que lui fit M. Duménil, et il ne revint de sa rêverie que pour parler de son projet d'aller se fixer à Paris. Il parut contraint lorsque M. Duménil redoubla ses instances pour l'engager à rester jusqu'à mon mariage; ce qu'enfin il accorda à nos sollicitations réunies. Ferdinand, je ne puis m'empêcher de le soupçonner d'être amoureux d'Elise. S'il en est ainsi, j'excuse ses caprices dont j'ai souffert plus d'une fois, et je suis trop heureux pour ne pas le plaindre, pour ne pas même admirer sa conduite à mon égard, lorsque les occasions de me servir se sont présentées.

Je quittai Elise pour écrire à mon père, et lui faire part de l'heureuse nouvelle. Ensuite nous fûmes tous les quatre nous promener en calèche.

Placé vis-à-vis d'Elise, je goûtais un bonheur inexprimable. Jamais soiréene fut plus délicieuse pour moi. Nous rencontrâmes l'abbé près de la maison du bon homme Blaise ; je demandai que l'on arrêtât pour lui parler de la lettre de Mde. de Pressange. M. Duménil qui voulait rentrer chez lui,

permit à Elise de descendre de voiture, et nous laissa la liberté d'entrer chez Lucile, où nous passâmes le reste de la soirée dans une joie enivrante.

Cette soirée n'eut point de suites affligeantes pour Elise. Je sus modérer mes transports ; je sus être heureux de tous les sentimens qui remplissaient mon cœur. Nous rentrâmes au château avec l'abbé : je passai une nuit tranquille, j'eus un doux reveil, et la journée qui suivit fut également pour moi, comme pour Elise, remplie des charmes les plus purs. Oh! puissance de la vertu ! chère Elise, je te dois une nouvelle existence ! Je t'idolâtre davantage à chaque heure du jour ! Et sans songer que ton amant ait à souffrir de ta rigueur, je pense sans cesse au bonheur que tu reserves à ton époux.

Adieu, mon cher Ferdinand.

TAYLOR INST. OXFORD

LETTRE CLV.

M. DE COULANGES AU PRESIDENT DE PIRMONT.

Au Château de Key....le 11 *Juillet* 17.

JE pense comme vous, Monsieur ; la conduite de M. Duménil est très-imprudente. Sans douter un seul instant de la vertu d'Elise, de la pureté de son âme ; je trouve qu'il ne fallait pas balancer à l'unir à son amant. Son père ne devait pas laisser dans cette longue et cruelle attente deux cœurs si fortement épris ; il ne devait pas mettre ce jeune homme à une si cruelle épreuve ; je crains encore qu'au moment de terminer, il ne soit capable de tout rompre, en montrant une méfiance sur le bonheur de sa fille qui pourrait à la fin fatiguer le Comte de Boransac, dont l'humeur trop bien motivée pourrait avoir de funestes suites pour Elise.

J'ai fait tout ce qui a dépendu de moi

pour déterminer M. Duménil à célébrer le mariage d'Elise sans attendre Mde. de Pressange. J'ai essayé de jeter du ridicule sur l'obligation dans laquelle il s'est volontairement placé, d'attendre le retour de la tante pour fixer le sort de la nièce. Pour toute réponse, il m'a sollicité de veiller sur sa fille, et de ne jamais la laisser seule avec Alfred. J'ai été au moment de perdre toute patience, et de trahir le secret de mon cœur. Cependant, je lui ai promis de répondre avec honneur, à la confiance qu'il me témoignait, dussé-je déplaire à Elise par mon assiduité auprès d'elle.

D'après le caractère de M. Duménil, et la disproportion de son âge avec le mien, mon ascendant sur son esprit me paraît encore plus extraordinaire que celui de Ferdinand sur le Comte de Boransac, qui avec un caractère moins sévère peut plus naturellement être mené par un jeune homme. Cependant ma surveillance est peut-être plus nécessaire ici que celle de Ferdinand près du Comte.

Depuis que nous avons reçu la lettre où Mde. de Pressange annonce son retour, Elise a repris sa gaité, et M. Duménil toutes ses

inquiétudes. Je suis également fatigué du bonheur d'Alfred, et des tourmens que cause à M. Duménil l'obligation de conclure le mariage de sa fille. Ce que j'ai souffert à la reception de la lettre de Mde. de Pressange, ne peut s'exprimer. Cependant la joie d'Elise fut pour un moment la récompense de mes pénibles efforts. Mais rien ne me dédommagea à la fin de cette même journée d'être forcé d'écouter et de combatre les opinions de M. Duménil sur le caractère d'Alfred. Je vous avoue, Monsieur, qu'il m'a fallu une force surnaturelle pour supporter les reproches qu'il me fit de n'avoir point cherché à plaire à sa fille. Sans les sollicitations des jeunes gens, je partirais à l'heure même. Le rôle que je joue ici, est bien pénible! L'espoir de faire le bonheur d'Elise peut seul me retenir. Il faut que son sort s'accomplisse avant que je me permette d'aller porter au loin mes regrets, et ma douleur.

M. Duménil était fort attaché à sa femme; il l'a rendue très-heureuse; mais il n'a jamais connu l'amour. Il en blâme les égaremens, et il n'en conçoit pas la puissance. Il n'a

connu dans sa vie d'autre passion, que celle qu'il a pour sa fille. J'ai profité de l'égarement que lui cause son amour paternel, pour comparer tous les sentimens dont un cœur tendre peut ètre susceptible, et lui en faire sentir la puissance. Mais mon discours l'a peu frappé. Il ne regarde l'amour que comme une erreur des sens, dont il ne peut résulter un véritable attachement que par des convenances étrangères à son délire. Il pense que l'aveuglement inséparable de l'amour doit naturellement égarer dans le choix qu'il fait faire.

M. Duménil avait le désir de ne marier sa fille qu'à 25 ans. Alors Alfred eût été assez âgé, pour que l'on pût se confier à son caractère, ou rejeter entièrement sa demande, s'il ne montrait pas les vertus que M. Duménil désirait trouver dans son gendre. Mais les circonstances l'ont maîtrisé. Il comptait, en éloignant Alfred dès qu'il eut atteint sa 17me. année, empêcher l'égarement des sens, et tenir ce jeune homme assez long-tems loin de sa fille, pour pouvoir disposer d'elle, et la diriger dans son choix. Trop heureux si ce choix avait pu tomber

sur moi, en qui, m'a-t-il dit, il trouvait toutes les qualités qu'il désirait dans son gendre. "Mais tout le monde s'est mis contre moi, a-t-il ajouté, chacun m'a fait la loi, je n'ai pas été le maître, il m'a fallu renoncer à écouter le langage de la raison, pour laisser ma fille livrée à son propre délire, que ses amis ont travaillé à augmenter, lorsqu'ils auraient dû au contraire chercher à le détruire. Avec moins d'amour, ma fille eût été plus heureuse, même en épousant Alfred. Cependant sa santé altérée par l'effervescence de son imagination me force aujourd'hui à me hâter de satisfaire à ses désirs, sans prendre le tems de juger s'ils pourront la rendre heureuse."

Vous voyez, Monsieur, que mon assiduité auprès de M. Duménil est toujours également nécessaire, qu'il faut me laisser remplir avec honneur la tâche que je me suis imposée, et dont le terme approche. Recevez, en attendant, tous mes remercimens pour la lettre que vous m'avez écrite. L'estime que vous y montrez pour ma conduite me console, et m'encourage. J'attache un grand prix à la mériter toujours, et à vous prouver

le

le respect que j'ai pour vous, ainsi que les tendres sentimens dont je vous prie de recevoir l'hommage.

DE COULANGES.

LETTRE CLVI.

ELISE A Mde. DE PRESSANGE.

Au Château de Key.. le 15 *Juillet* 17..

EH bien, ma tante, il est parti! ..... Il est parti et je ne puis le suivre! Il est parti et je ne suis pas sa femme! ..... Il est parti! Oh douleur!

Les loix de l'honneur m'accablent de leur tyrannie! Hélas! si mon père eût tenu sa promesse, l'honneur, l'amour, tout m'eût fait un devoir de suivre Alfred auprès de son père mourant.

Non, rien ne peut plus calmer mon désespoir! Mes pressentimens, mes terreurs, tout se justifiera, et je devrai le malheur de ma vie à celui qui me l'a donnée.

Pourquoi suis-je née? Hélas, pour tourmenter mon père, et pour souffrir! ..... Que ne me laissait-il mourir, lorsque déjà malheureuse de sa rigueur, j'avais cependant encore confiance dans sa tendresse! Je serais au moins morte sans remords! ..... Mais sa conduite toujours soutenue, ne me laisse aujourd'hui que de la méfiance, et si près du bonheur, lorsqu'il ne tenait qu'à lui de l'assurer, lorsque j'aurais passé ma vie à le bénir, j'ajoute à tous mes maux, celui de sentir mon cœur se révolter contre mon père, et de ne pouvoir m'empêcher de l'accuser de mes malheurs. Oh, ma tante, si les événemens me sont contraires, j'en mourrai! Mais cette fois je mourrai coupable! .....

Hier encore, j'étais calme. L'espoir de vous revoir bientôt, avait rendu la paix à mon âme. J'attendais tout mon bonheur de votre retour. Je comptais sur votre tendresse pour déterminer mon père à assurer mon sort. Quelques inquiétudes combattues par Alfred se dissipaient près de lui. Je comptais les jours, mais je les comptais sans trouble. Hélas, aujourd'hui Alfred s'éloigne! Son

père est mourant! Je reste en proie à toutes mes terreurs! . . . .

Peut-être qu'à l'heure où j'écris, le Comte de Boransac succombe! Une attaque d'apoplexie dont il est atteint pour la première fois, le sépare peut-être à cet instant même, d'un fils qu'il aime, d'un fils dont il a voulu assurer le bonheur!

Je ne reverrai plus le père d'Alfred! Alfred dans sa douleur ne m'aura pas auprès de lui! . . . . . . et cette mort peut changer les événemens, elle peut entraîner après elle de nouveaux malheurs! Je frissonne de crainte! Mon cœur est oppressé! Il voudrait se dérober au nouveau coup qui lui est porté! Il redoute une atteinte mortelle! . . . . . .

Oh, ma tante, quelle sera donc ma destinée! . . . .

Ce matin lorsque le courier apporta l'affreuse nouvelle, nous étions dans le parc. Alfred tenait ma main qu'il pressait contre son cœur, l'Abbé près de nous jouissait de nous voir ensemble. Ce que son amitié lui faisait dire à Alfred avait ému mon cœur par les plus doux sentimens, lorsque nous reconnûmes un des gens du Comte qui

parlait à mon père, et à M. de Coulanges qui étaient à quelque distance de nous. Nous courûmes pour savoir des nouvelles du Comte dont nous espérâmes que ce courier extraordinaire nous annonçait le retour. Hélas, que devins-je, lorsque j'entendis que le pressant danger où était le Comte appelait Alfred auprès de lui ! A cette affreuse nouvelle ma tête se troubla, ma raison s'égara, il me semblait que je voyais Alfred pour la dernière fois.

Malgré mes cris, mes sanglots, il s'éloigna de moi ! . . . . de moi qui aurais dû le suivre ! qui aurais dû ne m'en séparer jamais ! . . . . Je ne pus supporter le tumulte des sentimens qui remplissaient mon cœur ! Je quittai mon père dont les caresses me fatiguaient, loin de calmer ma douleur !

Hélas, si j'étais la femme d'Alfred, je pleurerais avec lui ! et, s'il perdait son père, ces jours de deuil passés près d'Alfred, auraient rendu pour lui et pour moi nos larmes moins amères. O Dieu, quelle différence dans ma situation ! . . . .

Alfred s'éloigne de moi, lorsqu'il est encore étranger à ma famille ! lorsqu'un seul

revers peut encore me séparer de lui pou toujours ! . . . . Il n'a de droits ici que ceux que mon cœur lui donne ; et ce malheureux cœur n'a déjà que trop éprouvé que ses droits sont insuffisans ! La volonté de mon père reste encore l'arbitre de ma destinée ! Si les événemens apportaient le plus léger obstacle à l'accomplissement de mes vœux, serait-ce dans la tendresse paternelle qu'il faudrait placer ma confiance ? Oh non. La cruelle expérience ne m'a que trop appris à ne plus compter sur l'indulgence de mon père ! . . . . . .

On a envoyé à Bordeaux. J'attends le retour du courier. Je l'attends au milieu des angoisses les plus cruelles ! O ma tante, peut-être n'arriverez-vous que pour essuyer mes larmes ! Pourquoi m'avez-vous quittée ! . . . . . Cruel voyage ! Que déjà il me cause de pleurs ! Cette lettre que je vais adresser à Tours, vous déterminera peut-être à hâter votre départ. Que le Ciel permette enfin que cet empressement ne soit pas inutile ! Qu'il permette qu'après tant d'épreuves, je doive à votre tendresse la fin de mes malheurs ! . . . .

Mon père vient de m'apprendre que les nouvelles arrivées à l'instant de Bordeaux, sont moins cruelles que je ne l'avais craint. Le Comte respire encore. Son état était moins alarmant à l'heure où notre courier a quitté l'hôtel de Boransac. Un mot que l'Abbé Aimery écrit à mon père nous invite à conserver quelque espérance. Alfred trop accablé de sa douleur, n'a pu songer à m'écrire. Je le conçois! Que ne suis-je auprès de lui! Je devrais y être! Je devrais partager sa peine. Tout devrait me faire une loi de pleurer avec lui, et d'employer tous les sentimens de mon cœur à le distraire de ses trop justes inquiétudes.

Adieu, ma chère tante. Adieu. Revenez, hâtez-vous, s'il est possible. Peut-être que mon sort peut encore dépendre de vous.

LETTRE CLVII.

L'ABBÉ AIMERY A MDE. DE PRESSANGE.

Bordeaux le 19 *Juillet* 17..

MADAME,

J'ARRIVE du château de Key...... où j'ai été porter la bonne nouvelle du prochain rétablissement de M. le Comte. Il est aujourd'hui hors de tout danger. L'attaque a été vive. Cependant les médecins s'accordent à juger que M. le Comte pourra dans la semaine prochaine retourner à la campagne. Je le désire de tout mon cœur, et j'ai malheureusement, Madame, de bien fortes raisons pour souhaiter qu'il s'éloigne de chez lui, et qu'il ramène son fils à Key...

Mlle. Elise qui est un peu souffrante m'a prié de vous écrire que M. le Comte se trouvait mieux. Je m'acquite avec d'autant plus de plaisir de cette commission, qu'elle me donne l'occasion de vous supplier de hâter votre retour. N'ayez point d'inquié-

tude sur la santé de Mlle. votre niéce, son indisposition ne vient que de ses nouveaux chagrins, qu'elle oublierait bien vite, si on lui procurait la tranquilité dont elle a besoin. Votre retour, Madame, peut seul la rassurer. C'est à lui seul que nous pourrons devoir le bonheur de nos jeunes gens.

J'ai gardé au Château de Key... le secret de ce qui se passe ici. Mais je me suis reservé de vous en instruire. Il me tarde bien que nous soyons tous à l'abri des piéges qu'on ne cessera de nous tendre, tant que des intérêts divers feront souhaiter la rupture d'un mariage qui doit, en assurant le bonheur de nos chers enfans, contrarier les vues ambitieuses d'une partie de nos ennemis, et faire perdre à une personne trop connue toute espérance de séduire de nouveau mon jeune pupile.

Je ne puis vous dire, Madame, combien j'ai été scandalisé de trouver Mde. de Granval auprès de M. le Comte. Dans les premiers momens, la douleur d'Alfred à la vue de son père mourant, l'intérêt que moi-même je prenais à M. le Comte, m'avaient empêché de réfléchir sur tous les motifs de l'établissement de cette femme à l'hôtel de Boransac.

Mais bientôt j'appris qu'une légère incommodité qu'avait eu M. le Comte avant son accident, en avait été le prétexte, et que dès lors Mde. de Granval avait demandé plus d'une fois qu'on rappelât Alfred pour tenir compagnie à son père. Je jugeai que libre de ses actions par l'absence de M. le Président qui est dans l'une de ses terres, Mde. de Granval avait espéré tirer parti de la circonstance pour attirer Alfred auprès d'elle, et procurer à M. Duménil quelque motif valable, pour retarder encore le mariage de sa fille, ou peut-être même lui fournir l'occasion de le rompre.

Malgré l'état effrayant où était M. le Comte, mon intérêt pour son fils m'a promptement engagé à observer ce qui se passait autour de moi, et j'ai vu clairement que je ne me trompais point dans mes suppositions. La douleur où était Alfred, en detruisant l'effet des avances de la présidente, a découvert à ma vue le désir qu'elle avait de le séduire. Ce désir irrité par la conduite d'Alfred, a été poussé au point de l'emporter sur toutes les bienséances qu'exigeait sa position, et je suis resté sans aucun doute que les projets sur le

fils étaient les seuls motifs des attentions pour le père.

Ce soir en arrivant du château de Key...., j'ai trouvé toute la cabale réunie dans l'appartement du malade. M. et Mlle. de Belval et Mde. de Granval, jouant chacun leur rôle accoutumé, et me paroissant absolument tels que plus d'une fois vous me les avez dépeins, tels que M. Ferdinand lui-même les avait vus. J'ai partagé les mêmes opinions à l'exception de la prévention de M. Ferdinand pour Mde. de Granval, je ne puis sur ce point être d'accord avec lui, croyant cette femme plus coupable que les autres, et certes moins excusable, ne pouvant avoir dans son désir de captiver Alfred, qu'un égarement qui lui fait braver tous ses devoirs.

Dès que je suis entré chez M. le Comte, le cher Alfred s'est levé avec empressement pour venir au devant de moi. Il espérait que je lui apportais une lettre d'Elise en réponse à celle que je lui avais remise de sa part : mais j'ai été obligé de le chagriner en lui apprenant qu'Elise, trop souffrante pour écrire, s'était contentée de me charger de

l'assurer qu'elle ne tarderait point à lui répondre. Pendant que nous causions à l'écart, que je satisfaisais à toutes ses questions, M. le Vicomte de Valserre s'est fait annoncer chez M. le Comte. Alfred, s'appercevant de ma surprise en voyant ce fameux Vicomte avoir accès chez son père, m'a instruit que ce matin même, il avait appris que depuis le séjour de Mde. de Granval à l'hôtel de Boransac, elle y recevait sa société intime, comme si elle eût été chez elle, et que nous n'avions dû la solitude où nous avions vécu dans les premiers jours, qu'à l'état alarmant où avait été M. le Comte.

Après avoir instruit Alfred de tout ce qu'il désirait savoir, nous nous sommes rapprochés de son père, et Mde. de Granval a proposé de rétablir, pour célébrer la convalescence du Comte, les parties que l'on faisait lors de la légère incommodité qu'il avait eue. Pendant que l'on attendait la table de jeu, j'ai été condamné à entendre l'éloge qu'a fait M. le Comte, de la conduite de M. de Granval. Il a exalté les procédés d'une femme si jeune, et si belle, qui pour tenir compagnie à un homme

aussi âgé que lui, avait renoncé aux plaisirs de la société brillante, dont elle faisait le premier ornement, et s'était contentée de la réunion de quelques amis qui composaient la société qu'elle destinait à le distraire. J'ai appris d'Alfred que le Vicomte de Valserre, était un des favoris de la Présidente. Dans la matinée, peu d'heures après mon départ, il était resté assez longtems seul avec elle dans son appartement. A l'heure où Alfred l'avait cru parti, voulant prendre l'air, il était descendu au jardin où il avait vu à quelque distance de la maison, le Vicomte et la Présidente qui causaient ensemble. Alfred voulait les éviter ; il revenait sur ses pas, lorsque la Présidente l'avait appelé pour lui présenter le Vicomte. Pendant le dîner, elle en avait fait un grand éloge, et avait annoncé sa visite pour le soir.

Quelle société, Madame ! Sous quel jour effrayant ne devons-nous pas voir l'établissement que M. le Comte a laissé faire chez lui. Je frémis des suites que tout ceci peut avoir, si l'on ne se hâte d'y mettre ordre.

Lorsque

Lorsque l'on eut apporté la table de jeu, M. le Comte témoigna le désir d'être de la partie, il fit de vives instances à son fils pour l'engager à être de moitié avec lui; mais Alfred refusa et fut dans sa chambre où je le suivis. Je lui parlai de la conduite inconséquente que tient son père. Après avoir causé quelque tems avec ce cher Alfred, je l'ai quitté pour venir vous mander tous ces détails, et je l'ai laissé occupé à à écrire à Mademoiselle Elise.

J'espère que cette lettre que je vais adresser à Tours, ne sera pas long-tems à vous y attendre. Au nom de Dieu, Madame, revenez, puisque c'est dans votre arrivée seule que nous plaçons toutes nos espérances.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L'Abbé Aimery.

LETTRE CLVIII.

ELISE A ALFRED.

Au Château de Key.....,
le 20 *Juillet*, 17..

MARC me remet à l'instant la lettre où vous me témoignez vos tendres inquiétudes sur ma santé, parce que je ne vous ai pas répondu hier. Je suis mieux aujourd'hui ; ne vous tourmentez pas, mon cher ami ; mais hier je n'aurais pu écrire. J'ai même prié l'abbé de se charger d'annoncer à ma tante le rétablissement de la santé de votre père, afin que cette heureuse nouvelle ne fut pas retardée d'un courier, ne pouvant m'acquitter moi-même de ce soin, et sachant que la poste partait aujourd'hui.

Cependant la lettre de l'abbé arrivera à Tours long-tems avant ma tante. Mon père a reçu ce matin une lettre d'elle, encore datée de Paris. Ma tante a eu un accès de fièvre trop fort pour se mettre en route le jour qu'elle avait fixé pour son départ ; mais

elle mande qu'étant mieux, elle va partir à l'instant, ne voulant pas retarder davantage à se rapprocher de nous. Elle sera ici vers les derniers jours de ce mois, elle nous donne les différentes adresses que je vous envoie, pour que l'on puisse, dit-elle, l'instruire chaque jour de ce qui intéresse ses amis; elle ajoute qu'elle espère recevoir en route la nouvelle du mariage de sa nièce, elle sollicite vivement mon père de conclure tout de suite, et lui demande comme une grâce de lui procurer le bonheur à son arrivée, de m'embrasser sous le nom de Boransac.

Ma tante, sans doute, avait supposé que mon père ne serait point empressé à nous communiquer ses nouvelles sollicitations; car pour le forcer à ne point en faire un mystère, elle m'a écrit tout ce qu'elle lui mandait. M. de Coulanges était auprès de nous à la réception de nos lettres, j'ai lu la mienne tout haut, et j'ai vu que je devais à ce soin, de lire celle de mon père. Après cette lecture, M. de Coulanges s'est conduit en véritable ami, en forçant mon père à fixer définitivement le jour de notre mariage.

Toute la discussion s'est passée devant moi; et quoique je n'aie point à me plaindre de ce qu'a dit mon père, cependant j'ai été plus contente de M. de Coulanges que de lui.

Enfin mon père s'est déterminé. Il vient d'écrire au Comte que notre mariage sera célébré le 30 de ce mois.

O mon Alfred! le bonheur se présente, nous devrions croire que nous allons l'atteindre; et cependant je ne puis jouir en paix des bontés de mon père, du zèle de nos amis, de l'espoir de notre prochaine union. Une impression secrète m'empêche de me livrer à toute la sécurité d'une douce espérance. Un sentiment intérieur, plus fort que moi, me dit que je ne puis compter sur les promesses de mon père. Je ne compte que sur ma tante, et je crois que ce n'est qu'à son amitié que nous devrons l'accomplissement de nos vœux.

Si vous pouviez concevoir tout ce que je souffre loin de vous, mon ami, vous hâteriez votre retour à Key. . . Dieu me garde de vous demander d'abandonner votre père, mais si sa convalescence est bien assurée, ne tardez pas à revenir.

Je sais tout ce qu'exige la tendresse paternelle; je sais tout ce que l'on doit de sacrifices à un père aussi tendre, aussi bon que le vôtre; je sais que, si nous ne sommes pas parfaitement heureux, ce n'est pas sa faute; mais il aime les plaisirs, et je pense qu'il ne se décidera à les quitter que pour être témoin de notre union; revenez sans lui, cher Alfred.

Hélas, ne mérité-je pas aussi quelques sacrifices! Alfred, en faisant celui de quitter votre père pour vous rapprocher plutôt de moi, croiriez-vous ne pas remplir un devoir aussi sacré que celui qui vous retient près de lui.

Alfred, songes-tu aux consolations que je puis exiger de toi? Puis-je aujourd'hui vivre en paix, si je suis privée de tes soins? A tous les instans de ma vie n'ai-je pas besoin de recevoir les assurances de ton amour? Oh, Alfred, le moindre doute sur ta tendresse me ferait mourir! Et ton absence est devenue pour moi un supplice que rien ne peut adoucir! Dis-moi, le crois-tu possible qu'aujourd'hui je puisse vivre sans toi! Si je te suis toujours chère, si je n'ai pas perdu

ton estime, viens rassurer mon cœur, viens calmer des terreurs dont l'amour seul est la cause, et que l'amour seul peut dissiper.

LETTRE CLIX.

ALFRED A ELISE.

Bordeaux le 21 *Juillet* 17 . .

POURQUOI, ma tendre amie, t'abandonner à d'injustes craintes, pourquoi ces inquiétudes ? Ne suis-je donc plus Alfred, n'es-tu plus Elise ? Puis-je avoir un désir, une pensée, un soupir qui ne soit pour toi ? Quoi ! j'obtins autrefois ta tendresse, je méritai ta confiance, et après les sermens qui nous lient, après le bonheur qui m'a enivré, tu aurais des doutes que tu n'eus pas alors ? Ah ! rassure-toi, ma douce amie, sois sûre que loin de toi, je n'éprouve pas un instant de repos. Sois sûre que toutes mes démarches tendent à rapprocher le jour qui doit nous unir pour jamais. Tu m'engagès à revenir à Key. . . Eh! peux-tu croire que sans une

nécessité impérieuse, j'eusse pu me séparer de toi ? Ah, ma chère Elise, dans ce moment ne mérité-je pas plutôt tes consolations que tes reproches ? Tranquillise-toi, mon père va de mieux en mieux. Je ne tarderai pas à me rendre auprès de toi, pour ne te quitter qu'à mon dernier soupir.

A 6 heures du soir.

MON père vient de me faire appeler, il exige, il ordonne que je reste encore auprès de lui. J'ai combattu ses désirs, je lui ai témoigné de la manière la plus vive l'empressement que j'avais de partir. Mais la faiblesse de son état m'a empêché d'insister. Il ne veut se rendre à Key. . . que le 29. Après une assez vive dispute, j'ai obtenu la permission de partir le 27, trois jours seulement avant notre mariage. Que cette semaine va être longue !

Quoique mon père soit encore faible, il vient d'écrire à M. Duménil pour le remercier de sa lettre, s'excuser de ce qu'il ne pourra se rendre à Key. . . que le 29, et le

prévenir du nouvel arrangement qu'il a fait pour mon retour.

Adieu, ma chère Elise, repose-toi sur mes soins, et sois sûre que je ne négligerai rien pour hâter le bonheur après lequel je soupire. De grâce, sois raisonnable. Je t'en conjure, ma chère amie, ne t'afflige pas.

LETTRE CLX.

L'Abbé Aimery a Mde. de Pressange.

Bordeaux le 23 Juillet 17..

Madame,

J'adresse encore cette lettre à Tours, en espérant cependant qu'elle ne vous y trouvera plus. S'il en était autrement, et que les détails que je vais vous faire vous rencontrassent en chemin, je ne doute pas qu'ils ne servissent à hâter votre marche. L'ascendant que vous donnent vos vertus nous tirerait de l'état dangereux où nous sommes. Vous seule, Madame, vous auriez le pouvoir d'arracher un fils d'auprès de son père, pour le garantir des piéges dont ce père imprudent le laisse entourer. Je frémis des suites de

tout ce qui se passe ici. Alfred soumis à son père, ne sait qu'obéir. M. Duménil est trop sévère pour que j'ose lui mander combien il serait nécessaire qu'aujourd'hui il parlât en maître pour ravoir près de lui son gendre futur. En l'instruisant de ce que je vois, je courrais le danger d'exciter ses méfiances contre le caractère d'Alfred, et de lui faire prendre le change sur le motif d'une complaisance dangereuse, que cependant je ne puis qu'estimer, connaissant la véritable cause de la condescendance d'Alfred aux désirs de son père.

Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, l'hôtel de Boransac a pris une funeste célébrité ; je crains qu'elle ne parvienne jusqu'à M. Duménil ; et le projet de Mde. de Granval se développant chaque jour à ma vue, me laisse entrevoir une intrigue que je n'ai pas le pouvoir de faire échouer. J'ai balancé si j'écrirais à M. Ferdinand pour l'engager à venir nous trouver ; mais comme il ne peut quitter le régiment sans demander un congé, j'ai craint que cette démarche ne fit trop d'éclat ; et le caractère de M. Duménil me force à des précautions de tous genres. Cependant si

vous n'arrivez pas, je prendrai ce dernier parti : car, seul, je suis sans moyens pour rompre un arrangement qui ne me laisse aucun instant de paix.

Le Vicomte de Valserre et Mde. de Granval font les honneurs de l'hôtel de Boransac qui chaque soir devient une véritable maison de jeu. Lorsque Mde. de Granval fit la demande à M. le Comte de consacrer, avant son départ pour Key. . ., quelques jours à célébrer sa convalescence, et que l'on eut reçu la lettre de M. Duménil qui annonçait que le mariage de nos jeunes gens était fixé au 30 de ce mois, M. le Comte accepta de rester à la ville jusqu'au 29, et dès lors les parties s'arrangèrent avec un éclat qui me parut bien suspect. Je secondai Alfred dans la demande qu'il fit de retourner sur le champ auprès d'Elise. Il ne put l'obtenir. Mde. de Granval avait sacrifié tous les plaisirs pour venir tenir compagnie à M. le Comte ; c'était à son fils, nous dit-il, à l'aider à lui témoigner sa reconnaissance. La scène fut vive et longue ; Alfred fut obligé de céder. Je n'avais que la voix de la représentation, on m'imposa silence ; et M.

le Comte ne permit à son fils de partir que le 27 au matin pour se réunir à Elise qu'il devait épouser trois jours après.

Si vous étiez témoin de tout ce que je vois, vous frémiriez pour Alfred. Mde. de Granval emploie vis-à-vis de lui tous les charmes de la séduction dont elle me paraît avoir un grand usage. Il faut qu'Alfred soit bien amoureux d'Elise pour résister à de si fréquentes et de si vives attaques. Malgré le peu de jours que nous avons à passer ici, je frémis de quelque aventure qui pourrait porter à Elise un coup mortel.

Mde. de Granval a engagé Alfred à jouer. Il a d'abord refusé; mais son père s'étant joint à elle pour le presser, il a bien fallu céder; et le Comte qui aime à veiller, l'a retenu une partie de la nuit dernière à jouer avec lui. Alfred contrarié, et par conséquent distrait, a perdu. Mais qu'importe pourvu qu'au Château de Key... on ignore l'emploi qu'on le force à faire de son tems. L'adroite Mde. de Granval a profité du malheur d'Alfred pour décider qu'à l'avenir elle serait de moitié avec lui. J'ai été témoin de l'admiration de M. le Comte pour une aussi

noble conduite. C'est avec d'autant plus de peine que je vois son erreur sur les véritables motifs de Mde. de Granval, que ni mon caractère, ni mon état ne me permettent de dévoiler entièrement les intrigues de cette femme dangereuse.

Mlle. de Belval paraît aussi avoir conservé ses sentimens pour Alfred ; mais au moins celle-là se conduit avec décence.

Permettez-moi, Madame, de vous écrire sans cesse, et à toutes les adresses que vous avez données sur la route. Non, je ne puis vivre en paix, je ne serai tranquille que lorsque je vous verrai. Je crains que M. Duménil choqué du peu d'empressement de son gendre à retourner auprès de lui, (ce dont il ne manquera pas de l'accuser personnellement) ne retarde encore le mariage. Revenez donc, Madame, de grâce hâtez-vous, et recevez avec bonté l'hommage de mon respect.

J'ai l'honneur d'être, Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'Abbé Aimery.

LETTRE

LETTRE CLXI.

ELISE A ALFRED

Au Château de Key.. même date que la précédente.

QUE je ne m'afflige pas, Alfred ! Que je sois raisonnable sur l'obligation où vous croyez être de préférer votre père à moi, lorsqu'il n'a plus besoin de vos soins, lorsqu'il dépend de lui, s'il ne peut se séparer de vous, de suivre vos pas ; tandis que moi qui vous suivrais partout, qui même quitterais mon père pour vous, si l'honneur ne me le défendait; vous ne balancez pas contre toutes les lois de ce même honneur à me laisser livrée à mille inquiétudes ! ....

Vous voulez que je ne m'afflige pas lorsque je puis devenir la victime de votre faiblesse pour un père trop léger, que le plaisir conduit, et qui vous retient loin de moi, pour vous livrer encore à toute la puissance de ces vains plaisirs, qui déjà vous ont égaré une première fois !

Avez-vous donc oublié le mal que vous a fait la société dont s'entoure votre père? et l'opinion funeste que le mien a pris de votre caractère, en vous accusant personnellement des fautes que l'on vous a fait commettre? Songez que si en Angleterre votre conduite vous a valu la bienveillance de mon père, c'est que guidé par l'Abbé Aimery, vous ne fûtes coupable d'aucune étourderie. Mais à Bordeaux, conduit par votre père, n'est-ce pas là où vous commençâtes à perdre la confiance du mien? Et à Paris n'achevâtes-vous pas de vous nuire dans son esprit, pour avoir été le complaisant du Prince Orsinelly que votre père vous avait donné pour mentor? Vous voulez que je ne m'afflige pas, lorsque je vous vois replacé dans la même position qui fut l'origine de mes chagrins, et qui jusqu'à ce jour m'a fait verser des larmes si amères?

Eh bien, Alfred, remplissez votre destinée; vous êtes condamné à être accusé des torts d'autrui. Vous êtes condamné à causer mes malheurs. Oui, Alfred, vous errez dans l'obligation de vos devoirs. Ils ont exigé sans doute que vous vous séparassiez de moi:

mais croyez qu'aujourd'hui ils exigent que vous quittiez tout pour venir me rassurer.

Hélas, déjà mon père vous accuse! La lettre du Comte lui a rendu toute sa sévère humeur. Il comprend difficilement que votre père ait *l'indécence* (c'est son expression) de ne revenir ici que pour le jour de notre mariage. Il vous accuse de peu d'empressement, et il a eu la cruauté de dire devant moi, que si vous m'aimiez réellement, votre père aurait perdu ses droits à votre obéissance, en vous ordonnant de rester près de lui, quand vos soins ont cessé d'être un devoir.

O Alfred! . . . . . . Alfred, vous serais-je moins chère! . . . . Le jour où l'amour m'égara, vos sermens, vos transports, votre repentir, étaient-ils les derniers élans du sentiment! et ma faiblesse ne vous fait-elle voir aujourd'hui en moi, d'autre avantage qu'une beauté passagère! Alfred, si j'ai perdu ton estime, il faut mourir! . . . .

D'autres femmes non moins belles que moi pourront trop facilement me remplacer., Alfred, tu les aimeras jusqu'au jour où coupables comme moi, ton cœur les rangera dans la classe commune. . . . . Aucune

cependant, jamais aucune ne t'aimera comme je t'aime ! Alfred, j'inonde ce papier de mes larmes ! Elles effacent les caractères que trace la douleur ! . . . .

Rappelle-toi la lettre que ma tante m'écrivit pour me féliciter de mon bonheur! Plus d'une fois nous l'avons lue ensemble. Nous devions alors, me disait-elle, notre félicité à notre bonne conduite. La vertu, ajoutait-elle, *la vertu seule conduit au bonheur. Et si une faute ne trouve pas sa punition dans les événemens qu'elle prépare, elle la trouve dans les remords*. . . . . . .
. . . .

Alfred te souviens-tu de cette phrase? que je ne puis dans mon trop juste effroi achever de transcrire. . . . . Oui ma tante avait raison, oui déjà les remords ont commencé mon chatiment ! J'ai mérité d'être malheureuse ; je le serai. Je suis criminelle ! . . . . Dieu ne laissa jamais une faute impunie! et les cris du repentir ne peuvent l'appaiser qu'après que le coupable s'est soumis à la punition qu'il a méritée.

O déjà elle commence pour moi ! Ta conduite semble dicter mon arrêt ! Mais

Alfred, frémis, s'il te reste le moindre sentiment pour la malheureuse Elise! Frémis.... Dieu, suis-je assez humiliée? Suis-je un exemple assez frappant de l'avilissement où plonge la perte de l'innocence? J'étais malheureuse, sans doute, mais j'étais sage, mais chacun de mes amis, en plaignant mon sort, approuvait ma conduite. Tous étaient jaloux de me servir. Tous avaient ma confiance J'étais pure, je pouvais laisser lire au fond de mon cœur. . . . . . Aujourd'hui je n'ose écrire à ma tante, je n'ose écrire à Adèle, je crains de me trahir. . . . . et c'est à mon complice seul que je puis avoir recours.

Alfred, si tu voyais la rougeur qui couvre mon front; aurais-tu le courage, aurais-tu la barbarie de me laisser livrée à toute ma douleur. Il n'est plus tems de m'abuser. Je porte dans mon sein. . . . . et je ne suis pas ton épouse, et mon père, dans sa cruelle sévérité, retarde notre union. . . . . j'aimerais mieux mourir cent fois, que de la faire accélérer par l'aveu de ma faute. Alfred, tu frémiras sans doute de mon malheur; tu connais mon père, tu sais que je m'humilierais en vain; et que si la honte ne

retenait l'aveu de ma faute, la crainte seule devrait me détourner d'une confidence qui te perdrait sans retour. Oui, dans sa colère, mon père nous séparerait pour toujours. Je mourrais de ma douleur, n'en doute pas: mais après ce pénible aveu, je mourrais avilie. . . . .

Je laisse à ton cœur le soin de te dicter ta conduite.

Adieu

LETTRE CLXII.

La Présidente de Granval au Vicomte de Valserre.

Bordeaux le 24 *Juillet* 17..

Vous êtes un enfant, Vicomte; un véritable enfant gâté. Allons, ne boudez pas. Venez ce soir. Que vous importe mes attentions pour Alfred? Faut-il pour appaiser votre humeur jalouse, que je vous demande excuse d'être trop aimable? Que voulez-vous, si c'est un défaut, je ne puis m'en

corriger ; il faut que vous trouviez bon que je reste telle que je suis. Vous voulez me hair ? Eh bien, soit. Qui vous prie de m'aimer ?

Vraiment j'ai été sage jusqu'à ce jour de résister à toutes vos séductions. Bon Dieu ! quel esclavage vous me prépariez! Vous êtes tyran avant d'être heureux! Quel homme exigeant seriez-vous donc auprès de la femme qui aurait la faiblesse de vous céder? Je vous remercie, Vicomte; votre billet que je viens de recevoir, et la scène que vous m'avez faite cette nuit en quittant le jeu, me serviront de préservatifs. Il était tems que je vous visse tel que vous êtes. Je vous avertis qu'un jaloux et un despote n'auront jamais d'empire sur moi.

Je trouve Alfred charmant, me dites-vous, et pourquoi pas? N'est-il pas d'une jolie tournure ? Son esprit n'est-il pas aimable ? son caractère complaisant ? son humeur douce? Faut-il que je n'apperçoive rien de tout cela, et que je sois une idiote, pour que vous puissiez vivre en paix ? Quelle inquiétude Alfred peut-il vous causer ? Comment peut-il nuire à l'amour que vous pré

rendez avoir pour moi? N'est-il pas à la veille d'épouser Elise ? Cette Elise si parfaite que vous-même regrettez trop vivement pour que je puisse sans fatuité croire qu'en effet j'occupe une grande partie de vos momens. Cette Elise que *tout le monde* admire n'a-t-elle pas enchainé Alfred? Le Comte de Boransac passe-t-il une heure sans parler de l'heureuse journée qui doit unir *ses chers enfans?* Quelle figure voulez-vous donc que fasse mon orgueil au milieu de tous ces transports-là? *J'aimais Alfred. Vous en êtes sûr. Vous voyez*, me dites-vous, *que je l'aime encore.* Eh bien, si toutes vos suppositions sont vraies, que prouvent-elles? Que je sais rendre justice au mérite, voilà tout. Il me semble que si j'ai du tact, si j'ai du goût, si je sais apprécier les gens, ce n'est pas vous qui devez vous en plaindre, Monsieur le Vicomte.

Mais, je vous en prie, que fait le nom de Ferdinand au milieu de tous les reproches dont votre long billet est rempli? Vraiment vous avez beaucoup trop à faire en vous chargeant d'être jaloux pour lui, et de lui; allons Vicomte, soyez donc raisonnable.

Cependant je vous renouvelle encore mes remercimens, pour les défauts que vous m'aidez à découvrir dans votre caractère; en y songeant, je deviendrai plus tranquille sur le danger de vous voir. Oh vous pouvez venir ce soir ! Je vous verrai avec tout autant de plaisir, et certes avec un peu moins de crainte.

Adieu, Vicomte.

BILLET.

Réponse du Vicomte de Valserre a la Présidente de Granval.

Oui, j'irai ce soir. Oui, j'irai vous fatiguer de mes regards, et observer ceux qu'à la dérobée vous ne cessez de jeter sur Alfred. Oui, Madame, placé entre lui et vous, j'irai nuire, si je puis, à ses espérances; et vous importuner de mon amour.

J'en suis fâché, Madame, mais votre lettre ne m'a ni corrigé, ni guéri. Je garderai tous mes défauts au risque de vous déplaire. Oui, j'ai autant d'amour pour vous que de haîne

pour Alfred. Que ne retourne-t-il auprès d'Elise? Je n'envie point ses chastes liens. Que fait-il à Bordeaux? Qui peut l'y retenir, si ce n'est l'audacieux désir de vous plaire? Je n'ai pas l'ambition de troubler son bonheur; qu'il parte pour en jouir, et qu'il me laisse en paix vous offrir mon hommage.

Oui, j'irai ce soir. Vous pouvez compter que je ne suis pas d'humeur à céder la place à laquelle vos bontés m'ont permis de prétendre; j'avais le premier rang dans votre intimité; et certes ce charmant Alfred ne prendra pas le droit de me bannir.

Pardon, Madame, si la nuit dernière je me suis laissé aller à quelques vivacités qui paraissent vous avoir déplu. Mais vous avouerez qu'il est cruel de ne pouvoir vous parler un seul instant; de vous voir tous les jours, et d'être forcé de vous écrire, ne pouvant causer avec vous. En vérité M. Alfred est trop fêté; il vous occupe continuellement; et mon impatience n'est que trop bien motivée. Comment ne pas me plaindre, lorsqu'après avoir essayé vingt fois de m'approcher de vous, M. Alfred sans cesse appelé, sans cesse questionné par vous, semblait jouir avec une

trop dédaigneuse insolence des obstacles qu'il mettait à mes désirs.

Oui, j'aurai l'honneur de vous voir ce soir, Madame ; vous pouvez même compter sur mon empressement à répondre à votre invitation ; cependant si je vous gêne, songez, je vous prie, que c'est vous qui me rappelez.

Le Vicomte de Valserre.

LETTRE CLXIII.

L'Abbé Aimery a Mde. de Pressange

Bordeaux le 24 Juillet, 17 . .

Madame,

Il est près de minuit, cependant avant de prendre quelque repos (dont j'ai grand besoin, ayant veillé les deux dernières nuits) je viens vous écrire un mot qui arrivera presque en même tems que ma dernière lettre. La peine qu'elle doit vous faire, m'engage à vous rassurer au moins sur un

point, en vous apprenant que toutes les vives et continuelles attaques de Mde. de Granval vis-à-vis d'Alfred ont été sans effet. L'amour sort victorieux. La coquetterie a perdu ses frais, et je vous assure que jamais beauté plus séduisante n'a employé en vain de plus fortes armes pour attirer un jeune homme. Mais au moment où l'amour-propre et la nature pouvaient livrer Alfréd au danger d'être séduit, une lettre d'Elise l'a entièrement rendu à lui-même. J'ignore ce qu'Elise lui mande, il lit sans cesse sa lettre, et depuis qu'il l'a reçue, il ne m'a parlé que de son départ pour Key...Tout est préparé. Le fidèle Marc est seul dans notre confidence. Nous partirons à la pointe du jour, à l'heure où les joueurs se sépareront, et lorsque Mr. le Comte, suivant sa coutume, se retirera dans son appartement.

Hier encore rien ne fut plus indécent que la conduite de Mde. de Granval envers Alfred, et je souffris beaucoup de l'enchantement de Monsieur le Comte en voyant ce qu'il appelait des attentions pour son fils. Comme l'amour-propre aveugle ! Combien

de

de sottises il nous fait faire lorsque nous suivons l'impulsion qu'il nous donne ! Cependant je rends justice à Alfred ; plus sage que son père, il a résisté à ses dangereux effets ; il était distrait, rêveur, sans cesse Madame de Granval l'attirait ; et je n'ai pas remarqué qu'hier il fût un seul instant ni flatté, ni touché de ses avances. Le soir, étant fatigué de tout ce que je voyais, j'ai voulu me retirer, Alfred m'a conjuré de rester, et j'ai très-bien remarqué, lorsque sur le matin tout le monde fut sorti, que le soin qu'Alfred avait eu de me retenir, faisait échouer le projet d'un tête-à-tête que la présidente s'était ménagé. Lorsqu'Alfred et moi nous la conduisîmes jusqu'à son appartement, son air piqué me frappa. J'en parlai à Alfred qui m'avoua qu'elle lui avait donné rendez-vous pour l'heure où les joueurs se retireraient, en lui annonçant qu'elle avait quelque chose à lui dire en particulier. C'est alors, me dit-il, qu'il m'avait prié de rester, voulant éviter une explication embarrassante pour lui, d'après ce qui s'était passé entr'eux, et tout ce que sa position présente exigeait de délicatesse dans sa conduite. Il voulait pour-

s'excuser auprès d'elle, lui dire que j'étais resté long-tems à causer avec lui. Mais ce matin la lettre d'Elise est arrivée; et jusqu'au projet même de s'excuser, tout a été oublié. La présidente trop adroite pour montrer de l'humeur, a repris dès son lever toutes ses manières gracieuses dont elle a employé la puissance auprès du Comte, en attendant l'heure d'en faire usage auprès de son fils.

La journée, je vous jure, a été bien employée par Mde. de Granval. Comme observateur, toutes les manœuvres de cette femme m'amuseraient, si elles avaient tout autre motif que celui de séduire Alfred. Cependant je suis moins tourmenté aujourd'hui, puisque nous n'avons plus que quelques heures à passer dans cette dangereuse maison. J'ai laissé Alfred au milieu de tous les périls qui l'environnent; mais le parti qu'il a pris d'aller retrouver Elise, en lui rendant toute sa gaieté, donnera de la sécurité à la présidente; ses attaques en seront peut-être moins vives; et lorsque l'heure du rendez-vous sonnera, nous serons sur la route de Key...Allons, Madame, reprenons courage. Cette nuit doit-être la

dernière à redouter. Jusqu'à ce moment Mr. Duménil a ignoré la manière dont Alfred passe son tems. L'orage n'est pas encore sur nos têtes. Il faut espérer que nous saurons l'éviter.

J'ai l'honneur d'être, Madame, avec respect,

Votre très-humble
et très-obéissant Serviteur,
L'Abbé Aimery.

LETTRE CLXIV.

Elise a la Marquise de Lonel.

Au Château de Key...même date que la précédente.

Je vous remercie de votre tendre inquiétude, ma chère. Alfred, il est vrai, est resté à Bordeaux quelques jours de plus qu'il n'auroit dû; mais vous connoissez le Comte de Boransac; il a fallu l'amuser pour le consoler d'avoir été malade; et jusqu'à ce

moment moi seule j'ai souffert de l'humeur qu'à donnée à mon père le séjour d'Alfred à Bordeaux. Cependant j'espère qu'il s'appaisera demain en le voyant. Marc vient de m'apporter un billet dans lequel Alfred m'annonce que demain au point du jour il s'échappera de l'hôtel de Boransac pour revenir auprès de moi. Au lieu de s'exposer à l'injustice de mon père, il préfère, me dit-il, d'encourir la colère du sien. Il ne doute pas, ajoute-t-il, que son père ne le blâme de l'avoir quitté ; mais son parti est pris, rien ne peut plus l'arrêter, à ce qu'il m'assure.

Le billet d'Alfred est tendre ; il me console de tout ce que j'ai souffert depuis le jour affreux où il me quitta. Enfin, ma chère, demain je retrouverai les consolations que la présence d'Alfred peut seule me donner. Mais ma tante n'est point arrivée ! Qui peut donc la retenir ? Elle devrait être ici.

Il faut renoncer, ma chère Adèle, au bonheur de vous voir assister à mon mariage. Vous êtes obligée de suivre votre époux dans son voyage, me ditez-vous :

Ah, profitez du bonheur inappréciable de remplir des devoirs si doux ! Ne vous séparez pas un seul instant de celui qui vous est cher ; de celui dont vous avez et l'amour, et l'estime....de celui à qui la bonté céleste vous a permis d'accorder tous vos sentimens !....

Heureuse Adèle ! ... Un nouvel espoir vient encore resserrer des liens qui vous sont chers !...Je vous félicite, ma chère, du bonheur que vous préparent les gages de votre amour !....Dans quelque situation que je puisse être, croyez, ma chère, que j'apprendrai toujours avec le plus tendre intérêt tous les sujets de joie que votre heureuse position vous destine.

O dans un an !...Qui vous a dit, Adèle, que dans un an je serai heureuse mère !.... Que comme vous heureuse épouse,...Adèle ! qui vous l'a dit ? Quelle barbarie de vouloir me faire un tableau si touchant de ma situation future ! Ne dépend-elle pas de la volonté de mon père ?

Demain je reverrai Alfred. Demain je le reverrai. Il me jure dans son billet que j'ai lu mille fois, il me jure de ne plus me

quitter. Demain, ma chère, je serai moins malheureuse. Mais le bonheur que j'attens, que je réclame, celui d'être unie à Alfred, le retour de ma tante peut seul l'assurer ; et elle ne vient pas !....O Adèle, ce jour où comme vous je pourrai sans crime me livrer à tous les sentimens qui remplissent mon cœur ! Ce jour se levera-t-il enfin pour moi !

Adieu, mon amie, adieu.

LETTRE CLXV.

FERDINAND A ALFRED.

A Montauban, le 25 Juillet 17..

PAR la date de ma lettre, tu vois, mon cher Alfred, que je me suis éloigné de toi. Et cela au moment peut-être où tu avais le plus de besoin que je m'en rapprochasse. Tes deux lettres m'ont été renvoyées ici. J'apprens à la fois le danger dans lequel a été ton père, et son rétablissement. Mais dans la cruelle déraison qui lui fait préférer les

plaisirs de la ville aux bienfaits de la campagne dont l'air serait plus sain pour lui, dans son imprudence à te retenir à Bordeaux, je vois aussi tous les dangers qu'il te fait courir ; et si mon devoir ne me retenait pas ici où j'ai été envoyé en détachement, je partirais à l'instant pour Bordeaux.

Je ne puis lire sans que mon amitié s'en épouvante, les détails que tu me fais sur la vie que tu mènes, et sur les gens que tu vois. Au nom de tous les sentimens que mon cœur t'a voués, mon cher Alfred, je t'en conjure, retourne promptement au château de Key....Il vaut mieux mille fois déplaire aujourd'hui à ton père qu'à Mr. Duménil. Quand tu seras marié, tu pourras mener la vie que tu voudras, et satisfaire à toutes les folies de ton père, sans courir le risque de compromettre ton bonheur.

Vraiment je ne m'étonne plus si Madame de Granval ne répond pas à mes lettres ; elle a bien autre chose à faire ! En m'apprenant sa nouvelle demeure, tu me dévoiles son secret. Certes il lui faut un motif bien puissant pour qu'elle se soit abusée à ce point sur l'indécence de sa conduite. Avec des

désirs moins tyranniques, elle se serait apperçue sans doute, que l'on pouvait deviner la véritable cause de son séjour à l'hôtel de Boransac. Elle aurait pensé qu'on ne l'attribuerait jamais à son amitié pour ton père. On sait bien que la sainte amitié n'inspire pas d'actions inconséquentes ; l'amour, la violence des désirs que tu inspires à la présidente expliquent clairement la cause de son étourderie.

Je ne te félicite pas d'une conquête aussi tenace ; le tort qu'elle peut te faire, détourne ma pensée de toutes plaisanteries à ce sujet, et même du sentiment de jalousie que tu pourrais m'inspirer. Cependant si ce n'est pour toi que tu consens à t'éloigner de cette sirène, si tu crois pouvoir cacher à Mr. Duménil la manière dont tu passes ton tems, si pour toi-même tu ne crains pas de te compromettre, je t'en conjure, crains le pour moi ; j'ai besoin de ne pas haïr Madame de Granval, sa conduite vis-à-vis de nous deux est si peu délicate, qu'après avoir été amant passionné, je craindrais de devenir ennemi implacable.

Que le ciel permette que cette lettre ne te trouve plus à Bordeaux où pourtant je vais l'adresser. Que fait Elise ? Je ne reçois point de nouvelles de ma sœur, je suis inquiet de ton amie, rassure-moi en m'apprennant que tu es retourné auprès d'elle, et qu'elle ignore la conduite de Madame de Granval.

Je ne pourrai point assister à ton mariage; du moins j'espère qu'il ne sera pas assez retardé pour que j'aie la possibilité de m'y trouver. Les affaires du régiment exigent ma présence. Je ne pourrais dans ce moment demander de congé, mais lorsque je retournerai à Libourne, je suis bien sûr de l'obtenir pour aller te féliciter sur ton bonheur, qui, j'espère, sera assuré à cette époque. Je t'en conjure, hâte-toi de quitter Bordeaux; et si ma lettre t'y trouve encore, qu'elle te détermine à fuir une femme trop coupable. Oui, je jure de ne lui pardonner jamais si elle cause ton malheur. Déjà toutes mes illusions s'affaiblissent à la vue du danger que tu cours. Pour toi, pour elle, et pour moi, je te conjure de quitter promptement la maison paternelle.

Adieu, mon ami.

LETTRE CLXVI.

L'ABBÉ AIMERY A MDE. DE PRESSANGE.

Bordeaux, le 26 Juillet, 17..

Où êtes-vous, Madame? Quel génie infernal a retardé votre retour! Depuis la nuit du 24, nuit qui devait terminer toutes nos inquiétudes, je n'ai eu aucun repos. Le plus affreux malheur est venu détruire toutes mes espérances. Je ne sais ce qu'Alfred est devenu. Eh! vous n'arrivez pas! vous seule qui peut-être encore pourriez nous tirer de l'abime où nous sommes tombés, vous ne paraissez-pas! je ne reçois aucune réponse aux lettres que je n'ai cessé de vous écrire. Qui peut donc vous arrêter? Enfin j'espère que celle-ci vous parviendra. Vous ne la lirez pas sans frémir : vous courrez nuit et jour pour franchir l'espace qui vous sépare de nous.

Lorsque je vous écrivis qu'Alfred décidé à partir pour Key..., attendait pour désobéir

à son père l'instant de son sommeil, je ne croyais pas, Madame, être au moment où devaient s'anéantir toutes nos espérances ! Cette nuit, la derniere du péril que courrait Alfred, me paraissait la moins dangereuse pour lui, par la sécurité que Madame de Granval prenait dans les complaisances d'Alfred. De son côté étant déterminé à se rendre le seul arbitre de son sort, Alfred ne ménageait ni les attentions, ni la flatterie pour mieux tromper l'ennemi de son repos, et pouvoir plus facilement éloigner une surveillance nuisible à ses projets. Plein de sécurité, plaçant ma confiance dans la conduite et les sentimens d'Alfred, je me couchai, ayant l'espoir d'un heureux réveil. Marc était chargé de venir m'avertir au moment où les joueurs, étant retirés, M. le Comte et Mde. de Granval, chacun dans leur appartement, nous laisseraient la liberté de partir. Dégagé de tous soins, je m'endormis ; Dieux, quel réveil ! j'en frémis encore ; et je ne sais si ma tête troublée me permettra de vous faire le recit funeste des événemens de cette cruelle nuit.

Le jour commençait à paroître, lors-

qu'une grande rumeur dans la maison, les cris d'une femme, et la voix de Monsieur le Comte qui paraissait disputer vivement, me reveillèrent en sursaut. J'accourus à la hâte.

Mde. de Granval échevelée, tenant Alfred dans ses bras, se jeta au devant de moi. Gardez-vous de le laisser sortir, me dit-elle, attendez mon retour, sa vie en dépend. D'un autre côté, la garde qui paraissait être venue au bruit, s'était emparée du Vicomte de Valserre qui criait à la perfidie, et semblait menacer le Comte et son fils. La garde à la solicitation de Mde. de Granval, entraîna le Vicomte hors de la maison. Mde. de Granval sortit aussi. Je ne savais quel était son dessein. Je pris Alfred par le bras, et malgré les efforts qu'il fit à son tour pour m'échapper, je l'entraînai dans sa chambre, où je m'enfermai avec lui. Je ne sais si le Comte de Boransac s'apperçut que je m'emparais de son fils; mais il sortit presqu'en même tems que le Vicomte et Mde. de Granval. Alfred et moi nous restâmes seules dans la maison.

Ce fut alors qu'il fallut me contraindre pour

pour appaiser Alfred, et tâcher de tirer de lui quelques éclaircissemens. Il ne parlait que de vengeance ; il voulait m'échapper ; et ma force pour le retenir eût été vaine, si l'habitude de la persuasion n'eût repris sur lui son empire. Je lui parlai en père ; je lui promis en ami de seconder ses desseins dès qu'il m'aurait instruit de la cause de tout ce désordre ; je lui promis de l'aider à venger son honneur, qui me paraissait blessé. Mais rien ne pouvant l'appaiser, je lui parlai d'Elise. A ce nom si cher, ses larmes coulèrent, il se calma, et fut aussi empressé de me raconter ce qui pouvait servir à sa justification, que je l'étais de l'apprendre.

“ Vous m'avez laissé assis, me dit-il, entre Mde. de Granval, et le Vicomte de Valserre. Le jeu s'animait. Rempli de mon projet, j'étais distrait ; et je m'occupais peu de la perte, ou du gain. Mde. de Granval qui était de moitié avec moi, s'apperçut de mes distractions ; elle me blâma d'abord avec douceur ; l'humeur ensuite s'en mêla ; elle se plaignit hautement de ma manière de jouer ; et le nom d'Elise, qu'au milieu de ses reproches, elle prononça assez bas pour

que moi seul je pusse l'entendre, me fit tressaillir. Je craignis de me trahir, je craignis qu'elle n'eût lu dans ma pensée, que ses désirs irrités ne renouvellassent sa surveillance, et que m'obsédant jusqu'au dernier moment, elle ne trouvât le moyen de m'empêcher de partir. Je me déterminai donc à la tromper, pour lui ôter la pensée de me nuire. La joie que me donnoit l'espoir de mon prompt départ, se peignit bientôt sur ma figure; mes yeux s'animèrent, et ceux de la présidente ne tardèrent pas à me prouver que de son côté aussi l'espérance venait de lui sourire. Son genou s'approcha du mien; je fis un mouvement contraire; je poussai le Vicomte; il se fâcha; mes excuses l'appaisèrent; mais je remarquai son regard qui me parut insolent. Cependant je pensai à Elise, et je detournai les yeux pour me donner le tems de calmer mes sens. Je ne réfléchissois point à l'amour que je supposais au Vicomte pour Mde. de Granval, et je continuai de travailler à la tromper sur le motif de mes distractions...

" Tant de soins m'empêchaient de songer au Vicomte, dont l'humeur allait toujours

en croissant. Un coup douteux occupa bientôt tous les joueurs. Chacun prit parti. Il était question d'une somme assez considérable, Mde. de Granval se rangea de mon côté ; de moitié avec moi, sa décision pouvait paraître sans valeur ; mais le Vicomte, sous un autre point de vue y attacha une grande importance. La dispute s'échauffa. Chacun cria ; et les personalités s'en mêlèrent. Le Vicomte chercha à me piquer d'une manière trop prononcée pour que je puisse m'y méprendre. Je ne pus supporter son insolence. Tout le monde se mêla de notre querelle que l'on ne fit qu'aigrir. Le bruit que nous faisions, attira la garde qui dans ce moment passait sous les fenêtres du salon. Elle força la porte, et entra. Sa présence qui donnait à la maison de mon père l'air d'un tripot, doubla ma rage ; et sans Mde. de Granval qui se jeta entre le Vicomte et moi, à l'instant même nous eussions vidé notre querelle. Vous avez paru, vous m'avez entrainé, Mde. de Granval, mon père, le Vicomte, je ne sais ce qu'ils sont devenus. Hélas, dites-moi, suis-je coupable ? Je sens tout mon malheur. Mais

il faut que je me venge. Elise m'est plus chère que la vie ; cependant l'honneur parle ; je ne puis écouter que sa voix."

Alfred achevait à peine un discours dont j'étais accablé, lorsque nous entendîmes une voiture. Bientôt on frappa à la porte de sa chambre. Un garde de la connétablie se présenta, ordonna à Alfred de le suivre, et me défendit de sortir de la maison. Etonné d'une défense qui me semblait devoir passer ses pouvoirs, je fus quelques heures à réfléchir si en effet je devais m'y soumettre ; mais enfin l'ordre qui me rendait la liberté me fut envoyé en bonne forme. Je ne pus douter que notre malheureuse affaire ne fût le résultat d'une intrigue abominable, et je frémis pour sa conclusion.

Je sortis. Je ne savais de quel côté tourner mes pas. Je ne rencontrai personne à qui je pusse demander des nouvelles d'Alfred. Malgré mon mépris pour la présidente, et la certitude qu'elle seule était la cause de nos malheurs, je me déterminai à passer chez elle. On me refusa la porte. Je m'y attendais. J'insistai ; mais vainement. Je demandai si elle était à la ville ; on me répon-

dit qu'elle n'était pas chez elle ; et cette même réponse fut faite à toutes mes questions. Je rentrai désespéré.

Le fidèle Marc aussi malheureux que moi, avait perdu la trace de son maître. Nous passâmes la journée à faire des informations. Je me déterminai à passer chez le Vicomte de Valserre. Il était sorti, me dit-on. J'y retournai une seconde fois, il n'était pas encore rentré ; et Marc ne pouvant rien decouvrir, rentra à l'hôtel au moment où la fatigue me forçait à prendre quelque repos.

Hier nous nous remîmes en campagne Marc et moi. J'allai de si grand matin chez le Vicomte que je le trouvai ; mais je n'en tirai aucune éclaircissement qui pût me satisfaire, et j'eus à supporter toute sa mauvaise humeur et toute son insolence. Il avait été conduit avec peu d'égards au corps de garde, me dit-il. Il me parla de Mde. de Granval et d'Alfred dans les termes les plus bas et les plus insultans. Il fallut supporter cent propos pareils, tenus devant le garde de la connétablie dont la présence ne lui en imposait pas. Mde. de Granval, tremblante

pour les jours d'Alfred, nous a fait donner des gardes, ajouta-t-il ; mais son favori Alfred, a du moins été traité avec honneur. Quant à moi, j'ai été conduit par des soldats du guet qui ne m'ont quitté que lorsque Monsieur, (dit-il, en montrant son garde) est venu veiller sur mes actions. Vous concevez, Monsieur l'abbé, que si j'ai eu les premiers torts dans cette querelle, la manière dont j'ai été traité dans cette affaire rend mes adversaires plus blâmables que moi. Mais tôt ou tard, je me vengerai ; voilà de quoi vous pouvez être certain.

Après avoir laissé le Vicomte exhaler sa colère, je remplis mon ministère en lui parlant comme je le devais ; il m'interrompit, en me disant que de tout mon discours, il n'approuvait que mes réflexions sur Mde. de Granval ; qu'en effet elle ne méritait pas que deux braves gens se coupassent la gorge pour elle ; mais que les désirs qu'elle lui avait inspirés avaient égaré sa tête, que sa jalousie contre Alfred avait éloigné dans les premiers momens toutes sages réflexions. Que si cependant Mde. de Granval ne s'était pas conduite d'une

manière aussi indécente, les choses auraient pu se pacifier : mais qu'il n'était plus tems.

Je lui demandai ce qu'était devenu Alfred. Je l'ignore, me répondit-il ; Mde. de Granval le tient caché, ainsi que le Comte de Boransac. Je sais qu'elle a fait des démarches à la connétablie pour que notre affaire fut traînée en longueur. Mais elle n'y gagnera rien. Je crois Alfred homme d'honneur ; et quant à elle, tôt ou tard, elle se repentira de la manière dont elle s'est conduite avec moi.

Je le questionnai sur le séjour de Mde. de Granval. Elle est encore ici, me répondit-il ; mais vos démarches envers elle ne vous mèneront à rien. Personne ne saura où elle a envoyé Alfred, qui, je crois, a quitté la ville avec son père. Je voulus savoir si elle resterait long-tems encore, sans aller rejoindre Messieurs de Boransac. Cela me regarde, me dit le Vicomte, nous avons un procès à terminer entr'elle et moi ; mais

elle le perdra,' et dès qu'elle n'aura plus l'espoir d'obtenir ce qu'elle me demande, son impatience de retourner auprès d'Alfred, lui fera prendre bientôt son parti ; vous pouvez y compter.

Vous voyez, Madame, que je n'en fus pas plus avancé pour avoir été chez le Vicomte. Après une conversation qui fut longue, et qui souvent mettait ma patience à l'épreuve, je quittai M. de Valserre, et je me retirai chez moi. Là j'attendis Marc, qui ne rentra que vers les deux heures. Il me dit qu'il venait de rencontrer M. Duménil dans sa voiture, et qu'il était accouru pour m'en instruire. Je sortis à l'instant pour me rendre chez M. Duménil, qui venait, me dit-on, de repartir pour Key.... Il était à Bordeaux seulement de la veille. Je me determinai à lui écrire, ou à partir pour Key..., mais je voulus, avant de prendre l'un de ces deux partis, voir le Vicomte de Valserre, pour m'informer si M. Duménil n'avait pas été chez lui. Cela m'eût éclairci le motif de son voyage à Bordeaux. Je passai chez le Vicomte deux fois dans la

soirée sans le trouver, et ce matin encore je n'ai pas été plus heureux.

Je viens d'écrire à M. Duménil. Quelle sera sa réponse ? Je tremble d'y penser. Oh, combien M. le Comte et M. Duménil sont coupables ! Mais je ne dois pas perdre mon tems en réflexions qui ne peuvent rien réparer. Il faut que je transcrive cette longue lettre pour me donner l'espoir qu'elle vous parviendra en l'envoyant aux différentes adresses que nous avons de vous. Je conserve encore dans votre retour une lueur d'espérance ; et lorsque vous serez instruite de ce qui se passe, je ne doute pas que vous n'accouriez à notre secours. . . . .

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Madame,

Votre très-humble

et obéissant serviteur,

L'Abbé Aimery.

LETTRE CLXVII.

LE VICOMTE DE VALSERRE A LA PRÉSIDENTE DE GRANVAL.

Bordeaux le 27 Juillet 17..

QUOI, Madame, vous êtes encore ici? Vous n'êtes pas à consoler ce pauvre Alfred? Vous savez combien l'idée de sa petite Elise l'occupe, le tourmente, et toute la magie d'Armide n'est pas employée à endormir, à charmer ses sentimens et sa douleur? Quoi, vous êtes ici? Serait-ce, Madame, pour avoir vos lettres? Si c'est là votre projet, au nom de Dieu allez faire le bonheur d'Alfred! Abandonnez ces lettres, le gage, comme la preuve de vos tendres sentimens pour moi; je n'y croirois pas sans elles, et j'ai besoin d'y croire pour ne pas penser que vous m'avez joué.

Vous aviez promis de me sacrifier Alfred. Je vous avais promis de brûler vos lettres; mais faites attention, je vous prie, que je

comptais tellement sur vous, que j'ai cru devoir les garder toutes, bien sûr qu'un jour livré uniquement à mon amour, vous ne verriez dans mon procédé qu'une preuve de ma confiance, et du prix que je mets à des lettres si chères. Il y en a de si tendres, que je suis quelquefois tenté de penser que ma jalousie n'était pas fondée. Ah, si cela est, pardon, Madame, de toutes mes impertinences, à l'égard d'une femme comme vous. Excusez un homme convaincu plus que jamais des sentimens qu'il vous doit. Allez donc délivrer votre prisonnier ; songez que vous ne pouvez retenir plus longtems Alfred écarté du chemin de l'honneur. Il faut que notre affaire se termine. Vous êtes bien sûre de jouir après du noble plaisir de voir à vos pieds un de nous deux vous offrir l'hommage de son estime, et de tous ses sentimens.

Le Vicomte de Valserre.

LETTRE CLXVIII.

L'ABBBÉ AIMERY A MADAME DE PRESSANGE.

Bordeaux le 28 *Juillet* 17..

MADAME,

J'AI enfin trouvé le Vicomte de Valserre. Mes soupçons n'étoient que trop justes. M. Duménil l'a vu. Je n'ai point de réponse à la lettre que j'ai écrite à M. Duménil. Ah, sans doute les propos du Vicomte lui auront fait une plus vive impression que les détails simples et vrais que je lui ai donnés sur la malheureuse affaire !

Dans ma juste douleur, j'ai eu une discution assez vive avec M. de Valserre. Cependant nous avons fini par causer avec calme. Nous en sommes même venus aux confidences. Je lui ai raconté tout ce qui regardait Alfred et Elise. Je lui ai parlé du tort que leur avait fait la Présidente, et je lui ai juré qu'assurément Alfred

avait

avait plus de mépris pour le caractère de Mde. de Granval, que d'admiration pour sa beauté.

Le Vicomte entièrement radouci, a voulu me raconter alors ce qui avait donné lieu à sa jalousie, et me faire connaître la conduite de Mde. de Granval. J'ai donc été obligé, Madame, d'écouter des détails peu convenables à mon caractère, et à mon état. Mais mon amitié pour Alfred, et mon espérance de faire quelque bien, m'ont fait tout supporter.

M. de Valserre m'a dit qu'après avoir reçu de la Présidente tout l'espoir qu'il pouvait désirer, le jour fut choisi pour un premier rendez-vous avec elle ; mais la présence d'Alfred détruisit bientôt les espérances du vicomte, et l'amour de Mde. de Granval pour Alfred plus puissant encore que toutes les raisons qui devaient l'engager à se conduire avec plus de prudence, l'avait égaré au point de ne plus se contraindre. Que s'il n'avait pu supporter toutes les avances que Mde. de Granval faisait à Alfred, il avait encore moins supporté ses plaisanteries sur la jalousie que lui donnait Alfred,

et que l'aventure de la dernière nuit à l'hôtel de Boransac était le resultat de la conduite de cette femme coupable.

Le Vicomte me fit voir toutes les lettres que Mde. de Granval lui avait écrites, et les copies de ses réponses. Il avait conservé le tout dans le dessein de s'en venger en envoyant cette correspondance à son mari. J'eus bien de la peine à le faire renoncer à à un dessein aussi blâmable. Cependant j'en vins à bout. J'avais gagné son amitié en partageant en partie l'offense qu'il avait reçue, et en lui donnant le conseil de traiter cette affaire avec le mépris qu'elle méritait, sans se rendre coupable de blâme en perdant une femme qui ne laissait pas que d'avoir encore des amis puissans. J'obtins de lui tout ce que je voulus. Il finit même par plaindre Alfred de bonne foi. Il me prit amicalement la main, et me dit: si Alfred est aussi sage que moi, vous pouvez être sans inquiétude sur le résultat de notre querelle. Je pense comme vous, une femme aussi méprisable ne doit pas avoir l'honneur de compromettre deux braves gens.

Il faut qu'Alfred réserve son courage pour une plus belle cause.

Vous voyez, Madame, que j'ai réussi à calmer la tête du Vicomte. En remplissant mes devoirs de ministre de paix, j'ai rempli aussi les devoirs de l'amitié. Sans doute Alfred est persuadé que l'honneur exige qu'il aille trouver son adversaire, et j'ai la consolation de savoir qu'il le trouvera disposé à laisser dans l'oubli toute cette misérable aventure, et d'en jeter tout le blâme comme tout le mépris sur Madame de Granval.

Que ne puis-je terminer aussi heureusement ce qui regarde M. Duménil. Ah, Madame, de ce côté là je crains que tout ne soit perdu! Hâtez-vous donc de revenir, aidez-nous de vos conseils. Venez détromper M. Duménil. De grâce, hâtez-vous. Peut-être est-il encore temps de sauver Alfred.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Madame,

Votre, &c.

L'Abbé Aimery

LETTRE CLXIX.

M. DE COULANGES AU PRÉSIDENT DE PIRMONT.

Au Château de Key. . . .
le 29 *Juillet* 17..

JE n'ai pu répondre à votre lettre, Monsieur ; depuis que je l'ai reçue, les soins déchirans que j'ai eu à remplir ont occupé tous mes instans. Les malheurs de mon amie sont à leur comble. Je voulais écrire à Mde. de Pressange pour l'engager à venir promptement ; mais j'ai craint que la vivacité de sa tendresse pour Elise, en l'entraînant trop loin, n'irritât M. Duménil, et qu'elle ne nuisît à sa nièce en voulant la servir. Vous êtes inquiet de mon silence ? Vous voulez des détails sur ce qui se passe ici ? Vous me le demandez avec instance ? Puisque vous l'exigez, je vais vous faire partager ma trop juste douleur.

Après nous avoir fait craindre pour sa vie, Elise respire encore. Elle commence à re-

prendre quelques idées suivies. Et la force de son caractère reparaît avec sa raison dont l'événement le plus affreux l'avait entièrement privée. Elle sommeille en ce moment. Son père s'est retiré pour prendre quelque repos ; moi qui n'en peux plus goûter, je vais employer le seul moment de calme qu'il y ait eu autour de moi depuis quelques jours, pour vous instruire de tout ce que vous désirez savoir.

Dors, femme angélique ! Dors, reprens des forces pour supporter ta douleur !...O que n'ai-je pu prévoir !...Rien n'eût pu m'arrêter. Non, Monsieur, rien, j'eusse été chercher mon trop heureux et coupable rival. Je l'aurais ramené près de mon amie, j'aurais empêché le malheur d'Elise, et mon voeu le plus cher eût été rempli.

Cependant je commence à penser comme Mr. Duménil, qu'Elise n'eût point été heureuse avec Alfred. Il n'a point un caractère décidé ; et dans cette occasion il paraît avoir prouvé que l'amour-propre a trop d'empire sur lui. Au moment d'être le plus heureux des époux, il est le jouet d'une femme méprisable qu'il devait connaître tout aussi

bien que nous. Il ne méritait point Elise. Hélas, sans lui pourra-t-elle vivre!...Que déjà sa douleur m'a fait souffrir!

Je ne sais si dans le trouble continuel où je suis je pourrai mettre un peu d'ordre dans le récit que j'ai à vous faire. Placé dans le cabinet d'Elise, la porte de sa chambre entr'ouverte me laisse appercevoir la place où elle repose; les rideaux de son lit ne sont point fermés. Je la vois, elle trouble toutes mes pensées, son sommeil paraît agité, chaque soupir en sortant de son cœur, allarme et déchire le mien.

Ce fut le 24 vers le soir que Marc arriva; il remit une lettre à Elise. J'étais seul avec elle.——Alfred arrive demain, me dit-elle avec une joie si naïve, et si douce, qu'elle porta à mon cœur en même tems la blessure et le remède. Elle envoya Marc pour donner cette bonne nouvelle à Mr. Duménil qui ne se hâta pas de vénir féliciter sa fille. Les inquiétudes de cette pauvre petite sur le peu d'empressement de son père, sur le peu d'amitié qu'il avait pour Alfred, tout ce que lui fit dire la naïveté la plus touchante, me découvrit mille trésors dans cette âme

pure. Je la rassurai sur ses craintes, et je lui promis de veiller à ce que son père n'oubliât point la promesse qu'il lui avait faite, de célébrer son mariage le 30 de ce mois.

Le lendemain dès la pointe du jour j'entendis du bruit dans l'appartement d'Elise qui est près de la chambre que j'occupe; je me levai avec inquiétude ; entr'ouvrant ma porte, j'apperçus Elise qui descendait. Je me cachai ; et remarquant le côté où elle dirigeait ses pas, je fus me placer à une des fenêtres du corridor pour la suivre des yeux. Elle traversa la cour, et fut jusqu'au milieu de la grande avenue. Là elle s'assit. Son dessein, sans doute, était de voir arriver Alfred ; mais si matin ! Pauvre petite ! Son impatience l'avait égarée. Je restai assez long-tems à l'observer, et voyant qu'elle ne quittait pas la place qu'elle avait choisie, je rentrai dans ma chambre en laissant échapper un pénible soupir.

Environ deux heures s'étaient écoulées, lorsque j'entendis rentrer Elise, et peu d'instans après je l'entendis sortir encore de son appartement. Nous reprîmes tous deux notre même poste : mais cette fois elle resta

moins long-tems ; je la vis revenir, elle se tournait souvent pour regarder derrière elle; ensuite elle s'arrêtait, et portait ses yeux vers le grand chemin. Elle faisait quelques pas, puis s'arrêtait encore. Ses bras étaient croisés, sa tête, penchée sur son sein, offrait l'image d'une grande tristesse. Elle monta lentement les marches du perron, après s'être encore retournée vers la grande route, elle courut si vîte jusque chez elle, que j'eus à peine le tems de rentrer dans ma chambre pour qu'elle ne m'apperçût pas.

Au déjeuné, elle avait un air préoccupé. Le moindre bruit la faisait tressaillir. Son père s'éloigna un instant ; j'en profitai pour lui demander si elle était malade. Ses yeux se remplirent de larmes. Quel chagrin, lui dis-je, pouvez-vous avoir ? Alfred arrive aujourd'hui ; et vous devez compter sur mes soins pour déterminer votre père à assurer votre bonheur.—Il ne vient pas !—Qui ?—Alfred, me dit-elle, l'heure est passée !—Je la grondai sur son impatience, que je traitai de déraison.—Oh ! non, me dit-elle, le sort me réserve quelque coup funeste ! Alfred m'écrit que dès le point du jour il doit

s'échapper de la maison paternelle ; il devrait être ici !—Sa tête se pencha d'un air douloureux. Je vis le motif de ses deux promenades du matin, je m'occupai à ranimer ses espérances, en lui disant tout ce que le plus tendre intérêt pouvait m'inspirer. Il ne viendra pas, me dit-elle ! et prononça ce peu de mots avec un accent si déchirant, que je me sentis trop émue pour pouvoir continuer à lui parler.

Mr. Duménil rentra. Son air soucieux ne disposa aucun de nous à commencer la conversation. Quelques voisins vinrent voir Mr. Duménil, je profitai de leur visite pour me retirer ; je n'aurais pas voulu laisser Elise seule avec son père dans l'état d'accablement où elle était.

Lorsque je revins au château, je n'osai demander si Alfred était arrivé, la crainte de voir Elise malheureuse me faisait partager ses inquiétudes, et son impatience. J'entrai dans le salon. Mr. Duménil y était causant avec quelques hommes qui devaient dîner avec lui. Je ne vis point Alfred ; et la pauvre Elise appuyée contre une fenêtre, ne se détourna point à mon approche. Je

la contemplai en silence pendant quelques instans, elle fit un mouvement, me vit; et son regard me peignit le trouble de son cœur.—Il ne viendra pas! O! non, non, jamais! ... En disant cela, un déluge de larmes couvrit sa céleste figure. Je me plaçai devant-elle pour que son père ne l'aperçût pas, et je la conjurai de cacher sa douleur, et de conserver l'espérance.—Il est trop tard, me dit-elle, il devrait être ici. O Monsieur, plus d'espoir! Non, jamais, jamais!...Je m'éloignai d'elle en voyant que mes consolations ne servaient qu'à aigrir sa douleur, espérant de son grand caractère qu'elle saurait au moins se contraindre. Cependant je ne la perdis point de vue. Je la vis tressaillir lorsque son père dit avec humeur, en regardant à sa montre.—Il est trop tard pour qu'Alfred vienne dîner. Nous l'avons assez attendu.—Il sonna, et ordonna de servir.

A table, Elise me parut plus intéressante que je ne l'avais encore vue, par la manière dont elle sut se contraindre; le sourire qu'elle accordait à ceux qui s'occupaient d'elle avait quelque chose de déchirant pour

moi, qui connaissais les efforts qu'elle faisait sur elle-même. Souvent elle levait, ou baissait les yeux pour retenir des larmes prêtes à s'échapper. Sa respiration paraissait gênée. Elle rougissait au moindre bruit, et pâlissait presque aussitôt d'une manière à me faire craindre qu'elle ne se trouvât mal. Lorsque nous fûmes sortis de table, je n'osai m'approcher d'elle ; je craignais trop que la moindre marque de mon intérêt n'affoiblît son courage. Je souffrais de la contrainte à laquelle elle était condamnée ; et j'attendais avec impatience qu'on la laissât seule, persuadé qu'elle souffrirait moins encore de se livrer à sa douleur, que de l'effort qu'elle faisait pour la cacher. Je ne pouvais penser, hélas ! à quel point seraient cruelles les heures qui devaient suivre et terminer cette pénible journée.

Mr. Duménil proposa de reconduire une partie du chemin les voisins qui étaient venus dîner. Elise demanda d'en être dispensée. La promenade que nous devions faire n'était point du côté de la route de Bordeaux. Je pensai que la chère Elise aimait mieux être libre de suivre le chemin qui pourrait

lui faire rencontrer Alfred. Mr. Duménil n'insista pas, et nous sortîmes sans Elise.

Lorsque nous rentrâmes le soir, Mr. Duménil et moi, un homme qui attendait dans l'anti-chambre lui remit une lettre. Je le laissai, non sans éprouver quelque inquiétude sur ce messager extraordinaire. Mais en remarquant que ce n'était point un des gens de Mrs. de Boransac, je me tranquillisai, et je demandai si Elise était chez elle. On me dit qu'elle était sortie presqu'en même tems que nous, et qu'elle n'était pas encore rentrée. Il faisait presque nuit. Je m'alarmai de la savoir seule ; et la supposant du côté du grand chemin, je me disposais à l'aller chercher, lorsque Mr. Duménil vint au devant de moi, et me força à le suivre dans son cabinet.

Voyez, me dit-il, si mes pressentimens étaient mal fondés. Lisez la lettre que je viens de recevoir. Je pris en tremblant cette lettre, elle était de la présidente de Granval, et conçue, à peu près, dans ces termes.

" Je ne sais, Monsieur, si Mrs. de Boransac vous ont instruit de la malheureuse affaire qui les empêchera de se rendre à Key...

pour

pour le 30. Mais ma tendre amitié pour eux, et l'intérêt que je prends à vous, et à Mlle. votre fille, m'engagent à vous prier de ne pas vous inquiéter de ce retard. J'ai servi mes amis avec tout le zèle qu'ils sont faits pour m'inspirer; l'affaire s'arrangera, dans peu de jours nos inquiétudes seront terminées, et Alfred pourra partir pour Key... Je vous assure qu'Alfred n'a point eu de tort dans ce qui s'est passé, celui qui jouait contre lui, est le seul coupable. Croyez que les sentimens que m'inspire Mlle. votre fille doubleraient mon zèle pour Messieurs de Boransac, si la tendre amitié que j'ai pour eux depuis long-tems, me permettait la moindre négligence dans la conduite que j'ai à tenir. Je vous renouvelle la prière de ne point vous inquiéter; et je vous engage à ne faire aucune démarche. Je me charge de toutes celles qui seront nécessaires pour conduire cette affaire à une prompte et heureuse conclusion."

J'ai l'honneur, &c.

Après avoir lu la lettre de Mde. de Granval, je profitai de son nom seul, pour défendre Alfred. Je pesai sur toutes ses phrases pour en faire sentir à Mr. Duménil toute la noirceur; et j'employai les plus grands efforts pour le calmer. Mais ce fut en vain. *Une querelle prise au jeu!* Il n'en fallait pas davantage pour perdre Alfred; et Mde. de Granval le savait bien.

Mr. Duménil se décida à partir à l'instant pour Bordeaux. Ne pouvant l'en empêcher, je crus qu'il fallait au moins éviter à sa fille de le voir dans ce premier moment. Je me déterminai à aller la chercher, afin qu'en la ramenant par un chemin opposé, j'eusse le tems de la préparer au départ de son père, et lui éviter la révolution qu'elle eût éprouvée, si elle l'avait vu passer sur la route de Bordeaux, ne doutant pas qu'elle n'eût dirigé sa promenade de ce côté . . . . . .

. . . .

J'entens Elise, elle pleure. Je n'ose m'approcher d'elle; mais je ne puis rester à la place où je suis. Je vous quitte, Monsieur, en vous promettant de reprendre de-

main la suite de ma narration. Recevez avec bonté l'hommage de mon tendre respect.

DE COULANGES.

LETTRE CLXX.

M. DE COULANGES AU PRÉSIDENT DE PIRMONT.

Au Château de Key... le 30 Juillet 17.

A 5 HEURES DU MATIN.

IL m'est impossible de prendre aucun repos. Cependant Elise a des momens plus calmes ; mais ce calme apparent cache une impression sinistre. Je suis dans une continuelle inquiétude. Que ne puis-je donner ma vie pour sauver la sienne ! Si elle pouvait prendre quelque intérêt à mon attachement pour elle ! Si elle me connaissait mieux....Hélas, point d'espérance ! Le plus tyrannique amour fera son malheur et le mien !

Levé avec le jour, j'étais tellement livré à mes réflexions que je ne pouvais me déterminer à prendre la plume. Ce jour même qui devait unir Elise à son amant, je ne pouvais me déterminer à en employer les premières heures à vous instruire de tous ses malheurs !

Comme je vous l'ai mandé dans ma lettre d'hier, lorsque je vis Mr. Duménil prêt à partir pour Bordeaux, je le quittai promptement pour aller chercher sa fille. Je la trouvai, ainsi que je l'avois pensé, sur la route que son père allait parcourir. Assise sur une petite élévation, Elise avait le visage tourné vers le grand chemin. Je fis du bruit pour la prévenir, elle tressaillit, et ne se détourna pas. Je passai devant elle. Ses yeux se fixèrent sur moi avec un regard si déchirant, qu'instruit comme je l'étais du malheur qu'elle ignorait encore, je ne pus y résister : je me jetai à ses genoux, et je la conjurai de reprendre courage. Je lui parlai avec toute la tendresse qu'elle m'inspirait ; je lui parlai en frère ; j'oubliai mon amour, je ne pus que partager sa douleur,

Elle ne me répondit que par ses larmes, et me suivit sans faire aucune résistance. Je pus facilement la tromper sur le chemin que je lui fis prendre ; absorbée dans ses idées, elle ne remarquait rien, n'écoutait rien. Quelquefois seulement elle me regardait d'un air étonné, et sans qu'elle témoignât avoir rien entendu de ce que je lui disais, elle s'écriait:—C'en est donc fait ! Jamais, jamais je ne reverrai Alfred !....

Lorsque nous arrivâmes au château, il était nuit close ; et, comme je l'avais désiré, nous ne rentrâmes qu'après le départ de Mr. Duménil dont je n'avais encore osé parler à Elise. Elle se retira chez elle; une heure après je la vis accourir avec l'air du plus grand effroi. Elle me rencontra à la porte du salon, et me dit :—Au nom du ciel, Monsieur, apprenez-moi ce qui est arrivé ! On m'assure à l'instant que mon père est parti. C'est pour Bordeaux sans doute ?—Elle entra dans le salon, se jeta à genoux, et fit une fervente prière, pour demander au ciel qu'il sauvât les jours d'Alfred. Fort de son erreur, je me hâtai de la rassurer. Tout ce que je lui dis la calma, et je me

hasardai alors à la prévenir qu'une affaire qui retenait Alfred avait obligé Mr. Duménil de partir. Je crus devoir la tromper en lui disant que comme elle, je venais de l'apprendre, et qu'en même tems on m'avait assuré que tout le monde se portait bien. Elle soupira, et me remercia de ma bonté, de mes attentions, qu'elle n'oublierait jamais, me dit-elle.

Cette soirée fut bien pénible pour moi. Obligé de préparer Elise au malheur dont elle ne devait pas tarder à être instruite, je crus qu'il suffisait de lui laisser entrevoir son infortune, sans qu'il fût nécessaire d'avoir l'affreux courage de la lui apprendre. Je passai donc une partie du tems à la rassurer, et à la plaindre. Je partageais ses craintes, j'établis des doutes sur une affaire dont je parus, comme elle, ignorer le sujet, et tout aussi-tôt je lui présentais des motifs d'espérance pour un plus heureux avenir. Je lui parlai de sa tante, dont j'interprétai le silence, comme devant annoncer sa prochaine arrivée, en effet Mde. de Pressange devrait être ici ; et je ne puis concevoir lorsqu'elle n'arrive pas, quelles peuvent

être les raisons qui l'empêchent de nous écrire.

Elise me parlait avec confiance, pleurait devant moi sans se contraindre, écoutait mes consolations, me savait gré de partager ses craintes, me témoignait de la reconnaissance, de l'amitié, et après m'avoir promis de mettre sa confiance dans la bonté divine, et de lui demander la force de se soumettre à ses décrets, cette intéressante fille s'éloigna de moi, en paraissant un peu plus calme que je n'avais osé l'espérer.

Le lendemain dès qu'elle fut visible, je fus m'informer de sa santé. Sa pâleur, son air défait, me firent juger qu'elle avait passé une cruelle nuit. Son sourire en me voyant, me fit espérer que ma présence lui était plus agréable qu'importune. Que votre bonheur ne dépend-il de moi, lui dis-je, vous n'auriez rien à désirer.——Je le crois, Monsieur, je le crois, me répondit-elle ; aussi je vous aime comme si vous étiez mon frère.—— Mon cœur battit à ce peu de mots prononcés avec une force d'expression qui me fit tressaillir. Je fus obligé de m'éloigner un instant pour cacher mon trouble, et je revins pres-

qu'aussitôt jurer à Elise de lui consacrer ma vie.

Nous passâmes toute la matinée à attendre vainement M. Duménil. Je partageai les cruelles impressions qu'éprouvait la malheureuse Elise; je la quittais quelquefois pour aller loin d'elle reprendre courage; mais je revenais aussitôt pour travailler à ranimer le sien. Je voyais, non sans quelque douceur, que mes soins n'étaient point infructueux, et que mon intérêt m'acquérait son amitié et son estime.

L'heure terrible approchait. Elise et moi, nous nous fixâmes comme par inspiration, et sans pouvoir nous parler, nous exprimâmes par nos tristes regards les craintes que nous donnait le moment qui pouvait ramener M. Duménil, et la crainte non moins forte qu'il ne revint pas de la journée; car déjà les heures écoulées sans avoir entendu parler de lui redoublaient les terreurs d'Elise. Je frémissais également de la cause qui retenait M. Duménil, et de la juste crainte que son retour ne fit perdre à Elise toutes ses espérances.

Nous étions livrés à nos tristes reflexions

Elise et moi, lorsque le bruit d'une voiture nous fit une égale impression. Elise s'approcha de moi :——ô Monsieur, me dit-elle, Monsieur, qu'allons-nous apprendre ! C'est sûrement la voiture de mon père ! ô de grâce parlez en ma faveur ! . . . . Je l'interrompis, en lui faisant le serment de sacrifier et mon bonheur, et ma vie, pour rendre la paix à son cœur. Elise voulait que je courusse au devant de son père ; et cependant elle me retenait comme si j'eusse été son soutien, et qu'en m'éloignant d'elle je lui enlevasse sa seule ressource contre l'orage qu'elle redoutait. Enfin je m'arrachai d'auprès d'elle, dans l'espoir de la mieux servir, en prévenant son père qu'elle ignorait ses malheurs, et le suppliant de se contraindre, et de ménager au moins la sensibilité de sa malheureuse fille. Mais M. Duménil entra dans le salon à l'instant où j'en sortais.

Laissez-moi respirer un moment, Monsieur, le souvenir de cette cruelle scène trouble toutes mes idées ; je sens que j'ai besoin de prendre l'air.

A 7 heures du matin.

Lorsque M. Duménil entra dans le salon, la sévérité était peinte sur son visage. Nous restâmes immobiles à sa vue. J'étais près de lui, Elise tremblante, n'avait pu faire un pas. Il me prit par la main, et s'approcha de sa fille. Voici, lui dit-il, celui qui sera ton époux, celui qui par ses vertus méritera ton amour et ton estime. Alfred est indigne de tes sentimens, il te sacrifie à une femme méprisable. . . . . Elise jeta un cri perçant qui fit tressaillir son père. Il fut lui-même épouvanté de la cruauté de sa conduite, quand il en vit les funestes effets. L'infortunée étendue sans connaissance sur le parquet, ne revint à la vie que pour nous faire craindre qu'elle n'eût perdu la raison. Elle ouvrit les yeux d'un air égaré, et se trouvant dans les bras de son père qui s'était précipité pour la secourir, elle le prit pour moi, saisit sa main, et lui voyant le visage baigné de pleurs, je ne vous en veux pas, lui dit-elle, d'une voix altérée, non ce n'est pas votre faute, si dans son entêtement le

père le plus cruel a creusé mon tombeau. S'il m'eût unie à Alfred, j'eusse passé ma vie à le bénir; il m'a rendue coupable. Oui, c'est lui, c'est sa conduite barbare. . ! . . Oui, Monsieur, c'est par sa faute que je suis criminelle. . . . . Le Ciel me punit. . . . le Ciel est juste; mon père ne le fut jamais ! . . . . . . O que l'on me laisse seule; que l'on s'éloigne de moi! . . . . Monsieur, je vous en supplie, empêchez que mon père ne me voie. Détournez sa vue de la rougeur qui couvre mon front, du désespoir qui déchire mon cœur. . . . . Elle se tordoit les bras, appelait la mort à son secours, et maudissait le jour où son père lui sauva la vie. On l'emporta chez elle, dans l'espoir qu'en l'éloignant de nous elle pourrait reprendre un peu de calme.

M. Duménil désespéré de l'état de sa fille, écouta mes reproches que je n'eus ni le pouvoir, ni même la volonté de modérer. Sa colère contre Alfred, son violent désir d'arracher sa fille au pouvoir d'un amour qui devait la rendre malheureuse, l'avaient sans doute entraîné trop loin, me dit-il; mais il avait pensé qu'il nuirait à sa fille plutôt qu'il ne

la servirait, en gardant des ménagemens qui auraient pu lui laisser quelque espérance, lorsqu'elle n'en devait plus conserver; il avait cru que l'orgueil de sa fille, que son grand caractère, devaient agir sur elle plus puissamment que l'amour, lorsque son père à qui elle savait être chère, détruisait son erreur, en lui apprenant l'infidélité de son amant.

M. Duménil me donna tous les détails de l'aventure d'Alfred. Vous la savez sans doute, Monsieur, puisqu'elle fait grand bruit à Bordeaux, où l'on accuse Alfred de n'avoir pas eu la prudence de cacher ses amours avec la Présidente de Granval, et de n'avoir pas su résister au plaisir du jeu, qui déjà avait pensé lui faire perdre un mariage avantageux. On plaint la pauvre Elise, On fait des plaisanteries sur l'amour de la Présidente pour Alfred, on admire ses talens pour l'intrigue dans la conduite suivie qu'elle a tenue à l'hôtel de Boransac, pour séduire Alfred et le perdre. On blâmerait la jalousie qu'elle a excitée dans le cœur du Vicomte de Valserre contre Alfred, si l'on ne supposait qu'elle en avait besoin pour faire un

éclat qui fermât à Alfred les portes du Château de Key. . . et lui laissât la liberté de disposer de lui. Cependant lors de la dernière scène, la Présidente tremblante pour les jours de son amant, vit qu'elle avait été trop loin; et voulant au moins tirer parti du malheur des circonstances, elle sollicita des gardes pour les deux adversaires, espérant, en faisant traîner l'affaire en longueur, pouvoir à son gré disposer d'Alfred qu'elle a emmené à la campagne où elle le garde à vue. De son côté, le Vicomte de Valserre presse pour un jugement. Mais son crédit échouera auprès de celui de la Présidente qui ne laissera pas facilement échapper sa proie. M. Duménil a été chez ce fameux Vicomte, dont les propos sur ce qui s'est passé à l'hôtel de Boransac ont, comme vous le pensez bien, achevé la ruine d'Alfred. M. Duménil avant de quitter la ville, a écrit une lettre très-vive au Comte de Boransac, et s'occupe peu de la réponse qu'il en recevra.

Mes reproches à M. Duménil, les motifs qu'il me donnait pour avoir tranché dans le vif sur une affaire qui devait décider du sort d'une fille chérie, toute cette longue con-

versation fut interrompue bien des fois. Nous nous séparions à chaque instant pour nous présenter à la porte d'Elise qui refusa constamment de nous recevoir. Dans son malheur, nous fit-elle dire, elle n'avait plus rien à ménager, et ne demandait pour toute grâce à son père, que celle de la laisser mourir en paix.

Je ne puis vous dire, Monsieur, tout ce que j'éprouvai de tourmens; mais vous pouvez l'imaginer. M. Duménil souffrait ainsi que moi; cependant il se persuadait que l'orgueil rendrait à sa fille le courage de renoncer à son coupable amant, et qu'elle finirait par se décider à faire un choix plus digne d'elle. Vous savez que M. Duménil n'a jamais connu l'amour. Ce sentiment lui paraît un délire que les circonstances doivent faire évanouir, lorsque la nature a doué d'une tête saine la personne qui l'éprouve. Lui parler un autre langage serait un soin inutile, il ne le comprendrait pas. D'ailleurs il n'était plus tems. Il ne reviendra pas cette fois; Alfred est perdu sans ressource.

Vers minuit, M. Duménil fit demander à sa fille de le recevoir; elle l'avait refusé tant

de fois, qu'il imagina de lui écrire. Sa lettre sans doute fut tendre, car la pauvre enfant envoya pour réponse un billet trempé de ses larmes, dans lequel elle demandait la bénédiction de son père.

En entrant chez elle, M. Duménil la prit dans ses bras, et la bénit. Alors elle se mit à genoux, et pria long-tems avec ferveur; elle parlait bas sans faire aucune attention à ce qui était autour d'elle. Elle s'assit ensuite d'un air morne, et nous regarda l'un après l'autre. A son regard sinistre, je ne pus cacher mon émotion; elle l'apperçut, et me dit avec un sourire déchirant.—— Que d'intérêt, Monsieur, vous prenez à une fille coupable !... Non, tu ne l'es pas, lui dit son père: Non, mon enfant, non, ma chère fille, ta raison te rendra à ton père. Tu oublieras le trop indigne Alfred. A ce nom Elise tressaillit, et bientôt elle retomba dans l'état violent où nous l'avions déjà vue. Sa tête parut entièrement égarée. Elle maudissait la cruauté de son père; et lui demandait pardon un instant après. Elle voyait Alfred, elle lui parlait; son discours était sans suite, elle s'accusait, en regardant ses mal-

heurs comme une juste punition du ciel. Le plus morne silence succédait à ses cris. Son état fut si violent, que M. Duménil dépêcha un courier pour aller chercher le médecin. Dans le milieu de la nuit, elle demanda à être seule. Nous n'osâmes la contrarier ; nous veillâmes à côté de sa chambre, sans entendre le moindre bruit. Sur les six heures, sa femme de chambre vint nous dire qu'elle n'avait pu la décider à se coucher, et que chaque fois qu'elle était entrée chez elle pour la solliciter de prendre quelques repos, elle l'avait trouvée à genoux priant Dieu, ou écrivant, et qu'elle avait toujours reçu l'ordre de se retirer. Son père se décida à entrer chez elle, dans l'espoir de la déterminer à se mettre au lit ; mais il revint bientôt après me dire qu'à sa vue, sa fille s'était écriée qu'elle demandait à être seule. Il me parut très-ému, et me quitta pour aller prendre l'air.

Quelque tems après, je reçus un message d'Elise qui me priait de passer chez elle. J'arrivai. Elle fit signe à sa femme de

chambre de sortir ; et lorsque nous fûmes seuls, elle me regarda fixément comme si elle eût voulu rassembler ses idées. Je ne vous en veux pas, me dit-elle quelques instans après ; non Monsieur, je ne vous en veux pas. Ce n'est pas votre faute si je suis la plus infortunée !...... Ses larmes lui coupèrent la voix. J'étais si ému que je ne pouvais parler. Elle soupira ... Vous avez fait tous vos efforts pour que je fusse heureuse ! Je ne l'oublie pas. Mais mon père ... ô mon père m'a perdue ! ... Elle couvrit son visage de ses mains, et resta encore quelque tems sans parler. Monsieur, s'écria-t-elle ensuite, éloignez-vous de moi : ne cherchez point à unir votre sort à celui d'une infortunée qui veut mourir de sa douleur !... J'ai entendu ce qu'a dit mon père ! il a prononcé .... ses ordres m'ont été signifiés. Il veut que vous soyez mon époux... ; elle s'approcha de moi, et me serrant le bras avec force—Ma seule ressource, Monsieur, c'est le tombeau—Son air, son action, doublèrent les déchirements de mon cœur. J'éprouvai toutes les émotions à la fois. Je

me jetai aux pieds d'Elise, je les arrosai de mes larmes. L'amitié la plus tendre, l'estime, la pitié, en cachant l'amour aux yeux d'Elise, lui découvrirent mon cœur ; elle put y puiser sans crainte toutes les consolations ; et mes propos, mes larmes, mes regards, j'ose dire mes caresses, en lui présentant une âme qui entendait la sienne, parurent un instant calmer la violence de son désespoir.

Elise un peu moins agitée, me dit : rendez-moi, Monsieur, un dernier service. J'ai écrit à Alfred. Faites partir ma lettre. Qu'elle lui parvienne, je vous en conjure. Je suis assez malheureuse pour me permettre cette dernière consolation ! Je balançai un instant. Elise fut chercher dans son secrétaire, en tira sa lettre, me la donna, et l'impossibilité de la refuser, le désir de la servir jusqu'au dernier jour de ma vie, l'emportèrent sur mes scrupules. Je lui jurai que je remplirais avec zèle la commission qu'elle me donnait ; et sur le champ je fis partir Edmond pour porter la lettre d'Elise à l'hôtel de Boransac.

Je rentrai un moment après avec M. Du·ménil dans l'appartement d'Elise. A sa vue elle pâlit, et les propos de son père lui rendirent tout son désespoir. Elle était retombée sans connaissance, lorsque le médecin arriva. J'eusse donné en ce moment tout ce que je possédais au monde pour rendre Alfred à Elise. Elle revint enfin d'un long égarement ; et vers le soir elle parut plus calme. Nous l'avions quittée depuis environ une heure, lorsqu'elle m'envoya chercher. Je me rendis chez elle. Dès qu'elle me vit, elle fit ses plaintes de n'avoir point de réponse d'Alfred. Edmond n'avait rien rapporté. Il était sûr que la lettre d'Elise avait été envoyée à Alfred par un homme qu'il avait vu partir de l'hôtel de Boransac, où Edmond avoit passé la journée à attendre la réponse : mais ne la voyant point arriver, il avait cru devoir revenir à Key ..... Elise me supplia d'envoyer une seconde lettre qu'elle venait d'écrire à Alfred. Je n'osai lui dire l'inutilité de ses démarches ; je crus qu'il fallait encore la satisfaire ; je sortis pour donner ordre à Edmond de re-

tourner à Bordeaux, et de tâcher de rapporter une réponse le lendemain. Edmond me dit qu'il ne croyait pas réussir ; l'abbé Aimery, et Marc lui-même avaient perdu les traces d'Alfred ; qu'un domestique qui leur était inconnu, venait à l'hôtel de Boransac chercher les lettres pour Alfred et son père ; qu'il avait défense de dire le lieu où ils étaient. L'argent n'avait pu le corrompre, et il mettait tant de soins à se cacher, que l'on n'avait pu découvrir la route qu'il prenait. Tout ce mystère avait pour prétexte l'affaire portée au tribunal, comme si tout le monde ne savait pas que les gardes donnés aux deux adversaires, suffisaient pour les forcer à attendre leur jugement.

Lorsque je rentrai chez Elise, je la trouvai avec son père et le médecin. Elle avait un air contraint et souffrant. La nuit fut si cruelle que chaque moment paraissait devoir être le dernier de sa vie. Le médecin ne pouvait que par quelque calmant adoucir les crises de cette infortunée. Son chagrin était trop connu, pour qu'il ignorât la cause

de son mal, contre lequel la faculté n'avait point de remède.

Le lendemain Edmond n'apporta point de réponse. Elise l'apprit d'un air plus calme que je n'osais l'espérer. Je l'engageai à ne plus se compromettre. Elle m'écouta avec douceur. A la suite de notre entretien, je commençai à espérer que la vertu de cette infortunée alloit lui rendre tout le courage nécessaire pour supporter sa cruelle situation; mais un silence morne, un air préoccupé, me prouvèrent bientôt que je m'étais flatté trop promptement. Ses pleurs furent le début d'une scène qui déchira mon cœur. Après avoir blâmé son père, l'avoir accusé de son malheur, elle s'écria : et Alfred est infidèle !...Alfred m'abandonne au moment même où nous allions être unis pour la vie !...Oh, Monsieur, j'ai mérité mon sort... j'ai trop aimé.... je suis coupable.... le ciel est juste.... mais mon père ! qu'il fut imprudent... qu'il est inhumain !....c'est mon père qui cause tous mes malheurs ! ..... hélas, pourquoi l'accuser seul ! Alfred n'est-il pas le plus coupable des hommes ! ... Un

déluge de larmes couvrit ses joues. L'éloquence du sentiment ne put adoucir sa douleur. Tous mes soins furent inutiles, et jusqu'au lendemain, Elise nous fit craindre pour sa vie.

Hier vers midi, elle me fit demander. J'accourus. Elle tenait deux lettres cachetées ; l'un adressée à sa tante, l'autre à la Marquise de Lonel. Faites bien secrétement partir ces deux lettres, me dit-elle, que mon père n'en ait aucune connaissance. Je le lui promis. Elle prit ma main avec une émotion qui me troubla. Je suis bien malheureuse, me dit-elle, bien digne de pitié !...Ah, Monsieur, tout le monde me méprisera ! Je serai pour les jeunes filles une exemple effrayant... comme j'ai traité mon père ! Il doit me hair ... Dites-moi, Monsieur, croyez-vous que le ciel sanctionne la bénédiction que j'ai arrachée à la faiblesse paternelle ! Je ne la meritais pas .... Le ciel qui m'a punie dans sa justice, hélas, qui m'a punie si cruellement .... croyez-vous qu'il écoute mon repentir ?

Mes larmes que j'avais de la peine à retenir, me suffoquèrent. L'air d'Elise, le son de sa voix, son regard, pénétrèrent jusqu'au fond de mon cœur. Plus faible qu'elle, je ne pus lui cacher mon désespoir. Elle en fut touchée. Vous avez trop d'amitié pour moi ! Hélas, je ne la mérite pas ! .... Non, non, s'écria-t-elle avec force : tout le monde a le droit de me mépriser ! ... Par son mouvement vif et touchant, elle augmenta l'impression qu'elle faisait sur moi. Je me jetai à ses pieds pour la conjurer de vivre. Je lui peignis mon respect pour ses vertus, mon admiration pour son caractère, et toute la tendresse qu'elle m'inspirait. Je parlai avec véhémence, je pressai ses genoux que j'arrosai de mes larmes. Emporté par le sentiment de ma douleur, je ne m'apperçus pas de l'immobilité d'Elise, lorsque ses yeux fixés sur moi, me frappèrent de stupeur. Ses bras étendus sur ses genoux, me parurent avoir perdu le mouvement. Je la crus morte, et je pensai m'évanouir d'effroi. Mon silence parut la faire revenir de cette espèce

d'égarement. Elle se leva avec vivacité, rendez-moi mes lettres, me dit-elle. J'obéis. Elle prit ses deux lettres, regarda les adresses, et dit en les déchirant, à ma tante : à Adèle ?...à quoi bon ?... que de soins inutiles .... imprudente que je suis, dit-elle d'une voix altérée .... non, non, gardons tous mes chagrins .... ils resteront au fond de mon cœur ! ... elle sortit pour se rendre au jardin. Je la suivis. Elle tourna du côté du canal, où elle jeta les morceaux des deux lettres, et resta immobile à fixer le canal. Je l'observai ; elle eut l'air de ne pas s'appercevoir que je l'eusse suivie. Je m'approchai d'elle, je lui parlai, elle ne me répondit pas. Au moment où je voulus l'entraîner pour la distraire, elle fit un mouvement qui fit battre mon cœur, au point de ne plus me laisser que la force de l'arracher à son funeste dessein, dont je ne pouvais plus douter. Elle me regarda d'un air égaré, remarqua ma pâleur, sourit, et me plaignit de mon attachement pour elle.

Nous rentrâmes au château. De toute la

journée, je ne la perdis pas de vue. Elle eut les mêmes crises que la veille, moins rapprochées seulement ; et vers le soir elle parut plus calme : mais de ce calme déchirant, et qui donne tout à craindre pour elle.

Je termine cette longue lettre, Monsieur. Aucune expression ne pourrait peindre ce qui se passe dans mon cœur. Je ne puis remplacer Alfred ! Je ne puis le rendre à Elise ! Je la verrai périr de son amour, et le mien n'a pris naissance dans mon cœur que pour faire le malheur de ma vie !

Adieu, Monsieur. Je suis bien digne de pitié, je vous jure! Plaignez-moi, et recevez l'hommage de mon tendre respect.

DE COULANGES.

LETTRE CLXXI.

M. DE COULANGES AU PRÉSIDENT DE PIRMONT..

Au Château de Key....le 31 *Juillet* 17.
à 9 *heures du soir.*

LA réponse du Comte de Boransac à M. Duménil a ôté tout espoir à l'infortunée Elise. Tout est fini pour elle. Plus de retour pour Alfred. La lettre du Comte lui a fermé tout accès auprès de M. Duménil. Je vais vous la transcrire, et comme moi vous en reconnaîtrez facilement l'auteur. Mde. de Granval peut seule avoir dicté d'aussi insolentes expressions. Elle seule avait intérêt à faire rompre le mariage d'Alfred. Quelque offensé que fut le Comte de Boransac de la lettre de M. Duménil, il eût certainement gardé plus de ménagement s'il eût agi selon son cœur.

Lettre du Comte de Boransac à M. Duménil.

"J'AURAIS répondu plutôt à votre lettre,
" Monsieur, si je n'eusse espéré qu'elle
" serait suivie d'un mot d'excuse de votre
" part. Je vous pardonnais le premier mou-
" vement qui vous faisait avec aussi peu de
" réflexion rompre des engagemens que
" je croyais sacrés. Mais puisque vous
" paraissez vous en tenir à votre première
" résolution, je ne m'abaisserai plus à
" reprendre le rôle de suppliant qui entre
" nous deux, ce me semble, n'eût pas dû
" être le mien. L'alliance que nous vou-
" lions contracter ensemble vous honorait
" plus que moi; et peut-être n'y eussé-je
" jamais consenti si l'amour de nos enfans,
" et votre fortune n'avaient mis quelque
" parité entre nous.

"Je souhaite de tout mon cœur, Mon-
" sieur, que votre malheureuse fille puisse
" appaiser ses regrets. Je ne doute pas que
" vous ne cherchiez par vos propos à pré-
" senter l'aventure arrivée à Alfred, sous

" un point de vue très-fâcheux. Mais vous
" ne persuaderez personne. Cette affaire
" est simple dans le fait; mon fils s'en
" tirera avec honneur; je pense que vous
" n'en doutez pas. Je n'ai pu empêcher les
" soins de l'amitié, et il est simple encore
" que j'aie préféré d'attendre chez mon
" amie la conclusion d'une affaire qui ne
" tardera pas à nous ramener à Bordeaux.
" Vous serez le seul, Monsieur, à blâmer
" mon fils. Sa conduite est ce qu'elle doit
" être. Je vous en eusse envoyé les détails,
" si la vôtre peu mesurée ne me forçait à ne
" plus attacher de prix à votre opinion. Oui,
" Monsieur, j'accepte, sans plus différer,
" que vous me rendiez votre parole; et je
" consens que dès ce jour tout soit rompu
" entre nous."

Je suis, Monsieur, &c.

Signé Le Comte de Boransac.

D'après ses principes, dès que M. Duménil eut reçu la lettre du Comte, il la porta à sa fille, pour la frapper du dernier coup qui devait détruire ses espérances, afin de pou-

voir ensuite commencer à diriger ses sentimens. Quand M. Duménil entra dans le salon, j'étais avec sa fille. Sa colère contre le Comte de Boransac, et les termes dont il se servit pour l'exprimer, faisaient tressaillir Elise. Déjà elle paraissait ne pouvoir plus supporter l'impression qu'elle recevait, lorsque son père nous lut la lettre du Comte. Pendant cette cruelle lecture, mes craintes pour Elise qui paraissait succomber sous le poids du malheur, me troublèrent au point que je ne fus plus le maître de me contenir. J'arrachai avec violence la lettre des mains de M. Duménil. Mon action l'étonna; il regarda sa fille. La malheureuse, l'œil terne, le regard dirigé vers le Ciel, la sueur de la mort sur le front, voulut articuler quelques mots qui expirèrent sur ses lèvres tremblantes. Ah, Monsieur, quel spectacle! Son père ne put y résister; il tomba à ses genoux, il prit sa fille dans ses bras, la pressa contre son cœur, et la pauvre enfant ne revint à elle que le visage baigné des larmes de son père. Ce fut alors que plus sublime qu'elle ne le fut jamais, l'intéressante Elise oublia ses malheurs pour consoler son père;

et ne parut sensible qu'à l'offense qu'il recevait du Comte de Boransac.

Dans la crainte que M. Duménil n'ajoutât quelques mots qui rendissent à sa fille toute l'irritation de ses douleurs, je l'entraînai loin d'elle, et je profitai de notre tête-à-tête pour lui prouver que la lettre du Comte était dictée par Mde. de Granval, et qu'elle n'était faite que pour mettre la dernière main à l'œuvre de cette méprisable femme. Je tentai encore de faire les derniers efforts pour excuser Alfred; rien ne réussit. Notre dispute fut longue et vive; M Duménil la termina par me signifier que si je ne voulais pas épouser sa fille, il était décidé à la marier sous peu de jours; persuadé qu'il était que tant qu'on aurait l'imprudence de laisser à sa fille le plus léger espoir, il ne servirait qu'à nourrir des sentimens que la perte de toute espérance pouvait seule anéantir. D'après ce principe qu'en vain je m'efforçai de combattre, il ajoûta : que son choix était fait, et qu'à l'instant méme il allait en instruire sa fille. Je voulus le retenir. Rien ne put l'arrêter. Je n'osai le suivre. J'étais au supplice. M. Duménil m'avait nommé celui

qu'à mon refus, il voulait donner à sa fille ; et quoique cette alliance fût pour elle plus avantageuse que la mienne, cependant Elise ne pouvant être unie à Alfred, j'adressais au Ciel de ferventes prières pour qu'elle consentit à répondre à mes vœux, si la demande de rester libre lui était refusée. L'amour se taisait dans ce moment terrible. L'amitié la plus tendre, le plus grand intérêt étaient les seuls sentimens qui me faisaient désirer avec tant d'ardeur d'arracher Elise à ses violens combats ; et d'acquérir le droit de passer ma vie à adoucir son sort. Sa vertu, sa sensibilité même, me faisaient espérer que touchée de mes soins, elle travaillerait à effacer Alfred de son cœur ; et malgré sa violente passion pour lui, j'aurais abandonné avec une entière confiance toute la tranquilité de mes jours à la vertu d'Elise.

Cependant la crainte bien plus que l'espérance dirigea mes pas vers le salon. Lorsque j'entrai, l'état d'Elise déchira mon cœur ; elle demandait la mort à grands cris ; et son père furieux de sa résistance, la quitta en lui signifiant qu'il fallait obéir, ou ne plus paraître devant lui.

Resté seul avec Elise, j'employai pour l'adoucir le langage qui m'avait déjà réussi. Je lui jurai que je venais encore de parler pour Alfred, et de refuser l'offre que son père venait de me renouveler. Elle me regarda avec douceur. Je vous crois, Monsieur, me dit-elle. Je vous estime ; je n'oublierai jamais tout ce que vous avez voulu faire pour moi. Mais je ne mérite plus les soins d'un galant homme ! Vous connaissez mon cruel attachement ! Je suis trop coupable pour pouvoir vous rendre heureux ! ..... Ses pleurs inondèrent son visage, et tous mes soins ne purent calmer sa douleur.

Il ne me restait plus de force pour adoucir son désespoir. Elle parut touchée de l'état où j'étais. Après avoir gardé quelque tems le silence, elle me parla de l'abandon de sa tante dont nous ne recevions aucune nouvelle ; elle me pria instamment de n'instruire ni la Marquise de Lonel, ni Mde. de Pressange, de ses malheurs. Il n'est plus tems, me dit-elle ! .... Mes deux amies voudraient en vain me secourir. L'arrêt est prononcé. Le Ciel me punit. J'ai mérité mon sort. Alfred m'abandonne ! ....

Je l'ai trop aimé! . . . . Ensuite se levant, et s'approchant de moi,—— conservez-moi votre estime, me dit-elle, en retenant ses larmes; ayez de l'indulgence pour une infortunée. . . . . . . ——Je saisis sa main que je pressai contre mon cœur; je ne pouvais prononcer un seul mot. Quand je ne serai plus, me dit-elle, quel exemple sera le mien, pour les jeunes filles qui auraient l'imprudence de se livrer! . . . . . . Alfred m'abandonne! répéta-t-elle avec un accent qui déchira mon cœur! Il me méprise sans doute! . . . . Elle se promena à grands pas dans la chambre, et revint près de moi d'un air égaré. Il n'a pas répondu à mes lettres; . . . . . une autre me remplace; . . . . un jour aussi il l'abandonnera, que je la plains! . . . . . Elle s'éloigna. Je voulus m'approcher d'elle; elle sourit en me regardant. Sa figure décomposée me fit frémir; et bientôt reprenant les convulsions qui nous avaient si souvent alarmés, je fus obligé d'appeler du secours.

Je suis resté près d'elle, jusqu'à ce qu'elle ait été plus calme. On l'a couchée. Je n'ai pas voulu m'éloigner. Elle m'a paru sensible

à mes soins. Son père n'a point reparu de la soirée. Ce malheureux père redoute d'être encore le témoin de l'effet d'une rigueur qu'il croit nécessaire. Il espère toujours pouvoir arracher sa fille à la puissance de l'amour. Il craint de s'attendrir en voyant ses douleurs, et d'affaiblir par là l'effet d'une sévérité dont les résultats lui paraissent devoir rendre à sa fille le repos et le bonheur.

Ah, Monsieur quelle erreur funeste! que deviendra Elise? et quel sera mon sort? . . . . Le calme de cette infortunée me cause encore plus d'effroi que ses vives douleurs. Quels regards déchirans elle a jeté sur moi, lorsque ce soir je l'ai sollicitée de m'accorder sa confiance. Je n'ai pu obtenir un seul mot. Le sourire le plus sinistre répondoit seul à toutes mes questions, et je l'ai quittée, ne pouvant plus supporter sa douleur muette, qui m'offrait le présage d'un grand malheur.

L'infortunée passe une partie des nuits à écrire. Sa femme de chambre m'a dit que souvent elle la voyait brûler ce qu'elle avait écrit, et reprendre la plume un instant après; qu'alors elle lui ordonnait de la laisser seule.

A qui s'adresseront les écrits d'Elise ! Hélas quel est son dessein ! . . . . . .

O que je suis à plaindre ! Pourquoi ai-je connu Elise, si je ne suis pas destiné à rendre la paix à son cœur !

Adieu, Monsieur. J'ai été bien touché des vœux que vous formez pour moi, recevez l'hommage de la reconnaissance qu'ils m'inspirent, et celui de mon profond respect.

De Coulanges.

Première nuit d'Elise.

Dans la nuit du 31 *Juillet au* 1 *Aout.*

Elise a Mde. de Pressange, et a la Marquise de Lonel.

Pardonnez à votre malheureuse amie ! vous ma tante, vous Adéle, pardonnez à une infortunée qui va vous quitter pour toujours. Conservez mon souvenir, mais gardez-vous de pleurer sur mon tombeau. Point de larmes, mes amies ! . . . . Non, non, ne pleurez pas. . . . Je vais cesser de souffrir.

Comme mon père m'a traitée ! Avec quelle barbarie il m'a ordonné d'accepter un nouvel époux ! . . . . . Alfred m'abandonne ! et je porte dans mon sein ! . . . . Vous frémirez mes amies. Hélas, je suis coupable ! Alfred me méprise. Il faut mourir.

Ma tante, vous me l'aviez dit, *une faute tôt ou tard est punie*. Le Ciel est juste. Il m'avait rendu le bonheur lorsque je méritais d'être heureuse. . . . . . Aujourd'hui je me suis égarée, je dois périr !

Conservez cet écrit. Puisse-t-il, lorsque je ne serai plus, servir à préserver l'innocence ! Que l'abandon d'Alfred, fasse frémir les jeunes filles qui se livreraient à l'égarement de l'amour. Tremblez, filles trop sensibles ! . . . . tremblez. . . . . . j'ai perdu le cœur d'Alfred parce que j'avais perdu son estime ! . . .

Pères imprudens, frémissez, si vos filles vous sont chères ! Le mien m'aimait, et son imprudence m'a conduite au bord du précipice. J'y suis tombée. . . Son coupable entêtement m'a perdue.

Mon père m'avait sauvé la vie. Hélas, il vient de creuser mon tombeau ! Il a été sourd

sourd à mes cris, il a rejeté ma prière ! O mon père ! mon père ! . . . que de larmes il va répandre. . . . car il m'aime, il m'aime encore ! . . .

Moi consentir à remettre mon sort en des mains étrangères ! moi consentir qu'un autre qu'Alfred reçoive dans ses bras une fille coupable ! . . O non jamais. . . . . jamais.

Alfred seul pouvait me rendre l'honneur, mais il est infidèle, il me méprise ! . . . . Affreux déchiremens de mon cœur, appaisez-vous. Laissez en paix les derniers instans de ma vie !

A quoi me réduis-tu, trop coupable Alfred! Hélas, tu ne m'as pas séduite, je ne t'accuse pas de ma faute ! . . . . L'amour seul, le tyrannique amour que j'ai pour toi m'a perdue ! . . . . Mais tu m'abandonnes ! tu oublies tes sermens ! tu connais mes malheurs ; et tu me laisses livrée à tout mon désespoir ! . . . . . Tu me méprises, tu ne veux pas unir ton sort à une femme coupable. . . . . . . Je t'entends : tu prononces mon arrêt. Oui, Alfred, oui, j'obtiendrai encore de toi un soupir ! Tu me plaindras, tu diras, Elise était digne d'être vertueuse! si l'amour

l'égara, elle sut mourir pour cacher sa honte.

Et vous, ma tante, vous, Adèle, séchez vos larmes. Songez qu'Elise coupable eût éternellement fait rougir, et gémir l'amitié. O, vous ne m'en voudrez pas ! et pour vous, et pour moi, il faut bien que je meure !

Ma tante, vous le modèle de toutes les vertus, gémissez sur ma faute, mais qu'elle serve à appaiser vos regrets. Couverte d'opprobres, ma vie eût-elle pu faire votre bonheur ! . . . . Aurais-je pu la supporter ! . . . . Et vous, Adèle, vous heureuse épouse, heureuse mère ! . . . croyez-vous qu'il me fût possible de vivre pour traîner ma honte, et accabler l'amitié du poids de mes douleurs !

Adieu, Alfred, adieu. Tu m'abandonnes! et je porte dans mon sein un gage de notre amour ! . . . O douleur !

Qui peut retenir mes pas ! qui peut m'arrêter ! Je me sens tressaillir. . . . . . cette créature innocente qui nous doit son existence, tu l'abandonnes, Alfred ! . . . . et moi. . . . . . Malheureux enfant, tu n'es pas coupable ? Alfred, c'est à genoux que je t'appelle ! viens, viens, reçois ma foi, viens

sauver l'innocence. . . et laisse-moi périr ; j'y consens. Hélas, je le sais, indigne de porter le nom de ton épouse, je n'ai plus qu'à mourir. Mais notre enfant ! , , Alfred, viens le sauver. Alfred, n'entends-tu pas mes cris. . . . .
. . . .

Dieu, où m'égare l'excès de mon malheur ! . . . Alfred est éloigné de moi pour toujours. Il me méprise, il m'abandonne. .
. . . .

Déjà le jour commence à paraître ; et l'on veille encore dans le château. Qui peut donc ôter le repos à ceux qui n'ont point de reproches à se faire ! . . . . Peut-être que mon état les trouble. . . . . . . Ils ne connaissent pourtant pas tous mes malheurs! . . . . . Je n'ai point vu mon père depuis le moment où il m'a annoncé qu'il fallait obéir ! . . . . . Mon père m'accable de sa colère! Hélas, lorsque j'étais pure, le Ciel lui ordonna de me sauver la vie. . . . . . aujourd'hui que je suis coupable, il lui commande de s'éloigner de moi !

Peut-être on me plaindra de périr à la

fleur de mon âge. Mais mon père séchera ses pleurs, en songeant à ma désobéissance. Ma tante, et vous Adèle, vous cacherez les vôtres, en songeant au déshonneur dans lequel je me suis plongée. Et Alfred! ... Oh, Alfred! déjà son cœur m'est fermé; son cœur, son barbare cœur m'ordonne de mourir.

Adieu, ma tante, adieu, Adèle, O, mon père, il faut vous quitter ! et toi qui me fus si cher ! toi Alfred, viens un jour, viens un seul jour revoir les lieux où nous passâmes notre enfance, celui où m'égara l'amour ! . . viens donner une larme à mon souvenir !
. . . .

Oh ! laissez-moi, laissez-moi, déchirantes pensées ! . . . .
. . . .

Alfred, ton image m'importune, que veux-tu donc de moi ! . . . .
. . . .
. . . .

Deuxième Nuit d'Elise.

JE respire encore, que de combats ! que de tourmens ! que d'horreurs m'environnent ! . . . je voulais terminer ma misère : tremblante, égarée, mes pas incertains secondaient mal mes désirs. Je frémissais, en jetant un dernier regard sur la faible lumière qui éclairait ma triste demeure. J'avançai vers ma porte, je l'ouvris, le jour en frappant mes regards me fit reculer d'effroi. Je rentrai ; j'éteignis ma lumière ; et au milieu des ténébres je restai dans ma chambre à me recueillir . . . . Accablée de mes malheurs, absorbée dans mes pensées, je n'entendis aucun bruit autour de moi. Le silence des tombeaux m'environnait. Mon cœur exhala un soupir . . . . et bientôt le chant des oiseaux, en me tirant de ma sombre rêverie, me fit répandre des larmes. Moins agitée, je sentis renaître mon courage. Déjà le jour commençait à percer les volets et les rideaux épais des fenêtres de ma chambre ; je voulus me hâter de sortir. C'était vers le grand canal que je devais trouver la fin de toutes mes douleurs !... Hélas, dans le moment même, la plus effrayante image

frappa mes regards... je ne pus y résister... je la vois encore dans le coin obscur où elle était.... O mes amies, je crus appercevoir Alfred baigné dans son sang...je m'avançais vers lui... je jetai un cri, et le fantôme disparut!

Les barbares, ils m'ont rappelée à la vie! Mon père était auprès de moi lorsque je revis le jour. Il pleurait. M. de Coulanges était à genoux auprès de mon lit; ses pleurs émurent ma sensibilité. Toute malheureuse que je suis, j'éprouvai un sentiment de reconnaissance pour un homme qui m'estime.

La douleur de mon père paraissait si vive, elle était si touchante, que pour un instant je gémis du coup dont j'allais le frapper... mais bientôt le sentiment de mon infortune ne me fit plus voir en lui que l'auteur de tous mes maux. Il a prononcé mon arrèt. Je ne puis lui obéir; je ne puis supporter sa colère; il faut mourir.

La nuit est sombre... j'écoute...je n'entends aucun bruit. Le moment est pro-

pice.—Adieu mes amies, vous qui me fûtes si chères; adieu, je vais vous quitter pour toujours.

Troisième Nuit d'Elise

Ils veillaient tous sur moi. Je n'ai pu remplir mon dessein. Le ciel n'a pas voulu permettre que j'accumulasse crime sur crime!... C'est lui qui m'a inspiré. Oh! il faut sauver mon enfant! il faut le sauver à tout prix. Malheureuse que je je suis!... cachons ma honte. Mais cachons la sans outrager la nature; et supportons la vie pour donner le jour au gage de mon égarement. Dieu juste! Dieu clement! je ne murmure plus de vos décrets, vous me punissez; je l'ai mérité. Mais je bénis vos bienfaits alors que vous détournez de moi la malédiction éternelle que m'eût attiré le plus affreux des crimes. Oui, je fuirai la maison paternelle. J'irai traîner ma vie. J'irai cacher ma honte, et chercher au loin une âme qui compatisse à mes malheurs.

Dans cette nuit où je croyais terminer ma

misère, où le ciel obscur semblait jeter un voile épais sur mes coupables desseins, je sortis doucement, et je fis quelques pas à la clarté des éclairs. Un coup de tonnerre qui ébranla le château semblait menacer ma vie ; je me mis à genoux, et je demandai la mort.

Mon père veillait sur moi ; il parut tout à coup. Il me prit dans ses bras. Malheureuse enfant, me dit-il, quel est ton dessein ! . . . Crois tu que ton père puisse te survivre ! Il m'entraîna chez lui, me serra contre son cœur, se jeta à mes pieds, me supplia de conserver mes jours si les siens m'étaient chers . . . il me reprocha l'égarement où me jetait mon fol amour. Oh ! combien il fit couler mes larmes quand il me peignit sa tendresse pour moi ! Si jamais tu es mère, me dit-il, tu comprendras tout ce que tu me fais souffrir.. Dieu ! dans ce moment terrible mon secret allait m'échapper ! J'allais encourir la malédiction de mon père, j'allais être chassée avec ignominie de la maison paternelle . . . . Oh ! ma tante ! j'ai bien fait de garder mon secret au fond de mon cœur ! . . .

On veille sur moi. Depuis quelques jours, accablée de mes malheurs, toujours auprès de mon père, dont les larmes me déchirent le cœur ! . . . observée la nuit, je ne sais comment m'échapper . . . Ma chambre est entourée, mon père, M. de Coulanges, ils sont là . . . . ils veillent, ils gémissent sur mon sort, et ils ne peuvent l'adoucir !

LETTRE CLXXII.

L'Abbé Aimery a Ferdinand.

Bordeaux, le 6 *Août* 17. .

Monsieur le Marquis,

Je vous envoie les copies de mes lettres à Madame de Pressange, elles vous apprendront la position, et les malheurs d'Alfred. Vous y verrez que j'ai écrit à M. Duménil, sans avoir obtenu de reponse. Je me suis présenté au château de Key..., sans pouvoir être reçu. Je n'ai pas de nouvelles de Mde. de

Pressange. Je ne sais où prendre Messieurs de Boransac. Au nom de Dieu, hatez-vous d'arriver pour arracher Alfred à son malheureux sort. Ne perdez pas un seul instant si vous voulez sauver votre ami.

Je suis d'un trouble extrème ; je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce que je fais. Hâtez-vous Monsieur, vous êtes aujourd'hui le seul qui puissiez venir à notre secours.

J'ai l'honneur d'être,
Monsieur le Marquis,
votre &c.
L'Abbé Aimery

LETTRE CLXXIII.

Ferdinand a L'Abbé Aimery.

Libourne le 8 *Aout* 17..

J'arrive à l'instant de Montauban, Monsieur l'abbé, et je trouve votre lettre qui m'attendait ici. Je ne vous parle ni du chagrin qu'elle m'a fait, ni de ma colère

contre Mde. de Granval. Rien ne pourrait exprimer l'impression que j'ai reçue.

Je partirais à l'instant même pour Bordeaux, si mon colonel était ici : mais il est auprès de ma sœur qui a fait une fausse couche. Je vais écrire à M. de Lonel pour lui demander un congé. Sous peu de jours je serai à Bordeaux, vous pouvez y compter.

Permettez que je garde toutes les copies de vos lettres à Mde. de Pressange, elles peuvent me servir à me faire écouter de M Duménil. Elles justifient entièrement Alfred. Si je puis parvenir à me faire entendre de M. Duménil; j'ai aussi pardevers moi les moyens de lui faire redouter les suites d'une sévérité qui ne peut plus être de saison après son consentement volontaire au mariage de sa fille avec Alfred.

Reprenez un peu d'espérance, Monsieur, et croyez que votre attachement pour mon ami vous acquiert tous les droits à mes sentimens.

Je suis, Monsieur l'abbé

Votre &c. &c.

FERDINAND D'ARSILLY.

LETTRE CLXXIV.

Ferdinand au Marquis de Lonel.

Bordeaux, le 11 *Aout*, 17..

Dans la lettre qui renfermait le congé que je vous demandais, mon cher Marquis, vous me paraissez si occupé d'Alfred, qu'après vous avoir envoyé un abrégé historique de sa malheureuse affaire, je vais vous instruire du résultat de mes premiers soins.

Hier en arrivant ici, j'ai appris que malgré tout le crédit de la présidente, elle n'avait pu obtenir un plus long délai, et que ce jour même, Alfred et son adversaire devaient paraître au tribunal. Il y avait peu d'instans que j'étais avec l'abbé, lorsque Messieurs de Boransac arrivèrent. Dès qu'Alfred entra, nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre, et le Comte ne tarda pas à me parler de M. Duménil. Il me

me donna à lire la lettre qu'il en avait reçue. Si j'avais eu a y répondre, j'aurais, à la place du Comte, trouvé les moyens, sans compromettre mes droits, de conserver à Alfred quelque espoir de retour. Mais lorsque je voulus sur ce point donner mon opinion, le Comte de Boransac entra en fureur, et après avoir assez ridiculement discuté les droits que lui donnait sa naissance, envers un *insolent* qui semblait oublier des engagemens sacrés, il me montra une copie de la réponse qu'il avait faite à M. Duménil. Cette copie que je vous envoye, vous fera juger si M. Duménil n'a pas raison d'être offensé. Je blâmai fortement le style dont s'était servi le Cómte. Dans la chaleur de notre dispute, il me dit que Mde. de Granval (la meilleure amie qu'il eût au monde), avait mieux jugé que moi toute cette affaire; qu'elle lui avait dicté sa conduite. Il nous quitta: et son humeur contre moi, procura à Alfred la liberté de nous entretenir.

Dès que nous fûmes seuls, les questions de l'abbé, et les miennes se multiplièrent, Alfred répondit à toutes avec l'expression

d'une si vive douleur, que je le crus un instant coupable de quelques torts envers Elise. Mais bientôt je fus détrompé.

« Mon père croyait, nous dit Alfred, que l'amitié de Mde. de Granval était le mobile de toutes ses démarches. Elle avait loué une maison dans un lieu écarté. Le mystère qu'elle mettait dans sa conduite, l'espèce d'esclavage où elle nous retenait, étaient, nous disait-elle, pour empêcher que le public ne s'occupât de notre affaire avant que le tribunal ne l'eût éclaircie. Elle ajoutait que c'était alors que je pourrais satisfaire aux lois de l'honneur."

Alfred nous dit encore que Mde. de Granval s'était chargée de faire passer ses lettres à Elise, et de lui remettre les réponses. Son père étant indigné de la conduite de Mr. Duménil n'eût pas souffert, disait-elle, une pareille correspondance. Il ajouta, qu'il n'avait cessé de m'écrire, ainsi qu'à Elise, et que cependant il n'avait reçu aucune réponse de nous.

J'interrompis Alfred pour lui apprendre que je lui avais écrit plusieurs fois et que je n'avais reçu aucune lettre de lui.

Cette explication fit ouvrir les yeux à Alfred. Toute la conduite de Mde. de Granval ne lui parut plus qu'un manège odieux pour lui ôter toute espérance, tandis qu'elle avait l'air de travailler à le servir. Le pauvre Alfred ajouta qu'il avait appris seulement dans l'instant que cette même femme qui devant lui avait tant blâmé la réponse du Comte à Mr. Duménil, en était cependant l'auteur.

Nos justes soupçons sur la présidente nous firent trembler pour les lettres d'Elise. Il fallait les ravoir à tout prix. Alfred m'indiqua la maison où l'avait retenu la présidente ; elle devait y rester jusqu'au lendemain. Je me hâtai de quitter Alfred pour aller le servir.

Je passai d'abord chez le Vicomte. Nous débutâmes par une dispute, et je vis le moment où j'allais avoir affaire à lui. Mais comprimant les mouvemens violens qui se passaient dans mon cœur, je ne voulus pas à ses yeux jouer aussi le rôle d'un jaloux. Ma fierté, et mon mépris pour Mde. de Granval, peu à peu me rendirent aussi calme que si j'avais été entièrement étranger à

cette affaire. Dès lors je ne m'occupai plus que des intérêts d'Alfred, et des moyens de gagner la confiance du Vicomte. J'en vins à bout en partageant sa colère sur la conduite que la présidente avait tenue avec lui. Nous en vînmes à une conversation calme, et même amicale. Je lui fis à mon tour partager mon intérêt pour Alfred; et dès lors il consentit pour le servir, et peut-être un peu pour se venger, à me livrer les lettres de Mde. de Granval. Je pensais qu'elles pouvaient m'être utiles pour retirer des mains de cette femme les lettres d'Élise.

Nous nous séparâmes le Vicomte et moi, et je partis pour me rendre auprès de la présidente. Je pris la même voiture qui avait ramené Alfred à Bordeaux. Ce soin me procura le plaisir de voir Mde. de Granval accourir au devant de moi; elle croyait revoir Alfred, et ma vue la pétrifia.

Dans toute autre circonstance je me serais amusé à perpétuer son embarras. Mais ma colère, mon dépit, toutes les différentes impressions que me faisait éprouver la présence de cette femme, me firent brusquer l'affaire qui m'amenait, afin de pouvoir prompte-

ment m'éloigner d'un objet dont la présence fatiguait mon cœur. Pendant que je lui reprochais sa conduite, que je la menaçais de l'en punir, sa figure changea souvent d'expression. Je ne pus deviner entre le repentir, et l'orgueil, entre la crainte, et la colère, quel étoit le sentiment qui la dominait. Pressé de conclure, je lui montrai que j'étais en possession de ses lettres au Vicomte de Valserre, et je lui signifiai que j'allais les publier, si elle ne me rendait à l'instant même toutes celles qu'elle avait soustraites à Alfred. Dans son trouble que j'avais eu le soin de provoquer à l'extrême, elle n'eut pas la présence d'esprit de se tirer d'affaire par quelque mensonge, elle avoua tout. Dans son désordre, sans presque savoir ce qu'elle faisait, elle me remit la clef de son secrétaire, et me soulagea d'une grande inquiétude, en m'assurant qu'elle avait rempli les devoirs de l'honneur en ne décachetant aucune des lettres qu'elle avait reçues pour Alfred. Sans lui donner le tems de la réflexion, j'ouvris brusquement le secrétaire, et je m'emparai de toutes les lettres. Ensuite j'eus le plaisir d'humilier à mon gré la

présidente. Enfin malgré ses cris, ses pleurs, je l'abandonnai à toute la honte de sa conduite, et sans doute à toute la fureur que lui causait la mienne.

J'arrivai à l'hôtel de Boransac où j'eus la satisfaction d'apprendre que l'affaire entre le Vicomte et Alfred s'était terminée selon mes désirs. Le Vicomte avait fait des excuses acceptables. Alfred et lui se louoient mutuellement de leurs procédés.

Après qu'Alfred eut lu toutes les lettres que j'avais enlevées à la présidente, ce que contenoient celles d'Elise le mit au désespoir. J'ai passé la nuit, et une partie de la journée à le calmer, à l'empêcher de partir pour Key...où je compte aller préparer sa réception. A mon retour je vous rendrai compte de ce qui se sera passé.

Adieu, mon cher Marquis, recevez l'hommage de mes plus tendres sentimens.

FERDINAND.

LETTRE CLXXV.

M. DE COULANGES AU PRÉSIDENT DE PIRMONT.

Au Château de Key...., même date que la précédente.

À 6 HEURES DU MATIN.

JE commençais à prendre quelque espoir dans le changement de conduite de M. Duménil envers sa fille. Elise en paraissait touchée. Elle s'attendrissait en voyant son père à ses génoux frémissant encore du dessein qu'elle avait eu d'abréger ses jours, et lui jurant de ne pas lui survivre. Je commençais à espérer que la tendresse d'Elise pour son père pourrait lui donner le courage de supporter la vie ; et que le tems peut-être calmerait sa douleur, lorsque l'esprit infernal qui nous poursuit, est venu nous accabler d'un nouveau malheur.

Hier au soir j'entendis accourir vers ma

chambre ; au même instant je vis paraître Elise. Elle se jeta toute en larmes à mes genoux. Sauvez mon père, me dit-elle, ses jours sont en danger, et c'est moi qui en suis la cause .... Mon fatal amour, mes regrets, tout s'anéantit à l'aspect des dangers qu'il va courir ... Ah, Monsieur, sauvez ses jours ! ...

Effrayé de l'état où je voyais Elise, frémissant de ce que j'allais apprendre, j'eus besoin de tout mon courage pour supporter cette nouvelle scène. Voyez cette lettre, me dit-elle ; une méprise vient de la faire tomber entre mes mains. Hélas ! je n'ai vu qu'elle était adressée à mon père qu'en lisant ce qu'elle contient.

LETTRE du Comte de Boransac à M. Dumenil.

« Je suis las, Monsieur, des propos qui se tiennent sur le compte de mon fils, et auxquels on m'assure que vous avez donné lieu. C'est donc vous qui prétendez refuser Alfred ? Je croyais que sa fortune et sa naissance lui donnaient droit de prétendre à tout,

et de faire honneur à qui que ce fût. Je ne veux pas vous laisser l'avantage dont vous vous flattez. C'est moi qui veux anéantir tous les droits que vous, et moi, avions donnés à nos enfans. Je ne veux pour cela employer que les lois de l'honneur. Le choix des armes, du lieu, tout m'est indifférent, pourvu que vous ne retardiez pas l'heure de la vengeance que je dois tirer des propos que vous osez tenir."

Pendant que je lisais la lettre que je viens de transcrire, l'état d'Elise détournait mon attention. A genoux elle priait avec ferveur ; ses sanglots déchiraient mon ame. Lorsque j'eus achevé de lire, l'infortunée se traîna vers moi. Monsieur, me dit-elle, en versant un déluge de larmes, sauvez mon père. Ah ! Monsieur, sauvez-le de la vengeance du Comte, ôtez tout prétexte à cette cruelle persécution, recevez la main d'une infortunée.... Elle s'évanouit en prononçant ces derniers mots. Revenue à la vie, elle leva ses yeux sur moi. Dieu ! qu'ai-je dit, s'écria-t-elle d'un air égaré ...... Ah, sauvez la vie à mon père ; disposez de la mienne .... Je remets mon sort entre vos

mains . . . . Je restai abîmé dans mes pensées, sans pouvoir lui répondre un seul mot Je la vis une seconde fois se précipiter à mes pieds, et prête encore à défaillir, ses paroles entrecoupées par ses sanglots expiraient sur ses lèvres . . . . Dans ce moment terrible, livrés tous deux aux sentimens qui brisoient nos cœurs, là voix de M. Duménil se fit entendre. Forcé de nous séparer, Elise s'échappa ; et je restai plongé dans la douleur!

. . . .

Je l'ai revue cette infortunée! je viens de la quitter après avoir juré de lui consacrer ma vie. ... Oui, femme celeste, âme courageuse, je saurai comme toi immoler l'amour . . . En te sauvant de ton déséspoir, en sauvant les jours de ton père, je remplirai tous les devoirs que me dicte mon cœur.

Mais comment cacher à M. Duménil cette lettre, ce cartel qui lui est adressé! comment éviter qu'il n'apprenne . . . Oh! je frémis! .

La matinée s'avance, et je n'ai pu prendre

aucune résolution. Mille sentimens oppressent mon cœur . . .

Adieu, Monsieur, je suis dans un état de trouble qu'il est impossible d'exprimer !

Quatrième Nuit d'Elise.

Quel nouveau coup vient encore de frapper mon cœur ! Oh ! mes amies vous frémirez, lorsque vous apprendrez que le Comte de Boransac a menacé les jours de mon père. Le barbare ! il craint qu'un fol espoir ne me reste ! Oh ! non, non, plus d'espérance : Alfred a cessé de m'aimer ! Alfred a creusé mon tombeau.

Gage trop chèr d'un amour malheureux ! dans quel supplice me plonge le soin de te donner le jour ! sans toi j'aurais cessé de souffrir ! . . . Dieu ! ma tête se perd . . . je n'ai plus nul souvenir de ce que j'ai fait, de ce que j'ai dit . . . .

Ah, je me rappelle. Oui. M. de Coulanges m'a promis de sauver mon père . . . Mon père ignore ce barbare défi tombé entre mes mains . . . je l'ai porté à M. de Coulanges . . . je lui ai parlé . . . il pleurait . . .

l'homme vertueux ne m'a point repoussée . . . il ne m'a point montré de mépris . . . ses larmes inondaient mes mains qu'il pressait entre les siennes . . . la voix de mon père s'est fait entendre, j'ai fui. . . j'ai été cacher mon desespoir ... Dieu ! qu'ai-je dit à M. de Coulanges ! ... mon trouble est extrême . . . ma tête s'égare . . . Oh ! je me sens mourir.

. . . .

L'horloge vient de sonner . . . j'ai tressailli . . . le coup qu'elle vient de frapper, m'a fait sortir de ma léthargie . . . à une heure cette nuit même je dois revoir M. de Coulanges. " Infortunée victime de l'imprudence paternelle, m'a-t-il dit en se séparant de moi, du courage . . . Cette nuit vers une heure lorsque tout le monde reposera dans le château, vous me trouverez dans la galerie; vous y recevrez le serment que me dicte mon cœur. Oui, Elise, oui, mon amie, je jure de consacrer ma vie à adoucir vos peines." Ces paroles qu'il a prononcées retentissent encore au fond de mon cœur !

Hélas ! mes forces m'abandonnent, je ne puis me soutenir ... cependant il faut revoir M. de

M. de Coulanges ! il faut me traîner vers lui !

. . . .

. . . .

A 5 Heures du Matin.

Il est fait ce pénible aveu . . . il est consommé ce cruel sacrifice ! Oh ! Monsieur de Coulanges, vous avez vu à vos pieds une fille coupable vous apprendre qu'elle était indigne de vos soins, et cependant vous offrir sa main . . . . Dieu, c'était à ce moment même qu'il fallait mourir ! . . . Ma mort, en rompant tout engagement, eût sauvé mon père . . . mais l'être à qui je dois donner le jour . . . Malheureuse Elise !

Je succombais sous le poids de la honte, lorsqu'en entrant dans la galerie, M. de Coulanges s'offrit à mes regards. Bientôt je le vis à mes pieds. Mourante, éperdue, je ne pus arrêter mes sanglots, aucun mot ne put sortir de ma bouche. M. de Coulanges pressa mes mains contre son cœur. C'est là, me dit-il, qu'il faut déposer vos secrets. C'est là que vous trouverez un sentiment

respectueux, tendre, digne enfin d'apporter quelque adoucissement à vos douleurs. Levez les yeux sur moi ; je suis digne de votre confiance, je meriterai votre estime. Parlez, me dit-il, en s'asseyant près de moi, parlez à votre ami, à l'ami le plus tendre, à celui qui veut vous consacrer sa vie. Ses larmes coulaient. Son regard compatissant m'attira vers lui. Je me précipitai à ses pieds. Ah Monsieur, m'écriai-je ! en acceptant ma main, vous sauverez mon père ... mais apprenez que dans mon coupable égarement je suis devenue indigne de vos soins ... apprenez que des liens aussi chers que cruels m'ordonnent de vivre ! apprenez ...

Arrétez, mon amie, me dit M. de Coulanges, dès hier votre secret s'est échappé. Dès hier mon cœur a ressenti toutes vos peines ! ... Dans notre cruelle infortune, ma chère Elise, il faut qu'un sentiment plus doux vienne appaiser votre âme. Il faut que la plus tendre amitié nous console en me laissant le droit de veiller sur vos jours, d'en adoucir l'amertume. Il me prit dans ses bras, me pressa contre son cœur. Promettez-moi de calmer vos douleurs, me dit-

il ; promettez-moi de vivre pour votre père, pour moi qui suis votre ami, votre frère ; qui veux employer chaque instant de ma vie à alléger vos peines ! Elise, ne ferez-vous rien pour celui qui vous chérit si tendrement ? Oui, le sacrifice de ma vie, de mon bonheur, tous les sacrifices enfin me seront doux, s'ils peuvent rendre la paix à votre cœur ! . . . . Elise, me dit-il d'un son de voix qui pénétra jusqu'au fond de mon âme, accorderez-vous un sentiment de pitié à celui qui saura immoler à votre tranquillité . . . Il ne put achever. Il tremblait . . . Il s'éloigna de moi, et il marcha quelque temps en cachant son visage dans ses mains.

J'étais resté immobile sur la chaise où il m'avait placée. Mes yeux se levèrent sur lui ; un déluge de larmes inonda mes joues. Je ne pouvais parler ; mon cœur oppressé par ces sentimens, eût voulu s'élancer vers l'objet de toute son estime ! De douloureux souvenirs vinrent le briser ! . . . Accablée de honte, de remords, de reconnaissance, et de regrets, je laissai échapper un long gémissement. M. de Coulanges accourut

vers moi. O mon amie, me dit-il, vos douleurs déchirent mon âme ! Par pitié, soyez sensible aux soins de l'amitié. Ecoutez ses accens, ce sentiment si doux ne peut vous offenser ! Hélas, puisse-t-il servir à calmer vos regrets ! Et fixant sur moi ses yeux rempli de larmes, non jamais, ajouta-t-il, jamais un cœur sensible ne souffrit un tourment égal au mien ! . . . Cependant tel est mon attachement pour vous que tous mes désirs se borneront à l'espoir d'adoucir vos chagrins. Il se leva, fit encore quelques pas ; mais revenant promptement à moi, et pressant ma main avec force, parlez à votre père, me dit-il, hâtez notre union, elle doit précéder la réponse que moi seul je dois faire au Comte. Oui, je vous suivrai à l'autel. J'y ferai le serment de vous consacrer ma vie. Mon cœur en vous offrant l'hommage le plus pur, adressera au ciel ses vœux les plus ardens pour obtenir de consoler vos jours. Chère Elise, voyez en moi un frère qui n'accepte le titre d'époux, que pour acquérir le droit de vous sauver.

M. de Coulanges se hâta de me parler de mon père pour détourner mes pénibles pen-

sées, et les arrêter sur un sentiment plus doux. Il me rassura sur les suites du cruel défi, et me dit qu'en s'occupant à garantir les jours de mon père, il veillerait à ne pas compromettre son honneur.

O mes amies, vous aimerez M. de Coulanges. Quand je ne serai plus vous connaîtrez ma coupable conduite, et vous rendrez hommage à ses vertus. Fasse le ciel qu'après ma mort, une compagne digne de lui vienne effacer le souvenir des maux que je vais lui causer.

Cinquième Nuit d'Elise.

J'ai vu mon père, je l'ai vu tressaillir lorsqu'il a entendu mes timides accens ; lorsque d'une voix mal assurée je lui ai dit "j'accepte M. de Coulanges pour époux."

O mes amies, les expressions de sa joie, les témoignages de sa reconnaissance ont déchiré mon cœur ! J'ai frémi de sa sécurité, et ne pouvant supporter des caresses que je ne méritais pas, je me suis hâtée de fuir. J'ai couru vers la chapelle. Là,

prosternée au pied de l'autel j'ai demandé à Dieu la force de supporter mes malheurs. Le tombeau de ma mère a fixé mes regards. J'ai contemplé cette dernière demeure, et je me suis resignée à mon sort. Le peu de tems que j'ai à vivre sera employé à rendre mon père heureux ; rien ne troublera ses jours jusqu'au moment où libre de disposer des miens, je pourrai terminer ma misère !...

Sixième Nuit d'Elise.

Ces écrits, en vous peignant ma souffrance, ont déjà pendant quelques nuits soulagé mon cœur. Ils ne vous parviendront qu'après ma mort. Je vais les porter à Lucile, elle est prévenue que je dois lui confier ce dépot. Je compte sur sa fidélité qui m'est connue ;sur sa discrétion déja éprouvée. Je ne veux garder chez moi aucun papier qui pourrait me trahir. Mon respect pour M. de Coulanges exige ce soin. Je ne serai plus lorsque Lucile vous remettra mes écrits; en les lisant vous verserez des larmes, car c'est alors que vous connaîtrez tous mes

malheurs... O mes amies, vous cacherez ma faute en gémissant sur mon sort! Qu'Alfred, le barbare Alfred lise les nuits d'Elise, et qu'il apprenne un jour tout ce que son inconstance m'a fait souffrir !

Dieu tout-puissant, je reconnais ta justice, lorsqu'en appésantissant ton bras sur moi, tu punis ma faute, en permettant tous les malheurs qu'elle accumule sur ma tête ! Je bénis ta bonté lorsque tu m'as éclairée sur le crime que j'allais commettre, et que tu m'as donné le courage nécessaire pour supporter la vie ! Cher enfant, lorsque je t'aurai donné le jour, mes malheurs m'auront acquis le droit de disposer des miens !

C'est dans la chambre que j'habitais avant mon mariage où je viens me livrer à toutes mes douleurs! Tout le monde repose dans le château, et moi! . . . Oh! le repos, je ne le connais plus! . . . .

. . . .

M. de Coulanges est parti. A la pointe du jour il doit voir le Comte. Dieu puissant, j'implore votre secours! protégez le plus vertueux des hommes! Oh! ma tête

se trouble ! je n'ai plus d'idées . . . . je ne sais où j'en suis . . Dieu de bonté, protégez mon ami, mon frère !

LETTRE CLXXVI.

M. de Coulanges au Président de Pirmont.

Au Château de Key....le 16 *Août* 17..

Vous avez du voir par ma dernière lettre, Monsieur, que je serais l'époux d'Elise. En effet je le suis ; et la qualité de gendre de M. Duménil m'a donné le droit de chercher le Comte de Boransac. Je l'ai vu ; et quoique peu satisfait des propos pleins de hauteur qu'il m'a tenus contre M. Duménil, j'ai cependant su me contraindre vis-à-vis d'un homme que son âge m'oblige à respecter. L'entrevue entre le Comte et moi s'est passée dans un lieu écarté où il s'est rendu à mon invitation. Après avoir appris au comte que M. Duménil n'avait eu aucune connois-

sance du cartel qu'il lui avait adressé, et que le hasard avait fait tomber entre mes mains, "je viens, lui dis-je, en qualité de gendre de M. Duménil, vider sa querelle, ou recevoir de vous la promesse qu'à l'avenir vous laisserez vivre en paix un malheureux père, que les ciconstances ont rendu plus à plaindre que vous."

En apprenant mon mariage, le Comte s'est fort adouci. Elise en recevant ma main a satisfait à l'orgueil du Comte de Boránsac qui craignait à ce qu'il m'a paru, que son fils ne reprît ses premières chaînes, et ne le forçât à quelques démarches humiliantes envers M. Duménil. Voilà du moins les craintes qu'il m'a laissé entrevoir, et que j'ai jugé lui avoir été inspirées. C'est ainsi qu'on a su l'engager à faire une demarche qui pût ôter tout espoir à Elise. Ce dernier coup a été porté par une main habile; il a été dirigé au moment même, où M. Duménil, frémissant des funestes effets du désespoir de sa fille, aurait peut-être pu lui sacrifier ses préventions. J'eus besoin de prudence pour n'être pas égaré par le désir

de venger ma malheureuse amie ; mais une action désespérée n'eût point remédié à ses maux. Je sus donc éviter un combat que l'âge de mon adversaire rendait trop inégal, et arracher de lui des excuses sur sa conduite envers mon beau-père, et la promesse de garder le secret sur cette dernière affaire.

Après un long entretien qui avait débuté d'une manière un peu vive, nous nous sommes cependant quittés le Comte et moi, en nous témoignant quelque estime. Le Comte de Boransac n'est pas sans mérite, mais son orgueil le rend facile à égarer, et la légèreté de son caractère a été la principale cause des fautes, et des malheurs de son fils.

A mon retour, j'ai trouvé Elise dans de vives inquiétudes sur l'issue d'une affaire si importante. L'intérêt qu'elle m'a temoigné et les expressions de sa reconnaissance m'ont vivement touché. Je venais de la tranquilliser en lui apprenant que tout était terminé, lorsque son père est entré dans le salon. A sa vue Elise s'est levée

et s'est jetée dans ses bras en me regardant d'un air si touchant, que je n'ai pu cacher mon émotion. M. Duménil était loin de pénétrer la cause de cet instant d'attendrissement; il s'est félicité du bonheur que lui promettait mon union avec sa fille. Elise le regardait d'un air doux. Il semble qu'aujourd'hui elle place toute sa consolation dans le bonheur de son père; et moi, Monsieur, je mets tout mon espoir dans le courage de mon amie, Puissent mes soins rendre la paix à son cœur!

Adieu, Monsieur: je suis chargé de vous prier de la part de M. Duménil de venir passer quelques tems avec nous. Elise m'a assuré qu'elle trouverait du plaisir à voir celui qui me servit de père, qui fut le guide de ma jeunesse, et qui a tant de droits pour devenir son ami. J'espère, Monsieur, que vous ne nous refuserez pas, et que vous viendrez recevoir l'hommage de mon profond respect.

DE COULANGES.

LETTRE CLXXVII.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux, le 18 *Aout* 17..

CE n'est qu'aujourd'hui, mon cher Marquis, que j'ai pu reprendre la plume. Tout est fini pour mon malheureux ami. Elise est mariée.

Hélas, en partant pour Key. . . je conservais encore l'espérance de rendre à Alfred le bonheur. J'arrivai vers 8 heures du matin. Je trouvai M. Duménil seul dans son cabinet. Dès qu'il m'apperçut, il me mit fort à l'aise, en me demandant le motif de mon retour. J'eus le tems de le lui expliquer ainsi que celui de ma visite. Il ne m'interrompit point, écouta tout ce que je voulus lui lire des lettres de l'Abbé à Mde. de Pressange, et le froid glacial qu'il me montrait, ne me découragea pas. Je ne cessai de parler, qu'après lui avoir témoigné de l'étonnement sur le peu d'intérêt qu'il prenait à ce que je venais de lui dire. " Je plains votre

votre ami d'être tombé en si mauvaises mains, me dit-il, c'est la faute de son père, je vous conseille de faire revenir ce vieux fou de sa prévention pour la Présidente, et de rendre à Alfred le service de lui donner une amie moins méprisable.—— Il ne la reverra jamais, vous pouvez y compter, lui répondis-je avec vivacité.— M. Duménil m'interrompit, en disant:— je désire de tout mon cœur qu'Alfred soit heureux.—J'allais lui répondre, mais il se hâta de poursuivre: "je n'ai plus rien à redouter de la faiblesse du caractère d'Alfred; l'intérêt qu'à l'avenir je prendrai à son sort, ne peut plus être personnel; j'ai assuré celui de ma fille; et j'espère vivre en paix." A mon tour je devins muet, je me sentis pâlir. "Vous vous troublez, me dit M. Duménil? Votre amitié pour Alfred fait votre éloge, je vous plains de tous les chagrins qu'il vous cause. Mais il est facile de remplacer une jolie femme; Alfred se consolera. Ma fille mariée à M. de Coulanges, me paraît tranquille sur son sort; et j'espère qu'elle finira par être heureuse du choix que j'ai fait pour elle."

Il m'est impossible de vous peindre ce

que j'éprouvai. Malheureuse Elise, m'écriai-je. . . . Non, Monsieur, elle ne sera point malheureuse, me dit d'un ton sévère M. Duménil. Elle est unie à un galant homme qui l'aime, et dont le caractère m'assure le bonheur de ma fille.

Trop agité, pour pouvoir rester plus long-tems à Key. . . je pris congé de M. Duménil, et frémissant de rencontrer l'infortunée que l'on venait de sacrifier à une injuste prévention, je me hâtai de m'éloigner du Château.

Arrivé à Bordeaux, je descendis chez moi. J'envoyai prier l'Abbé Aimery de venir me trouver. Je lui appris notre malheur. Il me dit que déjà le Comte de Boransac savait le mariage d'Elise, et m'attendait, pour préparer son fils à cet événement, qui aujourd'hui paraissait plutôt satisfaire le Comte que l'affliger.

Je ne pouvais me déterminer à aller à l'hôtel de Boransac. Je restais sans force pour porter le coup mortel à mon ami. L'Abbé me promit de travailler à disposer Alfred à recevoir de moi des nouvelles affligeantes, afin d'éviter s'il se pouvait

l'effet de son désespoir. Mais vains projets! La Providence en avait ordonné autrement, et mon malheureux ami dévait être frappé comme de la foudre d'un événement qui jusqu'à ce jour nous a fait craindre pour sa vie.

Il était déjà tard lorsque je me déterminai à aller voir Alfred. Quand j'arrivai à l'hôtel de Boransac, je trouvai tout le monde effrayé de l'état où était mon ami. Il connaissait son malheur ; sa fureur ne pouvait se contenir. Il ne parlait que de vengeance, et de mort. J'arrivai jusqu'à lui, je le serrai dans mes bras, je fus long-tems sans chercher à apprendre comment on l'avait instruit de son sort; mes soins cependant finirent par le calmer; et dans le besoin de me raconter son infortune, il m'apprit que pressé de se justifier auprès d'Elise, en lui envoyant les lettres que Mde. de Granval avait soustraites, il lui avait écrit pour lui jurer fidélité et amour; que j'étais déjà parti, lorsqu'il avait pris cette résolution. Il avait donc envoyé Marc au Château de Key. . . Mais le retour de Marc avait fait palpiter son cœur, lorsqu'il lui avait remis un paquet trop volumineux, pour renfermer une simple réponse;

il avait, me dit-il, ouvert ce paquet en tremblant. Il renfermait toutes ses lettres cachetées, avec un billet d'Elise qu'il me montra. Il était conçu en ces termes :

"La signature que vous allez lire vous
" fera connaître que je ne dois, ni ne veux
" recevoir, à l'avenir, aucun message de
" vous.

"Elise Dumenil de Coulanges."

Elle me croit coupable, elle me croit infidèle, elle m'a abandonné ! disait Alfred en jetant des cris de rage. Il accusait Elise de trop de cruauté. Hélas, je le pensai comme lui ! Cependant cette femme infortunée remplissait son devoir, en rompant ses liens les plus chers. Epouse de M. de Coulanges, pouvait-elle écouter Alfred !

Depuis que mon ami connaît son malheur, je ne l'ai pas quitté. Tantôt sa fureur exige mes soins, tantôt le calme le plus sinistre m'oblige à veiller sur lui. C'est de l'hôtel de Beransac que je vous écris ; j'y loge. Je ne puis quitter Alfred. Envoyez-

moi une prolongation de congé, je vous en conjure, mon cher frère. Je donnerais plutôt ma démission, que de m'éloigner de lui.

Adieu. Je compte sur votre prudence pour instruire ma sœur des nouveaux soins, qu'elle doit donner à son amie.

Recevez, mon cher Marquis, l'hommage de mes tendres sentimens.

FERDINAND D'ARSILLY.

LETTRE CLXXVIII.

Mlle. Léris à Elise.

Du Château de Limauil, près d'Orléans, le 20 Aout 17..

Ma Chère Elève,

Madame votre tante a été à toute extrémité. Pendant plusieurs jours j'ai craint pour sa vie, et je tremblais à chaque instant d'avoir à vous annoncer la perte d'une amie

si chère. Enfin le ciel l'a rendue à mes vœux. Elle est tout-à-fait hors de danger, et peu de jours encore suffiront pour la mettre en état de continuer sa route.

Lorque nous quittâmes Paris, Mde. de Pressange soutenue par le désir de se rapprocher de nous, se croyait rétablie d'une fièvre qui avait déjà retardé son départ, et dont je ne la croyais pas entièrement guérie. Cependant mes représentations ne purent l'arrêter. Elle voulut partir ; et pendant le premier jour, son courage la soutint. Le soir du second jour elle se sentit trop abattue pour continuer sa route. Nous nous arrêtâmes près d'Orléans chez une amie de votre famille, qui heureusement était dans ses terres ; car dans la nuit même Mde. de Pressange se trouva fort mal ; mais chez son amie tous les secours lui furent prodigués. Une fièvre inflammatoire l'a mise plus d'une fois aux portes du tombeau. Enfin elle est bien. Cependant trop faible encore pour vous écrire, elle me charge de vous mander, que le médecin lui permet de se mettre en route dans la semaine prochaine, et que

peu de jours après, elle pressera son enfant chérie contre son cœur.

Nous ne nous arrêterons point aux environs de Tours, comme c'était le premier projet. La maîtresse du château où nous sommes, a écrit au cousin de Mde. de Pressange pour lui annoncer sa maladie ; il est venu ici pour terminer ses comptes avec Madame votre tante. Il a apporté les lettres écrites du château de Key . . . , qui se trouvaient à Tours, lors de son départ. Les inquiétudes que vous témoignez, vos craintes, vos chagrins, tout ce que vous exprimez dans vos lettres, a vivement affecté votre chère tante ; cependant elle espère que vos terreurs seront vaines, M. votre père lui ayant mandé qu'il fixait l'époque de votre mariage aux premiers jours d'Août. Nous comptons en apprendre l'heureuse nouvelle *poste restante à Tours.* Combien elle vous aime, cette bonne tante, ma chère élève, l'espoir seul de vous embrasser sous le nom de Boransac lui rend la santé ; elle se fortifie de jour en jour, et les progrès que fait sa convalescence, sont dus en partie à cette lettre de son frère qui paraît décidé à fixer

votre sort. J'écris auprès d'elle, ma chère élève, et au moment de cacheter ma lettre, nous consultons ensemble sur le nom que nous mettrons sur l'adresse. Oui, ma chère élève, j'espère qu'unie à M. Alfred, vous recevrez avec bonté les vœux que la bonne Léris ne cesse de former pour que l'un et l'autre, et l'un par l'autre, vous soyez éternellement heureux.

Recevez l'hommage de mon tendre respect, Madame la Comtesse, ma chère élève, mon Elise, recevez de votre Bonne, les témoignages de son attachement pour vous. Puisse le ciel accorder à nos vœux une petite Elise qui vous ressemble ! Puisse votre tendresse maternelle la livrer à mes soins pour me procurer le bonheur de travailler à la rendre digne de vous !

J'ai l'honneur d'être, avec respect,

Ma chère élève,

Votre &c.

LÉRIS.

P. S. Mde. de Pressange prie Monsieur Duménil de l'excuser si elle ne lui écrit pas ; mais elle est encore faible, et veut se

ménager pour qu'il n'y ait plus d'obstacle à satisfaire l'impatience qu'elle a de vous revoir. Elle me charge de vous mander qu'elle est contente du sort qu'on lui a fait ; et que tranquille sur celui de sa nièce, elle n'aura plus rien à désirer. . . . .

Septième Nuit d'Elise.

O M. de Coulanges, que de reconnaissance je vous dois! tout est donc terminé entre mon père et M. de Boransac. Mon père ignore ce que vous avez fait pour lui. Il ne sait pas que pour garantir sa vie, vous n'avez pas craint d'exposer vos jours. Homme sensible et vertueux, pardonnerez-vous à une infortunée dont la mort seule peut terminer la misère! Oui, il faut que je vous quitte. Il faut rompre des liens formés par la pitié ; mais pendant le tems que j'ai encore à vivre, votre conduite sublime, en allégeant mes maux, reposera mon cœur. J'éprouve même un sentiment plein de charme, en songeant que c'est à l'homme le plus estimable que je confierai le soin. . . . . O M. de Coulanges, avec quelle

délicatesse vous avez su calmer le désespoir où me livrait la tendresse maternelle ! Hélas, je ne jouirai point du bonheur d'être mère ! . . . . je n'ai pas mérité d'en jouir ! . . . .
. . . .
. . . . . .

Je me sens calme. Oui, mes amies, j'arriverai sans trouble au terme de ma vie. Bientôt je cesserai de souffrir. Je souris à cette pensée. Eh, qu'importe que j'abrège mes jours ! n'ai-je pas acquis le droit d'en disposer ! Dieu, en me donnant des chagrins au-dessus de mes forces, ne m'a-t-il pas dit, tu peux mourir ! . . .

Chère Adèle, j'ai lu votre lettre avec tranquillité. Je n'y repondrai pas. Je vous reverrai. Je ne vous parlerai point de mes peines. Aucun murmure, aucune plainte ne sortiront de ma bouche. Je ne veux point troubler le bonheur de mon père. Qu'il me croie heureuse ! Qu'il jouisse de son erreur jusqu'à ma dernière heure . . . Et vous, M. de Coulanges, Oh ! que mon enfant sache un jour apprécier vos vertus !

Qu'il vous revère, qu'il vous imite, c'est le seul vœu de mon cœur.

Cher enfant, jamais, jamais je ne te serrerai contre mon sein ! Ce bonheur si doux, jamais je ne le goûterai ! . . . Viens un jour, viens répandre quelques larmes sur ma cendre ! Viens donner un soupir à ta malheureuse mère ! . . .

Ma tante, je vais donc vous revoir ? Une lettre de Mlle. Léris m'annonce votre retour. Je ne la relirai pas cette lettre qui m'a fait tressaillir ! Je l'ai portée à mon père. Jamais, jamais je ne veux la revoir. J'étais calme en donnant cette lettre, je suis résignée . . . Mon père s'est troublé en la lisant. Il a levé les yeux sur moi, ma tranquillité a paru le rassurer. Un jour il pleurera sa fille ! . . Mais quel que soit son malheur, peut-il être égal au mien, j'ai perdu Alfred ! . . . .

LETTRE CLXXIX.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux le 10 *Septembre*, 17 .

Je suis inquiet du sort de Mde. de Granval. Elle m'a prié de passer chez elle. Je ne veux point la voir, je ne veux point la servir, je ne le dois pas ; mais je la plains. Son mari est arrivé depuis peu de jours à Bordeaux. Il a été instruit de la conduite de sa femme. Cependant le Vicomte de Valserre m'a dit qu'il avait tenu la parole qu'il m'avait donnée de ne plus parler d'elle ; mais il n'était plus tems. Tout était connu. Le désespoir où est Alfred, le mariage précipité d'Elise, touchent tous les cœurs ; et le plaisir de médire, plus fort encore que la pitié que doivent inspirer les malheureux, a envenimé les propos tenus contre la présidente. C'est une rumeur,

meur que rien ne peut appaiser. Personne ne veut voir Mde. de Granval. Depuis son retour, elle n'est troublée dans sa solitude, que par ses créanciers qui l'assiégent. Le président montre de l'humeur d'être forcé de payer les dettes de sa femme. Il blâme hautement sa conduite. Sans doute je la plains ; mais les malheurs d'Alfred ont fermé à cette femme coupable tout accès dans mon cœur.

Je ne puis vous peindre l'état où est mon pauvre ami ! Je veille sur lui nuit et jour. Je tremble qu'il ne commette quelque imprudence : il ne peut supporter l'idée qu'Elise le croie infidèle. Qu'au moins je me justifie, répète-t-il à chaque instant ; que je la voie, que je lui parle, qu'elle apprenne qu'elle seule a rompu nos liens, qu'Alfred fidèle ne pouvait vivre que pour l'aimer. Elle m'a abandonné ! Un autre époux ! . . . .

Je serre Alfred dans mes bras, je partage sa douleur, et je désespère de pouvoir réussir à calmer sa rage contre M. Duménil, contre M. de Coulanges. Le nom d'Elise peut seul l'arrêter dans ses projets de ven-

geance. Je ne le perds pas de vue un seul instant ; je veille à éviter de nouveaux malheurs qui en perdant Elise, ne la rendraient point à Alfred.

Le Comte de Boransac est en froid avec nous. Il parle de marier Alfred. Est-il tems, bon Dieu, d'offrir un nouveau lien à cet infortuné ! L'orgueil seul conduit le Comte ; il est sourd au sentiment. Il nous quitte toujours avec colère, et nous revoit avec humeur. Peu importe : d'autres soins plus pressans m'occupent ; le Comte reviendra de sa colère contre nous, et je crains que son fils ne succombe à sa douleur !

Adieu, mon frère. Je vous quitte pour aller rejoindre mon malheureux ami. Recevez l'hommage de mon tendre respect.

FERDINAND.

Huitième Nuit d'Elise.

J'AI demandé à mon père de ne voir que les personnes de la famille. Cette grâce m'est accordée.

Le plus doux, le plus parfait des hommes veille à mon repos. Dès que je témoigne le moindre désir, M. de Coulanges en parle à mon père ; à l'instant même mes volontés sont des lois auxquelles mon père est forcé de se soumettre. Ils ont l'espoir que par la suite je changerai ! J'ai entendu ce qu'ils disaient . . . Laissons-leur une erreur nécessaire à leur bonheur, utile à ma tranquillité. A l'avenir, disent-ils, d'autres soins dissiperont ma mélancolie . . . . . . Oh ! je les entends . . . mais alors je ne serai plus !

Mon père est heureux. C'est mon sacrifice qui fait son bonheur ! Hélas, c'est une bonté du ciel qui, tout indigne que je suis de ses faveurs, a voulu que je fisse avant ma mort le bonheur d'un père qui m'aima si tendrement ! C'est à genoux, grand Dieu,

que la plus coupable de vos créatures ose bénir vos bienfaits, lorsque vous lui avez accordé la grâce d'assurer le sort de son enfant. C'est à genoux qu'elle bénit votre clémence, lorsque vous avez permis qu'elle pût consoler son père . . . .

Oui, j'écrirai jusqu'à ma mort pour demander à Dieu le pardon de ma faute, pour élever jusqu'à lui mes gémissemens et mon repentir.

Quelle délicatesse dans la conduite de M. de Coulanges ! Souvent, près de lui, je sens mon front se couvrir de rougeur ; c'est le moment qu'il choisit pour m'accabler de son estime ! O ! oui, m'en accabler ! . . . . . dans ces momens terribles, le sentiment maternel peut seul soutenir mon courage, et appaiser le tumulte de mon cœur.

. . . .

. . . .

LETTRE CLXXX.

Ferdinand au Marquis de Lonel.

Bordeaux le 15 *Septembre* 17 . .

Je reçois votre lettre à l'instant, mon cher Marquis. Elle m'apprend que ma sœur ne tardera pas à se mettre en route pour se rendre auprès d'E'ise. Quoique l'on m'ait assuré que cette infortunée paraissait entièrement résignée à son sort, cependant cette résignation subite me paraît plutôt effrayante pour ses amis, que propre à les tranquilliser, et je pense que cette malheureuse femme a besoin plus que jamais de consolations. Priez ma sœur de m'écrire dès qu'elle sera à Key . . ., qu'elle me donne des nouvelles d'Elise ; je n'ai pour le moment aucun moyen d'en avoir.

Alfred m'a causé une crainte mortelle, il était sorti de grand matin, personne ne savait de quel côté il avait tourné ses pas. A son retour il a été touché de mon inquié-

tude. Il n'avait fait qu'une simple promenade, m'a-t-il dit, et il m'a paru en avoir éprouvé un bon effet. Plus calme toute la journée, il m'a promis de ne sortir jamais seul, et d'emmener avec lui le fidèle Marc à qui je l'ai recommandé.

La promesse d'Alfred, et mes recommandations à Marc, m'ont rendu ma securité. Il me suffit de savoir Alfred livré aux soins de ce fidèle domestique, pour le laisser libre de s'éloigner quelquefois. Les efforts de mon amitié pour le distraire et le consoler en auront un effet plus sûr, lorsqu'il en aura été privé quelques heures. Ces réflexions m'ont fait prendre le parti de le laisser seul dans ses promenades. Marc m'a répondu de son maître, et pourvu qu'Alfred ne reste pas trop long-tems loin de moi, je ne me retrouverai plus dans l'agitation où j'ai été toute la matinée. Je vous remercie, mon cher Marquis, de la prolongation de congé que vous m'avez envoyée, vous m'obligez sous tous les points ; car j'aurais plutôt quitté le service, s'il m'eût fallu, pour remplir mes devoirs militaires, manquer à ceux de l'amitié.

Nous avons eu à dîner aujourd'hui M. et Mlle. de Belval; Alfred ne voulait point paraître. A force de soins j'ai obtenu de lui qu'il ne causerait pas à son père un chagrin qui ne remédierait point à nos malheurs. Alfred s'est laissé persuader; il a dîné avec nous. La présence de Mlle. de Belval a contraint le Comte, qui ne parlant point des malheurs d'Alfred, a évité d'aigrir ses chagrins. Nous sommes restés plus d'une heure, Alfred et moi, avec Mlle. de Belval, pendant que le Comte qui avait emmené M. de Belval dans son cabinet, a eu un long tête-à-tète avec lui. Il est aisé d'en deviner le motif. Je pense que M. de Belval veut consoler le Comte de la perte d'Elise; et qu'il a proposé sa fille pour Alfred. Je me suis bien gardé de communiquer cette réflexion à mon ami. La conduite de Mlle. de Belval pendant que nous étions seuls avec elle, m'a inspiré quelque intérêt. Son attachement pour Alfred s'est montré avec décence et discrétion; elle a témoigné avec adresse l'intérêt qu'elle prend à lui, en cherchant à le distraire sans lui parler de ses malheurs. Mais quels que soient les sentimens qu'Alfred est fait pour

inspirer, qu'il est loin encore du moment où ils pourront le consoler! Je prévois que j'aurai à veiller à ce que le Comte avec sa vivacité et sa légèreté habituelles, ne perde pas son fils en voulant le sauver.

La conduite du Comte de Boransac envers Mde. de Granval, met le comble à ses folies, et à ses inconséquences. Tout le monde sait qu'elle est cause du malheur d'Alfred; lui seul a l'air de l'ignorer. Il se glorifie d'aller frapper à toutes les portes, pour donner des protecteurs à Mde. de Granval. Il se déclare son chevalier, l'excuse à haute voix, et rejette tous les torts sur M. Duménil, qu'il accuse seul des chagrins de son fils.

Le Président de Granval, à ce que l'on assure, sollicite une lettre de cachet pour faire enfermer sa femme. Il aura de la peine à l'obtenir. Le Roi qui nous gouverne aujourd'hui * les a presque abolies. La bonté de son cœur, en le faisant courir au devant du malheureux qu'il peut protéger, lui fait long-tems suspendre le coup qui doit frapper le coupable; il lui faut, vous le savez, plus

* Louis XVI.

d'une preuve avant de punir. * * On assure que le mémoire contre Mde. de Granval est de la plus grande force; son mari en est l'auteur. Je ne sais qui l'a si bien instruit, tout y est détaillé. Le Président, m'a-t-on dit, n'épargne ni argent, ni sollicitations, pour faire punir sa femme. Je la plains, cette femme imprudente! Cependant je suis forcé de convenir qu'elle mérite son sort.

Adieu, mon cher Marquis, j'embrasse tendrement ma sœur, et je vous offre mon plus sincère hommage.

FERDINAND.

Neuvième Nuit d'Elise.

JE l'ai vu! . . . Dieu, sauvez-moi! . . Je l'ai vu! j'ai entendu sa voix. . . . Qu'a-t-il dit! . . . Pourquoi était-il là? Pourquoi me poursuit-il? . . . . O qu'il me laisse mourir en paix! . . .

* * Voyez la lettre que Louis XVI. écrivit aux Intendans des Provinces au sujet des lettres de cachet.

L'infidèle, vient-il insulter à ma misère ! Tout mon sang s'est retiré vers mon cœur! Grâces vous soient rendues, Dieu tout-puissant. Vous m'avez sauvée. . . J'ai senti mes forces revenir. . . J'ai fui celui dont je ne puis supporter l'outrage. . . Suis-je assez malheureuse ! . . . Alfred près du pavillon… lui ! . . . son image me poursuit. . . O laisse moi. . . laisse-moi. . . je me sens mourir !. .

Quelle affreuse contrainte ! Il a fallu paraître devant mon père ! Le barbare ! Jamais, jamais il ne fut plus tendre pour moi ! . . . M. de Coulanges, je rougis de ses bontés… je ne puis les supporter. . . J'ai vu le moment où j'allais succomber sous le poids de ma souffrance. Mais il faut achever ma pénible tâche. . . Hélas je meurs de mille morts, en attendant ma dernière heure ! Mon cœur se déchire, mon être tout entier se bouleverse, et semble vouloir s'anéantir ! . . .

Reposez-vous, chère Elise, m'a dit M. de Coulanges, en me quittant. Je m'éloigne; mais lorsque je me prive de vous voir, promettez-moi que demain je retrouverai sur votre figure ce calme si nécessaire à mon bonheur.

Dieu, s'il avait su qu'Alfred, que le barbare Alfred venait d'insulter à ma douleur! . . . .

Alfred! où est-il! Je n'entends aucun bruit. Veillerait-il autour du château? . . ! O non, il est parti.

Je ne pleure pas. Non, mes amies, je ne pleure pas. . . .

Mon enfant! je crois qu'il a tressailli lorsque son père si près de moi. . . Pourquoi Alfred est-il venu! . . . Dieu, je sens ma tête qui s'égare. . .

J'entends du bruit. . . je me sens prête à défaillir. . . barbare Alfred! . . .

Le bruit a cessé. Le calme le plus effrayant règne autour de moi. La faible lumière qui m'éclaire semble pâlir. . .

Dieu, je me jette à genoux, sauvez une innocente créature du désespoir de sa coupable mère! . . . . .

LETTRE CLXXXI.

LA MARQUISE DE LONEL A FERDINAND.

Au Château de Key... le 26 Septembre 17..

JE suis arrivée hier au soir au Château de Key... J'ai serré contre mon cœur l'infortunée Elise. Dans cet embrassement, moi seule j'ai répandu des larmes. Croiriez-vous, mon frère, qu'elle a eu la force de supporter ma vue sans se laisser attendrir?——Du courage, m'a-t-elle dit, nous ne venons sur la terre que pour souffrir... Il faut savoir supporter son sort... Le plus grand nombre des êtres qui respirent, n'est-il pas malheureux! S'il est des exceptions, elles sont en votre faveur; vous méritez d'être heureuse, mon Adèle, vous le serez toujours, je l'espère, cette pensée adoucit mes peines!—— Je pleurais comme une folle.——Eloignez-vous de moi, ma chère amie, m'a-t-elle dit, vous me faites mal.... nous nous reverrons quand vous serez plus calme.——J'ai apperçu quelques larmes humecter sa paupière; de

je ne pouvais la quitter ; elle s'est arrachée de mes bras ; je n'ai pu la retenir. Un moment après j'ai entendu M. Duménil et M. de Coulanges qui venaient dans le salon ; je me suis sauvée à mon tour. Leur vue m'eût fait trop de mal. J'ai été loin d'eux, et loin d'Elise, calmer le trouble affreux qui était dans mon cœur.

À l'heure du souper, Elise est venue me chercher dans ma chambre. Venez, m'a-t-elle dit, suivez-moi, chère Adèle. Je l'ai suivie. J'étais émue ; elle était tranquille. Nous avons trouvé son père et son mari, avec le Président de Pirmont qui est ici depuis quelques jours. M. Duménil m'a fait une très-agréable réception. J'ai été obligée de me contraindre pour y répondre au gré d'Elise. Mon père est heureux, m'a-t-elle dit tout bas. Il m'a sauvé la vie, ajouta-t-elle, en me serrant la main ; je ne devais pas abréger ses jours. Traitez-le avec amitié ; il m'aime.—— Sa figure était décomposée, en me disant cela. J'eus besoin de forces pour cacher à cette infortunée l'impression qu'elle me faisait.

Le soir, lorsque nous nous séparâmes, je

l'observai sans appercevoir aucun changement dans sa contenance. Elle souhaita le bon soir à son père avec la même tranquillité qu'elle avait autrefois, lui témoigna la même tendresse. Elle fit accueil au Président de Pirmont, et suivit son mari sans montrer le moindre trouble.

J'ai passé la nuit à songer à Elise. Sa tranquillité m'effraye plus que n'eût fait sa douleur. Je me suis levée de grand matin dans l'impatience où j'étais de la revoir. Mais j'ai attendu long-tems. Elle n'était pas visible. On m'a appris qu'elle se retirait souvent au milieu de la nuit dans la chambre qu'elle habitait avant son mariage ; que là, personne n'osait troubler sa solitude ; qu'elle l'avait demandé ; et M. de Coulanges rempli de soins et d'attentions pour elle, voulait que personne ne contrariât ses désirs.

On m'a fait un grand éloge de la conduite de M. de Coulanges. Il adore sa femme, et veille sans cesse à sa tranquillité. Il ne donne aucun ordre sans son approbation, lorsque M. Duménil témoigne quelques désirs, M. de Coulanges dit hautement devant les domestiques, qu'il faut avant de rien prononcer

savoir ce qui convient à Mde. de Coulanges. C'est ainsi qu'il a été décidé que l'on vivrait en famille. Elise en a montré le désir, et depuis ce moment il n'a pas été permis à M. Duménil de faire aucune invitation. Elise a nommé les parens et les amis qu'elle voulait voir. Vous êtes du nombre, mon frère, et tout ce que votre présence rappellera à cette infortunée, doit vous engager à être touché du sentiment qui vous place parmi les personnes qu'elle a choisies pour distraire sa solitude.

Elise n'a paru qu'au déjeuné. Son changement m'a frappé. Hier j'étais trop ému pour le remarquer; sa beauté empêche que l'on soit effrayé de son changement, à moins que l'on ne l'observe avec l'intérêt de l'amitié. Elle pâlit souvent; elle a souvent l'air distrait, et ne revient de sa rêverie qu'en rougissant. Alors ses regards se portent sur ceux qui sont auprès d'elle, et son sourire pourrait rassurer ceux qui n'ont pas comme moi la longue habitude de lire au fond de son cœur.

M. Duménil m'a parlé long-tems du bonheur de sa fille. Il m'a fait un éloge de

M. de Coulanges qui m'a prouvé qu'il était heureux de l'avoir pour gendre, et que dans son bonheur personnel il trouvait celui de sa fille. Il n'est plus tems de combattre ses idées. Je l'ai laissé dire, malgré la contrainte où me mettait cet entretien.

Elise paraît redouter de se trouver seule avec moi. Elle craint ma faiblesse. Elle craint les témoignages de mon amitié. Infortunée Elise ! j'imiterai, si je puis, son courage, je supporterai ses peines, et je bornerai mes soins à distraire ses pensées.

Adieu, mon frère. Que devient Alfred ? O que je le plains !

LETTRE CLXXXII.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux, le 28 *Septembre* 17..

ALFRED a fait l'imprudence d'aller à Key.... J'ai été instruit de cette démarche par Marc qui n'a pu arrêter son maître, et

qui dans la crainte de perdre sa confiance, n'a osé contrarier trop fortement ses désirs. Mais ce fidèle domestique est venu aussitôt m'en instruire. Je l'ai loué de sa conduite, et dès le même instant je me suis occupé à arracher d'Alfred, l'aveu de son imprudence, pour le garantir si je puis du désir de la renouveler, ou au moins le diriger dans ce qu'il projette, si je ne puis l'empêcher d'y satisfaire.

Le désespoir d'Alfred, les propos qu'il lui faisait tenir, m'ont bientôt donné les moyens d'attirer sa confiance. Il se plaignait d'Elise, de sa cruauté, de son injustice, et me jurait qu'il voulait à tout prix se justifier, et se venger de M. de Coulanges. Je fis ce que je pus pour l'appaiser ; plus calme enfin, il finit par m'apprendre la première tentative qu'il avait faite.

Je me gardai de le blâmer ; je le questionnai sur les moyens qu'il avait pris, en me reservant pour un autre moment, les représentations que j'avais à lui faire.

« Arrivé dans le village de Key..., me dit-il, je forçai Edmond à m'ouvrir la porte du parc, et je fus me cacher dans le pa-

villon d'Elise sans savoir encore le parti que je prendrais pour la voir un instant. Le soleil était couché ; j'écoutais, je tremblais le crainte et de rage. Je m'avançais sur les marches qui conduisent au pavillon, pour regarder au loin si je ne voyais personne ; je me retirais aussitôt dans la crainte d'être aperçu, et j'attendais la nuit avec impatience pour tenter d'arriver jusque dans le château. Quel était mon dessein, me diras-tu ? Je ne sais. Ma seule pensée était de détromper Elise sur mon compte, et de lui reprocher son infidélité. Mais si j'eusse rencontré M. de Coulanges, cher Ferdinand, je te l'avoue, lui ou moi, nous aurions trouvé la mort pour satisfaire à ma vengeance, ou terminer mes malheurs."

" J'étais encore incertain du parti que j'allais prendre, lorsque j'aperçus Elise. Elle était seule dans l'allée opposée au pavillon. Je m'élançai, elle m'apperçut, et parut un instant prête à défaillir. A mon tour je me sentis sans force ; je voulus parler ; ma voix expira sur mes lèvres. Elise s'échappa au moment où j'allais la rejoindre. Je n'osai avancer,

je craignis de la comprometre ; je rentrai dans le pavillon, la rage et le désespoir dans le cœur. Edmond inquiet de ma démarche, vint me solliciter de partir. Je le forçai à rester près de moi, et lorsque tout parut reposer dans le château, je m'avançai sous les fenêtres d'Elise, où je n'eus d'autre consolation que celle de laisser exhaler mes gémissemens. Le lendemain à la pointe du jour la crainte d'être vu auprès des fenêtres d'Elise, me força à renoncer à l'espoir de la voir. Je quittai Key . . . , et j'arrivai ici avant ton réveil. Sans doute j'ai commis une imprudence : mais pardonne à ma douleur, prends pitié du délire où je suis livré. Il faut que je la voie, que je lui parle. Il faut que je me justifie. O mon ami, dis-moi, pourra-t-elle refuser un regard à celui qu'elle a condamné à d'éternelles douleurs ! elle a trahi nos sermens." . . . Il ne put achever. Les sanglots l'étouffaient. Sa pâleur, le désordre de ses traits me firent craindre qu'il ne s'évanouît. Je m'approchai, je le pris dans mes bras ; je mêlai mes larmes aux siennes. Il parut touché de mes soins ; mais je ne parvins à le calmer, qu'en lui

promettant de seconder ses projets s'il voulait s'en rapporter entièrement à ma vigilante amitié. Il me le promit. Par là j'espère avoir gagné du tems, et m'être assuré de sa conduite.

Le 29, à 8 heures du soir.

Hier, j'ai été obligé de quitter ma lettre pour aller chez Mde. de Pressange qui m'a fait prevenir de son arrivée, et m'a fait prier de passer chez elle à l'instant méme. Je l'ai trouvée dans un accablement extrême, causé bien plus encore par les malheurs d'Elise, que par les suites d'une longue maladie qui a retardé son retour. Je n'osais l'exposer dans l'état de faiblesse où elle était à apprendre le funeste mariage de sa nièce. Sa douleur à cette nouvelle m'a fait juger combien mes précautions avaient été utiles. Nous avons été près de deux heures ensemble à plaindre nos malheureux amans, à maudire les auteurs de leurs peines. La présidente ne tardera pas à être punie de sa conduite envers Alfred. Elle vient de faire une action qui a redoublé la colère de son

mari contre elle. Elle a fui de sa maison, s'est sauvée, et vous ne devineriez sûrement pas, si je ne vous le disais, que c'est le Comte de Boransac qui l'a aidée à se soustraire ainsi à la puissance de son époux. Mde. de Pressange l'a rencontrée dans une auberge où le président est arrivé au moment où sa femme allait en sortir pour continuer sa route, elle allait à Paris. Qu'y faire ? On l'ignore. Mais son mari l'a ramenée chez elle, où il l'a tient enfermée en attendant la lettre de cachet qu'il espère obtenir. Mde. de Pressange m'a raconté la scène qui s'est passée dans l'auberge. Je ne vous fatiguerai pas de tous ces détails. Je me bornerai à vous parler du Comte de Boransac, qui escortait la belle fugitive, et qui l'a quittée lorsque son mari s'est emparé d'elle. Le Comte a partagé avec Mde. de Granval les huées de la populace rassemblée à la porte de l'auberge. Je crois que son orgueil blessé par le resultat de cette affaire, et les propos qu'elle fait tenir contre lui, le guériront entièrement de son engouement pour une femme dont personne n'ose plus prendre le parti, Lorsque le Comte de Boransac eut

disparu de chez lui, nous étions éloignés de deviner ce qui l'avait engagé à nous quitter. Nous supposions qu'il s'ennuyait de notre tristesse. Mais depuis hier au soir qu'il est de retour, il est plus doux et plus aimable pour nous ; comme s'il avait besoin pour faire oublier sa folie, de partager au moins pour un temps, notre sagesse et notre solitude.

J'ai reçu une lettre de ma sœur qui me parle de notre intéressante amie, de sa conduite, de sa resignation, de son courage. Ces détails m'ont touché. Elise méritait un meilleur sort ! Mde. de Pressange est partie ce matin pour Key . . . J'espère que je ne tarderai pas à recevoir des nouvelles de son entrevue avec sa malheureuse nièce.

Adieu, mon cher Marquis, recevez l'assurance de mes tendres et respectueux sentimens.

FERDINAND.

LETTRE CLXXXIII.

LA MARQUISE DE LONEL A FERDINAND.

Au Château de Key...le 3 Octobre 17.

JE suis à peine remise de l'impression qu'a faite sur moi l'entrevue de Mde. de Pressange avec notre malheureuse amie. Affaiblie par sa maladie, Mde. de Pressange n'a pas eu la force de se contraindre, et son arrivée dans le Château de Key .... a produit la scène la plus déchirante que j'aie vu de ma vie.

Mde de Pressange est arrivée à Key . . . sans nous avoir prévenus. Elle est entrée pendant que nous étions à la promenade ; nous l'avons trouvée établie dans le salon à notre retour. Elise à jeté un cri en voyant sa tante, et s'est précipitée dans ses bras. Craignant pour Elise une trop forte émotion, j'ai voulu l'arracher d'auprès de sa tante, l'infortunée était évanouie. Alors Mde. de Pressange troublée, a accablé de reproches

M. Duménil. Au milieu d'une scène terrible entre le frère et la sœur, Elise est revenue à elle ; sa figure égarée, son air éperdu, nous a glacés d'effroi. Elle s'est jetée toute en larmes aux pieds de son père, a sollicité pour sa tante ; ensuite elle a pressé les genoux de sa tante, et a parlé en faveur de son père. Nous fondions en larmes M. de Coulanges et moi. Le Président de Pirmont a voulu éloigner M. Duménil pour nous donner à tous le temps de nous calmer. Elise se traînant sur ses genoux a suivi son père, l'a arrêté, et se tournant vis-à-vis de sa tante, elle l'a assurée qu'elle était heureuse, que les circonstances seules avaient changé son sort, que son père l'aimait, que dans sa tendresse pour elle, il lui avait choisi un mari digne de toute son estime. L'expression de sa figure, son action, la véhémence de son discours, tout dans le moment nous a entraînés vers elle. M. Duménil a oublié sa sœur, pour ne s'occuper que de sa fille ; M. de Coulanges l'a prise dans ses bras, l'a sollicitée de calmer sa douleur ; ses propos aussi tendres que délicats, ont adouci le chagrin de Mde. de Pressange. Elle s'est approchée de sa

nièce,

nièce, qui prenant une de ses mains, l'a unie à la main de son père, qu'un instant auparavant elle pressait contre ses lèvres. C'est ainsi que cette femme angélique a réuni tous les cœurs ; elle a empêché une rupture complète entre son père et sa tante, qui étaient au moment de se brouiller pour la vie.

L'état d'Elise a été si violent, que nous avons craint de perdre toutes nos espérances ; elles sont fondées aujourd'hui sur sa grossesse. Nous pensons qu'une âme aussi tendre que la sienne, se livrera toute entière à l'amour maternel, s'attachera par cela seul à son mari, et consolera l'amitié en se trouvant heureuse de ses nouveaux sentimens. Tout est calme aujourd'hui dans le château. Elise est rétablie des crises effrayantes qu'elle a eues ; le médecin nous a dit qu'il n'y avait point à craindre de fausse couche. Mde. de Pressange est rentrée dans les bonnes grâces de son frère ; Elise paraît moins abattue. Depuis hier nous sommes plus tranquilles.

J'ai eu ce matin une conversation avec

Lucile. Elle m'a fait connaître l'opinion que l'on a à Key..., sur la conduite d'Alfred. On y est persuadé qu'il a abandonné Elise pour Mde. de Granval. Cette pauvre Lucile me disait en pleurant qu'elle n'aurait jamais cru M. Alfred capable d'une action aussi noire, que sa chère protectrice avait eu raison, de se venger d'une pareille perfidie, en épousant M. de Coulanges; qu'elle avait un bon mari, et qu'elle espérait bien que sa chère protectrice, lorsqu'elle serait mère, se consolerait de tous ses chagrins. Qu'elle sentait par elle-même (qui est près d'accoucher) qu'un enfant augmentait la tendresse que l'on avait pour son mari.

Vous concevez, mon frère, que dans la position présente, ce n'est pas à Lucile que j'irai détailler toute la malheureuse affaire? Je me suis contentée de lui dire qu'Alfred était plus malheureux que coupable. Mais dites-moi, mon cher Ferdinand, ne faudrait-il pas détromper Elise? Peut-il y avoir un plus grand supplice au monde que celui de mépriser ce qu'on a tant aimé! Ne serait-ce pas une consolation pour elle d'entendre

TAYLOR INST. OXFORD

justifier Alfred ? Je voudrais adoucir ses peines, et je n'ose rien hasarder.

Adieu, mon cher frère. Viendrez-vous à Key. . . ? nous serions bien aise de vous voir. Cependant c'est à votre prudence de dicter, ou rejeter cette démarche.

Adieu.

LETTRE CLXXXIV.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux le 6 *Octobre* 17 . .

GARDEZ-VOUS, ma sœur, gardez-vous pour long-tems de détromper Elise ! En attendant qu'un autre sentiment remplisse son cœur, laissez à cette femme infortunée une erreur cruelle sans doute, mais nécessaire pour l'aider à éteindre son amour. Liée pour la vie à M. de Coulanges, voulez-vous donc exposer notre malheureuse amie à des regrets éternels. Vous me faites frémir. Qu'elle croie Alfred infidèle, ce malheur est encore moins affreux pour elle, que la perte d'une erreur qui lui rendrait toute la force d'un

sentiment qu'il faut chasser de son cœur. Vous ne pourriez pas rendre à Alfred le bonheur qu'il a perdu; si quelquefois je flatte en lui l'espoir de se justifier un jour aux yeux d'Elise, ce n'est qu'en me réservant le soin d'éloigner une explication aujourd'hui trop funeste à tous deux. Le sentiment maternel en remplissant le cœur de votre amie, ne peut vous répondre encore d'y porter le calme que souhaite votre tendre amitié. Attendons au moins l'effet de ce nouveau sentiment, et conduisons notre malheureuse amie avec toute la prudence qu'exige un état désespéré.

Adieu, chère Adèle. De la prudence, je vous en conjure.

Dixième Nuit d'Élise.

O ma tante, quel mal vous m'avez fait! et que j'ai besoin de penser au peu de tems qui me reste à vivre pour supporter tous les déchiremens de mon cœur! . . . Non, je n'ai pu résister aux témoignages de votre tendresse. . . . . Quand vous lirez les nuits d'Élise, vous apprendrez qu'elle ne méritait

plus votre estime, lorsque votre touchante prévention pour elle, a pensé vous brouiller avec le meilleur des frères. Ma tante, ma chère tante, je vous en conjure, aimez mon père. Il ne lui restera plus que vous au monde; consolez-le de ma mort. Défendez-le si on l'accuse. Il a rempli ses devoirs, en voulant faire mon bonheur. Moi seule jai manqué aux miens.

Alfred ne m'a-t-il pas abandonnée! . . . Alfred infidèle mérite-t-il encore qu'on le défende! . . . La légèreté d'Alfred n'a que trop justifié la prévention de mon père. . . .

Cher enfant, le Ciel veut que tu voies le jour, puisque ta coupable mère a résisté à cette dernière épreuve! O ma tante, quel mal vous m'avez fait! . . . . Eloignez de moi, je vous en conjure, éloignez de moi les consolations désespérantes que vous cherchez à m'offrir; je ne puis les supporter!... je suis coupable, j'ai mérité qu'Alfred fût infidèle! . . . il faut mourir! . . .

LETTRE CLXXXV.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux le 20 Octobre 17..

VOUS me mandez, mon cher Marquis, que ma sœur a soin de vous instruire de tout ce qui se passe au Château de Key! . . Vous vous inquiétez de l'état d'Elise? ah, vous avez raison! Si vous connaissiez comme moi cette infortunée, vous frémiriez bien plus encore de sa sécurité habituelle que vous n'avez frémi de l'état violent où l'a mise l'imprudence de Mde. de Pressange. Si Elise se livrait à son désespoir, elle serait plus disposée à recevoir quelques consolations; mais elle s'est résignée trop promptement. Ses malheurs et son courage me donnent tout à craindre pour elle.

Alfred aussi malheureux qu'Elise, me donne moins de craintes. Il projette, il espère, il veut se justifier auprès d'Elise. L'espoir de la voir, de lui parler, le soutient,

calme sa douleur. Avec le tems on pourra le consoler.

Le Comte de Boransac m'a parlé de son projet de marier Alfred avec Mlle. de Belval. Dans cette affaire, il n'est conduit que par l'orgueil. Il veut se venger de M. Duménil, en se hâtant de contracter pour son fils une alliance bien au-dessus de celle d'Elise. Mais en flattant son désir, j'ai obtenu de lui qu'il abandonnerait cette grande affaire absolument aux soins de ma prudence. Je saurai conduire Alfred, le disposer à prendre un parti que je trouve convenable. Je pourrai faire naître le moment favorable pour lui parler. J'ai donc été assez heureux pour convaincre le Comte, que moi seul je pouvais disposer son fils à lui obéir. Mais il faut attendre. Alfred sait bien qu'Elise est perdue pour lui ; cependant ce n'est que par degrés que l'on peut le déterminer à consentir à former un autre lien. J'ai bien des motifs à faire valoir pour engager Alfred à obéir à son père ; mais c'est avec adresse qu'il faut les employer. Aujourd'hui je désire qu'Alfred se marie, et Mlle. de Belval lui convient. Elle est sage, elle aime Alfred, elle a

quelques moyens de plaire, elle pourra peut-être le consoler. Tant qu'Alfred restera libre, Elise malgré ses nouveaux liens, aura trop de puissance sur son cœur. Oh oui, il faut travailler à ce grand ouvrage, et déjà j'ai disposé mon plan, en empêchant le Comte de Boransac de nuire par sa légèreté et son inconséquence, au travail que ma tendre amitié pour Alfred me fait entreprendre.

Le Comte de Boransac m'a rendu sa confiance, et j'espère dans cette affaire le conduire à mon gré. Je dois le retour de sa faveur aux soins que j'ai pris de le justifier sur la conduite qu'en dernier lieu il a tenue avec la Présidente de Granval, quoique mes succès à faire cesser les propos, ne viennent dans le fait que de la lassitude de les tenir, cependant le Comte croit devoir à moi seul le silence général que l'on garde aujourd'hui sur toute cette affaire. La Présidente a été Jeudi par l'ordre de la Cour enfermée pour la vie dans un couvent. Le Président a eu le plaisir de satisfaire à sa vengeance, en faisant présenter au Roi un mémoire qui n'a laissé à la bonté de son cœur aucun moyen de faire grâce à la coupable. Si elle obtient de

moi un dernier souvenir, ne vous fâchez pas, mon cher Marquis; je l'oublierai, et je ne vous parlerai plus d'elle. Adieu, mon cher frère, recevez l'hommage de mes sentimens.

FERDINAND.

Onzième Nuit d'Elise.

JE me suis résignée à supporter l'avilissement où mon pénible aveu m'a plongée. J'ai expié ma faute par le plus cruel des sacrifices! . . . . J'ai consenti à prolonger mes jours pour sauver un être à qui je dois donner la vie! . . . . Ces jours où je m'abreuve de larmes, je les ai consacrés à m'occuper du bonheur de mon père, et le calme n'est pas au fond de mon coeur!

O filles sensibles, quelle leçon vous donnent les funestes suites de mon égarement! Depuis que j'ai failli, je ne puis goûter aucun repos. Les caresses de mon père redoublent mon désespoir. Je ne vois dans les soins de M. de Coulanges qu'un sentiment

de pitié dont je ne cesse de rougir. . . M. de Coulanges s'est exposé pour garantir les jours de mon père ; il m'a sauvé l'honneur, et sa conduite sublime, loin de calmer mes maux, ajoute à mes remords ! O si je ne devais bientôt mourir, pourrais-je supporter la pensée d'avoir enchaîné à mon sort l'homme vertueux dont je suis indigne d'être la compagne ! Près de lui, je sens mon front se couvrir de honte ! Je crains d'offenser la vertu, en parlant de mes peines. L'avilissement où je suis arrête la plainte ; ma bouche n'ose plus l'exprimer, et je dois souffrir en silence les affreux déchiremens de mon cœur. Filles sensibles, fuyez, fuyez l'amour. . . . . . O gardez-vous de devenir coupables ! Le plus affreux des supplices est celui de la honte et des remords !

Le barbare Alfred me poursuit ! Son image s'offre sans cesse à ma pensée ! . . . Je le vois, je crois l'entendre à chaque heure de la nuit, à chaque instant du jour. Infidèle Alfred, pourquoi ton image vient-elle troubler mes dernies momens ! . . . Oh ! laisse moi, laisse moi. . . je dois ton inconstance à mon égarement, crois-tu que je l'oublie...

Oh! non, non, j'ai gardé tous mes souvenirs ! . . . . . Pourquoi me poursuis-tu! je suis repentante. . . tu m'as assez punie ! . . cesse de me tourmenter : que veux-tu de moi ? Je vais mourir. . . . .

Pardonne, objet de mes douleurs ! tu me rappelle mes devoirs. Oui, je conserverai mes jours pour te donner la vie. Hélas le ciel te preserve à jamais des malheurs affreux qui ont été mon partage.

LETTRE CLXXXVI.

Ferdinand au Marquis de Lonel.

Bordeaux le 3 *Novembre* 17 . .

Après avoir combattu inutilement le désir qu'Alfred avait de voir Elise, je l'ai moi-même conduit à Key . . . . pour lui faire mieux sentir l'inutilité de sa démarche, et travailler avec plus de fruit à lui faire perdre tout espoir.

Arrivé à Key . . . , je plaçai Alfred dans

le village, et je laissai Marc pour veiller sur lui. Je leur recommandai de se cacher avec soin, de prendre garde qu'Edmond et Lucile n'eussent connaissance d'une démarche qui pouvait compromettre Elise. Alfred me chargea d'une lettre pour elle. Je lui promis de l'engager à la recevoir, étant bien décidé à n'en rien faire.

Je fus bien reçu au Château. M. Duménil me combla de politesses. Elise me parut très-abattue; mon arrivée la troubla; et cependant elle me témoigna qu'elle conservait un sentiment de préférence pour l'ami d'Alfred.

J'eus un long entretien avec ma sœur, et Mde. de Pressange. Nous nous abandonnâmes sans contrainte à toute la douleur que nous cause l'état de langueur d'Elise. Je les convainquis qu'il fallait laisser à cette malheureuse femme, la pensée qu'Alfred l'avait abandonnée, pour lui donner un motif qui pût la disposer à se livrer au sentiment de reconnaissance que doit lui inspirer la conduite de M. de Coulanges. Nous parlâmes quelque tems de la triste manie

d'Elise

d'Elise qui se complaît presque chaque nuit à passer quelques heures dans l'appartement qu'elle habitait avant son mariage. Ma sœur me dit qu'elle en avait demandé la permission à son mari. M. de Coulanges qui paraissait ne vivre en effet que pour s'occuper du bonheur de sa femme, avait à l'instant même satisfait à cette fantaisie. Jamais lui-même n'entrait dans cette chambre, où Elise avait demandé d'être toujours seule, souvent elle y restait assez tard dans la matinée, et son père n'osait y troubler sa solitude dans la crainte de déplaire à M. de Coulanges.

Vers le soir j'allai voir Alfred. Je lui rendis la lettre qu'il avait écrite à Elise, en lui disant que je n'avais pu l'engager à la recevoir. Il fallait faire sentir à Alfred l'impossibilité de voir Elise, et travailler à rendre cette démarche aussi inutile que le soin qu'il avait pris de me charger d'une lettre pour elle. Je savais qu'Elise passait une partie des nuits dans son ancien logement ; mais je savais en même tems qu'il était éloigné de celui de M. de Coulanges ; et je supposais

qu'Elise qui avait fui Alfred une première fois, ne se montrerait point, si malgré toutes mes précautions elle se trouvait à portée de l'entendre. En conduisant Alfred sous les fenêtres de l'ancien appartement d'Elise, j'évitais d'être découvert, et je pouvais sans courir ce danger prouver à Alfred l'inutilité de ses poursuites.

Occupé de cette importante affaire, je rentrai au Château. Un peu avant minuit, après m'être assuré que la famille ne se disposait pas a quitter le salon, je me décidai à aller chercher Alfred, et à le conduire sous les fenêtres de l'ancien appartement d'Elise; je lui persuadai qu'Elise était seule, et pouvait l'entendre. Alfred s'approcha ; je m'éloignai de lui sous le pretexte de veiller à ce qu'il ne fût pas découvert ; mais dans le vrai pour pouvoir mieux l'effrayer au moindre bruit, et l'éloigner avant l'heure où sa malheureuse amie avait l'usage de se retirer dans cet appartement.

Alfred persuadé qu'Elise était seule lui parla long-tems, et ne ménagea ni plaintes ni menaces pour l'engager à écouter sa justifi-

sation, à lui montrer quelque pitié. La pauvre Elise encore dans le salon avec la famille, était bien éloignée de penser que celui qu'elle avait tant aimé, était aussi près d'elle.

Le bruit qui bientôt se fit entendre dans le château, m'instruisit que chacun allait se retirer. Je courus à Alfred, et je le conjurai de quitter son poste, en l'assurant que le silence d'Elise était une preuve certaine qu'elle ne voulait point favoriser de semblables démarches. Je voulus l'entraîner ; il me repoussa. Cependant cette fois, la crainte réelle d'être découvert, me fit employer la violence ; et malgré tous ses efforts Alfred fut obligé de me suivre. Je le laissai exhaler ses plaintes contre Elise ; et je lui ôtai toute espérance de parvenir jamais à se faire écouter d'elle.

Malgré les sollicitations de ma sœur, et celles de Mde. de Pressange pour m'engager à rester quelques jours avec elles ; je me déterminai à retourner à Bordeaux ; je craignais qu'elles ne découvrissent qu'Alfred était à Key... On ne pouvait met-

tré trop de mystère à ce dangereux voyage, et je ne voulais pas exposer Alfred, en restant près d'Elise, à commettre quelque imprudence.

Depuis que nous sommes de retour à Bordeaux, je n'ai pas perdu mon tems. J'ai obtenu d'Alfred qu'il renoncerait à toute tentative auprès d'Elise, puisqu'elle se refusait obstinément à recevoir ses lettres, à le voir et à l'entendre. Mon malheureux ami! je l'ai trompé! mais c'est pour son bien. A quoi eût servi son entrevue avec Elise, si ce n'est à les compromettre, et à rendre leur malheur plus affreux encore, lorsqu'ils se se seraient convaincus de leur amour mutuel.

Adieu, mon cher Marquis. Recevez l'hommage de mon tendre respect.

FERDINAND.

LETTRE CLXXXVII.

La Marquise de Lonel a Ferdinand.

Au Château de Key..., le 10 *Novembre* 17..

Je suis au déséspoir, mon frère ! L'état d'Elise ne fait qu'empirer chaque jour. Nos soins, loin de la distraire, semblent ne faire qu'aigrir sa souffrance. Nous tremblons, Mde. de Pressange et moi, que notre chère amie ne puisse conduire sa grossesse à terme. Depuis plusieurs jours, son changement est extrême. Son regard a quelque chose de sinistre. Elle semble faire de grands efforts pour paraître tranquille ; et son sourire, chaque fois qu'on la regarde, ou qu'on lui parle, tient de l'égarement. Quelquefois elle reste des heures entières sans répondre à aucune des choses que nous lui disons. Elle a l'air de ne point entendre, elle revient ensuite comme d'un long rêve pour recommander à sa tante de veiller sur son enfant. Mde. de Pressange retient ses larmes en l'assurant qu'elle partagera

avec elle les soins maternels. Elise paraît alors satisfaite, et pour un instant son receuillement a quelque chose de moins sinistre.

Hier nous étions toutes trois dans le salon. Nous avions pris notre ouvrage, Mde. de Pressange et moi, pour nous donner un air tranquille, et éviter de fatiguer Elise de notre attention. Il y avait près d'une heure qu'aucune de nous n'avions dit une seule parole, lorsque Elise assise près de la fenêtre laissa échapper un soupir.—Souffrez-vous, ma chère, lui dit Mde. de Pressange? Elise ne répondit rien . . . Nous n'osâmes renouveler la question que Mde. de Pressange venait de faire. Mais un instant après Elise s'approcha de moi, me prit la main, me la serra avec force, et me dit d'une voix altérée: Chère Adèle, si j'ai une fille, gardez-vous de l'élever avec votre fils. O, gardez-vous . . . Elle pâlit. Nous crûmes qu'elle allait se trouver mal. Ses yeux baissés, son silence nous effrayèrent ; nous appellâmes Mlle. Léris. Elise n'eut point l'air de s'apercevoir de tout ce mouvement. Elle me regarda avec attendrisse-

ment. Je ne pus m'empêcher de la serrer contre mon cœur ; elle s'échappa de mes bras, et sortit promptement du salon. N'osant la suivre, nous la recommendâmes aux soins de Mlle. Léris, qui une demi-heure après, vint nous dire de la part d'Elise, qu'elle allait revenir.

Nous questionnâmes Mlle. Léris sur ce qu'avait fait Elise en nous quittant, et nous ne pûmes retenir nos larmes lorsqu'elle nous dit que cette infortunée avait été dans la chapelle où elle avait prié dévotement sans s'apercevoir qu'elle était suivie. Qu'avant de sortir de la chapelle, elle s'était mise à genoux un instant devant le tombeau de sa mère ; qu'en se levant elle avait paru étonnée de voir Mlle. Léris, et qu'après l'avoir regardée d'un air assez tranquille, elle l'avait priée de venir nous dire, qu'elle allait rentrer dans le salon. Nous entendîmes M. de Coulanges qui parlait dans la chambre à côté ; nous renvoyâmes Mlle. Léris, et nous eûmes le tems de calmer notre émotion avant qu'il n'entrât.

M. de Coulanges nous demanda où était sa femme, et nous témoigna ses justes in-

quiétudes sur son état. Elise arriva : sa figure était entièrement changée, son regard était doux, elle était moins pâle, et ne paraissait plus ni distraite, ni agitée. M. de Coulanges s'approcha d'elle, lui fit des questions sur sa santé ; elle le rassura, causa avec nous d'un air tranquille, et nous fit à tous trois des amitiés. M. de Coulanges voulut profiter de ce moment de confiance pour faire une demande à sa femme. Cette demande fut faite d'une manière touchante, Elise d'abord en parut attendrie ; ensuite troublée. Il voulut obtenir d'elle la promesse qu'elle ne nourrirait point son enfant dans l'état de faiblesse où elle était. Elise le regarda avec tendresse, prit sa main, fut quelque tems sans parler, et son regard parut changé lors qu'elle prononça avec force, et d'un air qui me fit tressaillir ... Non, non, je ne le nourrirai pas. Non mon ami. Lucile prendra ce soin. Ma tante, et vous, vous veillerez sur Lucile . . . et moi . . . Et vous aussi, ma chère, lui dit M. de Coulanges ; Lucile sera établie au Château, dans votre chambre même, si vous le désirez. Elise ne répondit rien. M. de Coulanges lui prit la main, la

pressa contre son cœur, et changea d'entretien.

Quelques instans après, Elise sortit d'une profonde rêverie pour demander des nouvelles de Lucile. M. de Coulanges lui répondit qu'elle n'attendait que le moment d'accoucher. Elise voulut la voir à l'instant même. M. de Coulanges allait l'envoyer chercher, mais il était tard, et nous priames Elise d'attendre au lendemain. Elle y consentit.

Ce matin nous avons été, Mde. de Pressange et moi, avec M. et Mde. de Coulanges voir Lucile. Elise avec assez de tranquilité, a fait ses arrangemens ; et nous sommes rentrés au château après nous être promenés jusqu'à l'heure du dîner.

Ce soir j'ai laissé ma pauvre amie pour venir vous écrire. Elle est avec sa tante, M. Duménil, M. de Coulanges, et le président de Pirmont. Elle paraissait assez tranquille ; mais silentieuse, imobile, sa figure se décompose mille fois dans le jour. O mon frère ! si j'allais perdre ma seule amie ! si cet ange allait nous être enlevé ! ... Je ne puis supporter cette idée ! ... Dieu de bonté,

sauvez Elise ! Conservez-nous la plus parfaite de vos créatures, pour qu'elle serve d'exemple à la vertu malheureuse.

Adieu, mon cher Ferdinand. Je vous quitte pour aller chercher ma mère qu'Elise a demandée. Elle veut qu'elle vienne passer quelques jours à Key....

Douzième Nuit d'Elise.

JUSQU'A présent je t'ai nourri de mes larmes, touchant objet de mes douleurs !... en te donnant le jour, ma tâche sera remplie. . . . .

M. de Coulanges, vous méritiez une plus digne femme . . . vos bontés m'accablent... homme vertueux, homme sensible, je vous aime d'une amitié pure. Mon cœur sent bien tout ce qu'il vous doit. J'élève au ciel mes vœux les plus ardens pour qu'une autre compagne plus digne de vos vertus vienne vous consoler de ma perte. O ne me pleurez pas ! ma mort est nécessaire ! Puis-je vivre, Alfred est indigne de mes sentimens ! . . . . et je suis indigne de vous ! . . . . .

Je me sens mal. . . . . Le Ciel dans sa clémence prendrait-il le soin de terminer ma vie! . . . . . . Dieu de bonté, bénissez ma dernière heure! Frappez. C'est à genoux, les yeux noyés de larmes que je vous implore! épargnez à une infortunée le crime d'abréger ses jours. . . . . . .

LETTRE CLXXXVIII.

Ferdinand au Marquis de Lonel.

Bordeaux, le 30 Novembre 17.

Il y a long-tems, mon cher Marquis, que je ne vous ai écrit: mais j'ai eu des soins à donner qui ont rempli tous mes momens.

Après avoir obtenu d'Alfred qu'il renoncerait à toute tentative pour voir Elise, après avoir employé pour l'obtenir, le moyen même d'accuser Elise d'un abandon trop précipité, il m'a fallu du tems, de vives instances, des raisons bien motivées pour engager Alfred à obéir à son père. Mais je n'ai pu encore le déterminer à nous donner

quelque espérance, il ne veut point entendre parler de mariage. Il repousse son père avec fureur, et les scenes les plus déchirantes, les plus terribles, nous ont déjà fait craindre plus d'une fois pour Alfred.

Cependant Mlle. de Belval ne cache plus son amour pour lui. Elle l'accable de soins. Je voudrais aujourd'hui qu'il se laissât toucher. L'Abbé Aimery est de mon sentiment. Nous avons uni nos sollicitations auprès d'Alfred sans pouvoir réussir à le persuader. La dernière scene a été la plus violente. Le Comte a voulu faire valoir son autorité ; Alfred est entré dans une frénésie qui nous a fait craindre qu'il n'en perdît la raison, ou la vie.

L'Abbé Aimery au désespoir de voir son élève, son ami, dans un état si cruel, a fait les plus vifs reproches au Comte de Boransac. Dans sa douleur il l'a accusé d'avoir perdu son fils en le livrant par amour-propre à une femme comme Mde. de Granval, en acceptant par amour-propre les soins du Prince Orsinelli. La scène a été des plus vives ; et le Comte outré de toutes les véri-

tés

tés dures que lui a dites l'abbé, l'a prié de ne plus reparaître devant lui. J'ai demandé à l'abbé, et j'ai obtenu de lui, de rester à Arsilly auprès de ma mère, en attendant qu'Alfred puisse lui offrir sa maison. Il est parti hier. Alfred lui a fait un contrat où il lui assure un sort convenable à son état.

Hélas ! je ne suis que trop persuadé aujourd'hui, mon cher Marquis, qu'il faut conduire les hommes d'après leur caractère. La jeunesse doit trembler de donner des conseils qu'une longue expérience même doit craindre de hasarder. Je sens d'une manière bien cruelle le tort que j'ai eu d'exciter Alfred; au lieu de le retenir, je devais m'apercevoir qu'il n'était pas en état de comprendre mes principes, et qu'il fallait, avant de les lui apprendre, lui donner ma prudence pour les suivre.

Adieu, mon cher Marquis, je vous quitte pour aller retrouver mon malheureux ami. Il est un peu plus calme aujourd'hui, mais je ne puis rester long-tems loin de lui.

Recevez mes tendres hommages.

FERDINAND.

LETTRE CLXXXIX.

M. DE COULANGES AU PRÉSIDENT DE PIRMONT.

Au Château de Key...
le 15 *Décembre* 17..

DEPUIS votre départ, Monsieur, Mde. de Coulanges est dans un état bien inquiétant. Je suis au désespoir; la langueur où elle paraît livrée me fait souffrir mille tourmens. Cependant je ne crois pas avoir manqué de délicatesse dans ma conduite envers elle. Je n'ai point abusé des droits que me donnoit notre union pour la forcer d'étouffer des sentimens qui faisoient son malheur et le mien. Je ne m'accuse point d'avoir forcé cette âme trop sensible à une contrainte dangereuse. J'ai cherché à adoucir ses chagrins; je les ai partagés; cette conduite aurait dû la toucher. Brulant d'amour, j'ai veillé sans cesse à cacher une partie de mes sentimens. L'espoir a soutenu ma cons-

tance. Je croyais que le tems apporterait quelque remède à nos maux ; qu'Elise enfin touchée de ma conduite, trouverait quelque consolation à me voir partager ses peines. Vain espoir ! Hélas, mes soins n'ont aucun pouvoir ! Elise mourra, je n'en puis douter, et ma tendresse ne pourra la secourir.

Tout lui paraît indifférent. La douleur que son état cause à ses amis paraît la toucher peu ; son silence obstiné, sa continuelle agitation, tout prouve un chagrin profond qui ne veut point de remède. Une fièvre lente s'est jointe à des douleurs de tête presque continuelles ; le médecin a conseillé de faire changer d'air à cette chère malade. Hier je lui ai demandé où elle voulait être conduite. Elle m'a d'abord prié de la laisser à Key. . . Mais lorsqu'elle a vu mon pressant désir de la rapprocher des secours que son état paraît nécessiter, elle a consenti à retourner à Bordeaux pour y passer le tems de ses couches. M. Duménil voulait attendre que sa fille fût plus avancée dans sa grossesse pour quitter la campagne ; mais mon inquiétude ne peut me permettre de retarder un départ dont j'ose espérer quel-

que soulagement pour une femme adorée. Il a été décidé que nous partirions à la fin de ce mois, ou au commencement de Janvier. Elise a consenti sans effort à ce nouvel arrangement. Dieu veuille qu'elle s'en trouve bien; mais je n'ose l'espérer.

Adieu, Monsieur, recevez l'hommage des sentimens que je ne cesserai de vous conserver.

DE COULANGES.

Treizième nuit d'Elise.

JE vais donc quitter pour toujours ce lieu où mes premières années furent si heureuses! ce lieu témoin de mon bonheur, de mes tourmens, de mes regrets, de mon repentir! je vais le quitter! . . . . Adieu, séjour qui m'a paru si beau! qu'Alfred a rendu si terrible! . . .

Ce pavillon élevé par mes soins, où le jour de l'anniversaire de ta naissance, Alfred, un malheureux, inconstant comme toi, termina sa vie! . . . . Hélas, ce pavillon destiné à recevoir des amans fidèles, n'a fait que servir d'abri au crime. . . Le grand arbre témoin de notre innocence, le fut aussi de mon

égarement. . . . . Ce séjour où nous commençâmes à nous aimer, où tant de fois nous nous jurâmes de nous aimer toujours! hélas, ce séjour me rappelle ma faute et mes malheurs! . . . Chaque souvenir augmente mon désespoir! Chaque souvenir justifie mes pressentimens. . . . . Alfred, si mon amour m'eût donné plus de puissance sur ton cœur, tu ne te fusses pas exposé à devenir coupable; tu aurais fui le danger; tu aurais ôté à mon père tout prétexte pour retarder notre union; et la malheureuse Elise! . : .

Fuyez, pensées trop cruelles. . . . fuyez, déchirans souvenirs! . . . bientôt j'habiterai le séjour d'une paix éternelle. . . . Je n'ai pas long-tems à souffrir! . . . Hé! qu'importe la place où je dois mourir! . . .

Demain on me conduit à Bordeaux. J'eusse désiré que mon tombeau fut élevé à côté de celui de ma mère: mais je ne dois point contrarier M. de Coulanges. Je dois me livrer à ses soins. Hélas, mes amis sont loin de prévoir que bientôt je vais les quitter pour toujours! Mes cendres reposeront à St. Surain. . . C'est-là, Adèle, que le jour de votre mariage mon cruel avenir s'annonça

par le trouble de mon cœur! . . . c'est-là que je tressaillis lorsqu'au coup de midi votre destinée fut unie à celle de votre digne époux. C'est-là. . . c'est-là où sera mon tombeau.

. . . .

LETTRE CXC.

LA MARQUISE DE LONEL A SON MARI.

Bordeaux le 1 *Janvier* 17..

DEPUIS que nous sommes à Bordeaux, je n'ai pu vous écrire, mon cher ami, j'étais trop occupée d'Elise. Elle paraît plus abattue, et sans avoir été plus mal du changement de lieu, sa mélancolie est encore augmentée. Elle ne veut voir que nous. M. Duménil, M. de Coulanges, Mde. de Pressange et moi, nous sommes continuellement auprès d'elle. Je la suis à l'Eglise où elle reste chaque jour une partie de la matinée. Les heures qui suivent celles qu'elle passe en prières sont les seules où elle paraît un peu moins accablée. Mais tous les soirs son morne silence, ses regards troublés, nous causent

une douleur d'autant plus pénible à supporter, qu'il faut avec soin lui cacher nos inquiétudes. Si je perds mon amie! si je la perds! . . . . Pardonne, cher époux, mais je croirai avoir perdu la moitié de mon existence! Cruelle amitié, quels maux tu sembles préparer à mon triste cœur!

Lorsqu'Elise reçut à Key. . . les adieux de ma mère, elle parut un instant s'attendrir, comme si elle eût dû ne plus la revoir. Cette pensée me fit une impression que je ne peux exprimer. Je proposai à ma mère de nous suivre à Bordeaux. — Ah non, non, répondit Elise avec vivacité: qu'elle reste pour avoir soin de votre fils, chère Adèle. Ensuite se tournant vers ma mère, elle la regarda long-tems sans parler; et avec ce sourire qui déjà plus d'une fois m'a fait tant de mal, nous nous reverrons, lui dit-elle, je reviendrai. . . . .

. . . .

Pardonne, cher époux, j'ai été obligée de quitter ma lettre, mes larmes troublaient ma vue. . . . Si tu voyais Elise, si comme moi, tu étais le témoin de toutes les impressions qu'elle ressent, et qu'elle s'efforce

vainement de cacher, tu ne pourrais supporter cette déchirante image.

Je n'ai point encore vu mon frère. J'ai retardé jusqu'à présent à le prévenir de mon arrivée. Je ne puis le voir chez Elise, elle ne veut recevoir personne, il n'y a point ici d'exception, même pour ses amis; et je craindrais que la vue de mon frère ne fût trop pénible pour elle dans l'état de langueur où elle est tombée. Cependant je ne puis tarder plus long-tems à le voir. Je désire apprendre de lui ce que devient Alfred.

Adieu, mon cher ami. Notre petit Charles se porte bien. J'ai reçu aujourd'hui même une lettre de ma mère qui me donne des nouvelles de ce cher enfant.

Quatorzième Nuit d'Elise.

DIEU Clément, grâces vous soient rendues! je sens ma fin qui s'approche. La mort s'avance à grands pas. Mes prières sont exaucées. Je ne serai point coupable d'un suicide. Je vais mourir en paix. Le Ciel pardonne à une infortunée! . . . . . . Son repentir à trouvé grâce devant l'Eternel? . . . .

J'ai revu la maison de mon père, cette maison où j'ai tant souffert! . . . . Je l'ai revue avec tranquilité. Oui, c'est ici que je dois retrouver la paix. C'est ici que tous mes maux doivent finir.

LETTRE CXCI.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux le 20 Janvier 17..

DEPUIS ma dernière lettre, mon cher Marquis, je n'ai cessé de passer de la crainte à l'espérance; mais Alfred vient enfin de céder à mes désirs. J'attendais pour vous écrire, de pouvoir vous donner cette heureuse nouvelle.

La manière dont Alfred est venu m'annoncer qu'il était déterminé à obéir à son père ne m'a point surpris. Elle était la suite des scènes vives que nous avions eues ensemble, et le résultat de mes sollicitations trop tendres, trop motivées pour ne pas finir par le toucher.

En effet hier Alfred est venu me trouver. Ferdinand, m'a-t-il dit, en entrant dans ma chambre, je viens te satisfaire. Tu veux que je me marie: j'y consens. Je vais contenter l'orgueil de mon père, et tranquilliser ton amitié. Oui, dans le désespoir où je suis, n'éprouvant aucun sentiment pour Mlle. de Belval qui ose espérer me consoler de la perte d'Elise, je la préfère à toutes celles que l'on pourrait m'offrir. A l'exemple d'Elise, je vais céder à mon père; je vais lui obéir pour me punir de n'avoir pas su fuir des dangers si souvent redoutés par ma malheureuse amie! Sa conduite doit dicter la mienne. Par mon imprudence j'ai fait son malheur, je dois m'en punir.

Alfred en mettant la main sur son cœur s'écria: —— O Ferdinand j'ai là les expressions dont se servit Elise, lorsqu'elle m'écrivit le lendemain du mariage de ta sœur. Lorsqu'elle me peignit d'une manière si touchante tout ce qu'elle avait éprouvé à l'Eglise. . . . . . Cette lettre que j'ai relue tant de fois excite mon désespoir. J'aurais dû me réunir à Elise, ne la jamais quitter, braver les ordres inhumains qui tant de fois

m'ont séparé d'elle. J'aurais dû surtout fuir le danger que la légèreté de mon père m'a fait courir. Elise m'a cru infidèle ! j'ai mérité qu'elle m'abandonnât. J'aurais dû fuir mon père. J'aurais dû lui désobéir. Ton absence m'a perdu. Tes sages conseils sont arrivés trop tard ! . . . . . Je suis coupable envers l'amour ! Il m'a puni de mon imprudence. Le malheur d'Elise a fait un crime de ma faiblesse envers mon père ; je vais l'expier en épousant une femme que je ne puis aimer.

Je laissai Alfred exhaler ses sentimens ; je partageai sa douleur ; je louai son courage ; et pour l'empêcher de se dédire du parti qu'il venait de prendre, et dans lequel je place quelque espérance, je le conduisis chez son père à qui il déclara qu'il était disposé à satisfaire ses désirs.

Je n'ai quitté Alfred que pour vous écrire. Je vais retourner auprès de lui. Je veille sans cesse à soutenir sa résolution, à éloigner de lui une image trop chère ; je veux lui prodiguer mes soins jusqu'au moment où Mlle. de Belval pourra s'occuper à adoucir son sort.

Adieu, mon cher Marquis, recevez mon tendre hommage.

FERDINND.

LETTRE CXCII.

LA MARQUISE DE LONEL A SON MARI.

Bordeaux le 2 Février 17..

MON frère vient de m'apprendre le mariage de Mlle. de Belval avec Alfred, et le bruit que faisait ce mariage dont le comte de Boransac hâtait la conclusion. Ferdinand m'a parlé du désespoir d'Alfred qui déjà plus d'une fois avait voulu retirer sa parole : mais les choses sont trop avancées pour pouvoir se rompre. Alfred, comme la malheureuse Elise, sera une victime conduite à l'Autel.

Mon frère était informé qu'Elise passait avec moi une partie de ses matinées à St. Surain. Il m'a conjurée de trouver un prétexte pour l'empêcher de retourner à l'église.

glise. Le mariage d'Alfred peut s'y célébrer au premier jour, et je frissonne encore, en pensant que notre amie pourrait en être témoin.

Hélas, le prétexte a été facile à trouver ! elle est si faible, si abattue que sans l'affliger, le médecin a obtenu d'elle qu'elle ne sortirait pas dans l'état de souffrance où elle est. Il prévoit qu'elle pourrait accoucher dans son septième mois. Le désir de cette infortunée étant d'éviter ce qui pourait nuire à son enfant, il a été facile de lui faire recevoir avec docilité le conseil de ne s'exposer à aucune fatigue.

Comme mon cœur est déchiré ! Si je perds Elise ! . . . . O mon époux, O mon fils, que j'aurai besoin de vous pour pouvoir supporter ma douleur ! Mon état ne peut être comparé qu'à celui de Mde. de Pressange. Je ne sais en vérité si elle perd sa nièce, comment nous pourrons la sauver de son désespoir. M. Duménil est rêveur ; il s'agite, se tourmente, il paraît se repentir de s'être trop hâté de disposer de sa fille. M. de Coulanges est un modèle de douceur, de soins, d'égards, et de courage. Si Elise

l'eût aimé, elle eût été comme moi, mon ami, la plus heureuse des femmes..

Lucile est arrivée. Elise l'a demandée. Dès l'instant qu'elle a été rétablie de ses couches elle s'est rendue ici. Elise a eu plusieurs tête-à-tête avec elle. On ignore ce qu'elle lui a dit : mais on ne cherche point à s'en instruire. On sait que cette curiosité pourrait lui déplaire.

Elise passe ici, comme à l'Eglise, ses matinées en prières. C'est un ange, elle n'était pas faite pour le séjour terrestre !

O mon ami, je ne puis supporter ma douleur ! Elise mourra ! .. Dieu ! pourquoi l'ai-je connue ! .....

Quinzième Nuit d'Elise.

On ne veut plus que je sorte. Et bien soit. Je peux prier ici comme à l'Eglise. Il faut calmer vos inquiétudes, mes amies ; ménager votre sensibilité pour que vous ayez la force de supporter vos douleurs. Le tems de ma délivrance approche ... Ma

tante, et vous Adèle, vous saurez en lisant ces nuits, qu'Elise a trompé ses amis jusqu'à son dernier moment, et qu'elle n'était plus digne de leur estime.

Qu'Alfred, l'infidèle Alfred lise les expressions de ma douleur! mais, ma tante, épargnez mon père, qu'il ne voie point ce tableau de mes souffrances. S'il a cru faire mon bonheur, ma mort doit suffire pour le détromper.

Dieu m'a pardonné, il a exaucé ma prière ; le calme que j'éprouve me le fait espérer. Dans sa bonté, lui même il abrège mes jours. Je n'aurai point à porter au pied de son trône le repentir d'un suicide. Je mourrai en paix, et mon âme s'élevera sans crainte vers l'Eternel.

A l'exemple du Dieu bienfaisant qui m'a rendue à moi-même, qui a permis que la bénédiction de son ministre vînt me laver de ma faute, qui a sanctionné dans le ciel le pardon que j'ai reçu sur la terre ; à son exemple, pardonnez moi, mes amies, la douleur que je vais vous causer. Oui, ma perte vous sera sensible, je le sens. Mais croyez vous qu'il ne m'en coûte rien pour

vous quitter! . . . il m'eût été si doux de vivre pour aimer ! . . . .

Hélas, il fallait expier ma faute ! Je n'étais plus digne d'être votre compagne, votre amie . . . Les bontés de M. de Coulanges n'étaient-elles pas un reproche éternel pour moi ... Ce n'était donc que dans la nuit des tombeaux qu'Elise trop coupable pouvait trouver un refuge ! . . .

Cruel Alfred, je te rends libre. Tu peux te livrer sans remords à tes nouveaux liens. Dégagée de tous ceux que j'ai eus sur la terre, je regarde sans effroi l'oubli que ton cœur me destine. Je te pardonne mes malheurs comme Dieu m'a pardonné ma faute. Je prierai ce Dieu clément de t'épargner les peines de la vie, et je lui demanderai, lorsque ta dernière heure sera venue, de t'accorder comme à moi tous les avantages d'une sainte résignation.

Ma tante, je vous recommande mon enfant ; veillez sur lui. Si j'ai une fille, que votre exemple lui serve de guide dans la route épineuse de la vie. Si elle s'égare, que mon exemple la fasse frémir, et la ramène vers vous.

Si j'ai un fils, que M. de Coulanges soit son modèle. Qu'il imite ses vertus. Mais gardez-vous en lui parlant de sa mère de prononcer le nom d'Alfred. . . . . Laissez en paix ma cendre . . . .
. . . .

Mon père se consolera de ma perte ! j'ai causé son tourment. Ses désirs ont toujours été opposés aux miens. Oh ! oui, il se consolera . . . .

Mon cœur reconnaissant forme pour le bonheur de M. de Coulanges les vœux les plus sincères. Qu'il vive heureux ! Que mon souvenir ne vienne pas troubler son repos ! Qu'une compagne digne de lui vienne effacer jusqu'à la moindre trace des chagrins auxquels son attachement pour moi l'a trop longtems livré ! Hélas, jamais mon cœur ne fut coupable d'ingratitude ! J'aime M. de Coulanges de cette amitié sainte inspirée par l'estime ; et si j'eusse pu le rendre heureux, j'aurais, en le quittant pour toujours, éprouvé un sentiment pénible !.

Vous mes amies, vous dont la douleur peut seule troubler mes derniers momens,

O par pitié cachez moi vos pleurs ! . . . .
. . . .

C'est à vous, ma tante, que Lucile remettra mes écrits. Je vais les rassembler afin qu'après ma mort ils soyent confiés à votre prudence.

Je vous supplie de faire donner à ma bonne Léris tout ce qui m'a appartenu, bijoux, meubles, &c. &c. Obtenez de mon père qu'elle reçoive pendant sa vie la moitié de la pension qu'il m'avait destinée. Que ma bonne Léris demeure auprès de vous, ma chère tante, et qu'elle veille aux soins que Lucile prendra de mon enfant.

Obtenez de la bonté de mon père qu'en mon nom, la dot que j'ai faite à Lucile soit doublée, et que son mari ait en propre la maison qu'il habite à Key . . . , avec les jardins qui en dépendent. Que pendant plusieurs années la dépense que j'eusse faite, si j'avais vécu, serve à récompenser les domestiques qui ont eu soin de moi, et à soulager tous les pauvres habitans du village de Key . . . , Je vous en supplie, ma tante, veillez à ce que ma mort ne fasse tort à personne.

Je verrai mon enfant. Je le presserai contre mon cœur ! . . . Avant de rendre le dernier soupir, j'aurai cet instant d'une déchirante joie ! . . . . . Cette pensée me fait tressaillir . . . . . Objet le plus cher à ma tendresse, je te laisserai en de dignes mains. Le plus vertueux des hommes veillera sur toi. Ma tante te prodiguera ses plus tendres soins . . . . et mon père t'aimera. Tu lui rappelleras quelques fois sa malheureuse fille ! . . . Sois plus que moi digne de sa tendresse . . . . que le ciel te preserve des passions ! Elles égarent, et dans leur coupable tyrannie, elles ferment le cœur aux sentimens vertueux qui épurent et consolent la vie.

O mes amies ! je vais vous revoir quelques instans encore, et mes yeux se fermeront pour toujours ! . . . Je perdrai le souvenir de ma misère ; mon âme sanctifiée par mes malheurs, ma punition, et mon repentir, pourra porter aux pieds de l'Eternel ses vœux pour votre bonheur.

Adieu, mes amies, adieu. Vous m'aimez ! Ne pleurez donc pas lorsque je vais cesser de souffrir ! . . . ,

LETTRE CXCIII.

Ferdinand au Marquis de Lonel.

Bordeaux le 28 *Février* 17 . .

J'ai pensé, mon cher Marquis, voir échouer toutes mes espérances. Plus le moment de conclure approchait, plus Alfred dans son désespoir s'éloignait de Mlle. de Belval. Sans mes soins assidus, tout eût été rompu. Mais le contrat de mariage est signé ; et d'accord avec le Comte, nous avons mis une grande ostentation à cette signature, une grande publicité à ce mariage qui fait aujourd'hui l'occupation de toute la ville. Alfred ne peut plus se dédire ; la célébration est fixée pour le 12 du mois prochain.

Mlle. de Belval se conduit avec toute la mesure qu'exige sa position. Je suis fort content d'elle. Elle montre une sensibilité décente ; ses démarches, en prouvant tout

son amour, sont cependant remplies d'une délicate discrétion. Elle ne s'occupe à distraire Alfred, qu'en partageant sa tristesse. On remarque la manière dont elle se conduit, et on la loue généralement. Je ne la croyais pas capable d'autant de tact. Mais l'amour est un grand maître ! Elle veut s'attacher Alfred ; et s'il y a une route qui puisse la conduire à son but, elle a pris la véritable. J'espère qu'Alfred se laissera toucher par ses soins ; j'espère que je l'aurai sauvé de son désespoir en le forçant de contracter ce nouveau lien.

Je ne vous écrirai qu'après le mariage d'Alfred. Jusqu'à ce moment je ne puis le quitter un seul instant. Je veille sur lui, et ce soin ne peut sans danger passer encore en d'autres mains.

Adieu, mon cher Marquis, recevez l'hommage de mes sentimens.

LETTRE CXCIV.

LA MARQUISE DE LONEL A SON MARI.

Bordeaux, le 4 Mars, 17..

CETTE nuit Elise est accouchée d'une fille. Cette pauvre enfant venue à 7 mois, nous a fait craindre pendant quelques heures, qu'elle ne passât de la vie à la mort trop promptement pour recevoir le baptême. On l'a ondoyée dans la nuit, et ce matin Mde. de Pressange avec le président de Pirmont, l'ont tenue sur les fonds de Baptême. Je suis accablée de fatigue. J'ai passé deux nuits auprès d'Elise. Elle a souffert long-tems, et nous avons craint un moment qu'elle ne succombât à ses douleurs. Lorsque au retour du baptême on lui a porté son enfant, elle est restée la bouche collée sur cette pauvre petite. On a été obligé de la lui arracher ; l'émotion qu'elle ressentait paraissant devenir dangereuse, le médecin nous a conjurés de nous éloigner quelques instans.

Quand nous sommes revenus, Elise nous a paru calme. Dans ce moment elle dort. Je vous écris dans sa chambre, que je ne puis quitter sans crainse. Jusqu'à ce que nous ayons passé les neuf jours, je ne pourrai être tranquille . . . . Mon ami, j'ai le cœur si serré que je suis forcée de cesser d'écrire.

Adieu.

LETTRE CXCV.

LA MARQUISE DE LONEL A SON MARI.

Bordeaux le 9 *Mars*, 17 . .

ELISE est mal ; bien mal. Le médecin ne conserve plus d'espoir. Dieu ! je ne sais où j'en suis . . . . . si elle succombe. . . . . mon cœur est déchiré . . . .

MLLE. LÉRIS AU MARQUIS DE LONEL.

Le 11 *Mars.*

MONSIEUR LE MARQUIS,

HIER au soir, un ange a quitté la terre pour retourner au ciel. Le désespoir m'environne. Mde. la Marquise n'a pu continuer cette lettre, et je me charge de vous l'envoyer, pour vous instruire de notre malheur.

Avant-hier vers le soir, Mde. de Coulanges se trouva au plus mal. La nuit fut si cruelle, qu'elle nous fit perdre tout espoir. On n'entendait que cris, que sanglots dans la maison. M. Duménil courait d'une chambre à l'autre ; il demandait du secours pour sa fille mourante, et paraissait avoir perdu la raison. M. de Coulanges n'a pas quitté le chevet du lit de sa femme. Tantôt à genoux devant elle, tantôt la pressant contre son cœur, sa douleur attirait les larmes de

tous ceux qui en étaient les témoins. Quant à Mde. de Pressange, et Mde. la Marquise, il est impossible de vous peindre leur état. J'ai cru vingt fois qu'elles allaient succomber à leur douleur. On a été obligé de tenir Lucile éloignée avec la pauvre petite enfant dont la vue semblait troubler trop vivement les derniers instans de mon infortunée élève.

Hier matin le calme est revenu, et Mde. de Coulanges a reconnu son mari, et moi, qui étions auprès d'elle. Elle nous a priés d'aller chercher sa tante, Mr. Duménil, et Mde. la Marquise, qui dans un coin de la chambre étoient cachés à sa vue. Elle a demandé que Lucile vint lui porter sa petite fille ; et se tournant du côté de son directeur, qui depuis trois jours et trois nuits veillait auprès d'elle, elle lui a parlé quelques instans tout bas. Nous avons entouré le lit de cette infortunée, et plaçant Lucile au milieu de nous, nous lui avons présenté son enfant qu'elle demandait, et nous avons porté cette pauvre petite dans les bras de sa mère. C'est dans ce moment, comme par instinct de la perte qu'elle allait faire, que cette pauvre

enfant a jeté ses premiers cris. Ils ont troublé Mde. de Coulanges. Mais bientôt cette céleste femme a souri, et nous a dit avec un sentiment qui a pénétré au fond de nos cœurs—Ma chère petite vivra, elle me paraît moins faible que je ne le pensais.—Ensuite elle a cherché à appaiser les cris de son enfant, et le pressant contre son cœur, elle s'est recueillie un instant.

Nos regards étaient fixés sur Mde. de Coulanges. Nous n'osions dire un mot, ni faire le moindre mouvement dans la crainte de troubler la méditation dans laquelle elle était plongée. Enfin elle a levé les yeux, et paraissant vouloir réunir toutes ses forces, elle a tourné ses regards du côté de M. de Coulanges, en remettant sa fille entre ses bras. Ayez-en soin, lui a-t-elle dit en joignant ses mains, et se soulevant comme si elle eût voulu se mettre à genoux, Dieu tout-puissant s'est-elle écriée, donnez à M. de Coulanges pour ma fille la tendresse qu'il a eue pour moi, et que toujours elle se rende digne du protecteur vertueux que je lui donne . . . . Nous pleurions tous. Elle s'en est apperçue, —— Ne pleurez pas je vous

en conjure ; O ne pleurez pas, nous a-t-elle dit. Ma tante, ma chère Adèle, ne devons-nous pas tous mourir ! . . . Nous nous reverrons dans une meilleure vie. Celle-ci n'est qu'un passage, il a été pour moi bien pénible ! Félicitez-vous de me voir au bout de ma carrière, puisque je vais cesser de souffrir.——Elle a vu que M. de Coulanges ne pouvait plus contraindre sa douleur.—Mon ami, pardonnez-moi les maux que je vous cause. Pardonnez, lui a-t-elle dit, tout le chagrin que je vous ai fait. Vous le voyez, je n'étais pas digne d'être votre femme, puisque je n'ai pas su vous rendre heureux ! Puisque unie au plus vertueux des hommes, je n'ai pas su vivre pour lui . . . .
. . . .

. . Elle s'est arrêtée. . Après un moment de silence, elle a repris d'une voix éteinte : et vous, mon père, oubliez-moi. J'ai troublé vos jours. . . . ne me regrettez pas. Je ne pouvais faire votre bonheur ! que ma fille vous console. , ... Mon père, je vous en supplie, bénissez cette chère enfant, et qu'avant ma dernière heure, je reçoive de

vous la promesse que vous la protégerez toujours.

M. Duménil livré au désespoir, s'est approché de sa fille; il a béni son enfant, et sans pouvoir prononcer un seul mot, il s'est jeté à genoux, en faisant retentir la chambre de ses cris. On a emporté M. Duménil qui était tombé sans connaissance. On a voulu éloigner Lucile, dans la crainte que la révolution qu'elle recevait de cette cruelle scène, ne lui fît mal, et ne nuisît à l'enfant. Mde. de Coulanges l'a arrêtée ; après lui avoir parlé bas, elle lui a ordonné de sortir. Ensuite sans s'appercevoir que nous restions auprès de son lit, elle a demandé à son directeur de commencer les prières des agonisans, et priant avec lui, les accens de sa voix ont déchiré nos cœurs. Mde. la Marquise et Mde. de Pressange n'ont pu y résister; je les ai entraînées loin de leur amie mourante. Lorsque je suis rentrée, Mde. de Coulanges était immobile Ses yeux fixes, son regard terne, m'ont arraché un cri que je n'ai pas été la maîtresse de retenir. M. de Coulanges noyé dans ses larmes, m'a fait signe de me

retirer, lorsqu'Elise a poussé un soupir. Nous nous sommes précipités vers elle. D'une voix presqu'éteinte, nous l'avons entendue recommander son âme à Dieu. Sa voix expirante sur ses lèvres, nous a fait perdre les derniers mots qu'elle a prononcés; et ses yeux se sont fermés pour toujours.

J'ai passé la nuit auprès de cet ange. J'ai vu sur son front un rayon de la lumière céleste. Elise belle comme durant sa vie, paraissait jouir d'un sommeil tranquille. En lui rendant les derniers devoirs, j'ai songé à tout ce qu'elle a souffert; à toutes les époques de sa vie où elle m'a fait connaître ses pressentimens. Je les ai souvent combattus; les événemens les ont justifiés! . . . . Son âme aujourd'hui repose en paix dans le séjour de l'Eternel!

O mon Elise, mon élève, que la vie va me paraître à charge, lorsque la terre prviée de son plus bel ornement, ne paraîtra plus qu'un effroyable désert à ceux, qui comme moi, ont su vous aimer! . . . . .

J'ai envoyé un exprès à Arsilly pour prévenir Mde. votre belle-mère, qui ce matin est venue arracher Mde. la Marquise à ce

séjour de deuil. M. le Président de Pirmont a emmené chez lui M. de Coulanges. Mde. de Pressange n'a pas voulu suivre son frère qui est parti pour Key. . . L'enterrement est pour demain. Ce sera vers midi qu'on portera à S. Surain les précieux restes de la plus parfaite des femmes!

O Monsieur le Marquis! il m'a fallu remplir la cruelle tâche de vous instruire de notre malheur. Pardonnez si ce papier trempé de mes larmes vous est envoyé. . . . mais cette lettre reprise en différentes fois ne peut être transcrite, j'ai pensé en l'écrivant succomber à ma douleur. . . . . excusez-moi. . . . .

Recevez, Monsieur le Marquis, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble

et très-obéissante servante,

Léris.

LETTRE CXCVI.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux, le 14 *Mars* 17..

HELAS, mon frère! l'aurais-je pu prévoir la plus effroyable des catastrophes! Je ne sais, dans le trouble où je suis encore, si je pourrai vous rendre compte du plus cruel des événemens. Je vous écris de la chambre de mon malheureux ami. Sa femme et son père se sont éloignés par mon ordre, et l'infortuné repose dans ce moment.

Ce fut avant-hier vers midi qu'Alfred fut conduit à l'Autel. Je lui avais caché avec soin l'accouchement d'Elise, et le danger dans lequel étaient ses jours. Nous partîmes de l'hôtel de Boransac pour nous rendre à l'Eglise, M. de Belval et sa fille nous y attendaient. Toute la ville était assemblée pour voir ce mariage dont on avait tant parlé. Nous avions de notre côté prié les parens et les amis des deux familles.

Alfred était livré à une douleur que je

n'avais pu distraire, lorsque son père et moi nous le conduisîmes à l'Autel. Alfred et Mlle. de Bélval reçurent la bénédiction nuptiale. Je veillais sur Alfred; sa pâleur était effrayante. A peine la cérémonie était-elle achèvée, que les cloches de la mort se firent entendre, et bientôt l'horloge sonna midi, Alfred troublé s'éloigna de l'Autel, s'approcha de moi; ——— Le coup de midi, me dit-il d'un air égaré. . . . Ferdinand, te souviens-tu de la lettre d'Elise? . . . . Il finissait d'articuler ce peu de mots, lorsqu'un enterrement entra dans l'Eglise. Alfred s'avança vers la porte; je le suivis. La foule nous sépara de la noce.———Quel est cet enterrement, demanda Alfred, quel est, dit-il, en poussant un profond soupir, l'heureux mortel qui a cessé de vivre! ——"*C'est une femme*, lui répondit-on, *c'est l'enterrement d'Elise Duménil, Dame de Coulanges, qui est morte avant-hier.*" Mais déjà Alfred n'entend plus. Déjà dès les premiers mots, dès que le nom d'Elise fut prononcé, Alfred était tombé sans sentiment aux pieds de son épouse qui s'était rapprochée de lui. La rumeur fut extrême dans

l'Eglise ; nous eumes de la peine à enlever Alfred du milieu de la foule que cet événement faisait accourir autour de nous. Je laissai Mlle. de Belval livrée aux soins de son père, et j'emmenai Alfred chez lui. Il ne revint à la vie, que pour tomber dans un délire qui encore aujourd'hui nous fait craindre pour sa raison.

Il est bien tems que le Comte se repente de sa conduite! Il est bien tems qu'il se reproche les malheurs de son fils! . . .

Si Mlle. de Belval a osé un instant se flatter de remplacer Elise, si elle a pu se féliciter un moment du mariage forcé de sa rivale, ô comme elle est punie! Alfred ne veut point la voir; dès qu'elle l'approche, il tombe dans d'horribles convulsions. Point de femme, s'écrie-t-il, je n'en veux jamais voir. Qu'on l'ôte de devant mes yeux, sa présence est un outrage. Ensuite il parle à Elise, —— moitié de moi-même, lui dit-il, Elise, je vais te rejoindre pour ne plus nous séparer. . . . . . . j'ai causé ta mort. . . . tu m'aimais! tu n'as pu vivre sans moi. . . . je vais te suivre. . . . . . appaise-toi! âme plaintive, appaise-toi. . . . tu m'as accusé,

abandonné . . . tu as cessé de vivre avant que je me sois justifié. . . entends mes cris.... qu'ils parviennent au séjour de l'Eternel. . .

Le désordre d'Alfred est presque toujours suivi d'un grand accablement. S'il voit son père il reprend la même fureur. Il lui reproche ses malheurs, et demande qu'on l'éloigne de lui. . . . .

Le 16 *Mars*.

Le mal ne fait qu'empirer. On a saigné Alfred sans appaiser ses fureurs. Sa femme et son père ne peuvent plus le voir. Jusqu'à ce moment, je suis le seul qu'il puisse voir sans colère; Marc est le seul domestique qui ose l'approcher. O mon malheureux ami! . . . .

Le 18.

Alfred est fou. On le traite pour cette horrible maladie, et le Médecin craint de ne pas l'en tirer. Il a voulu s'échapper pour aller à l'Eglise arracher Elise de son tombeau, l'emmener avec lui. Il a fallu avoir recours à la force pour le retenir, Il ne re-

connaît personne, on est obligé de cacher toute arme meurtrière pour éviter de nouveaux malheurs. Il ne parle que de sang et de mort. . . .

Votre exprès attend : je vais donc vous envoyer cette lettre que je gardais depuis quelques jours. Vous le voyez par les différentes dates. Je ne pouvais me déterminer à vous envoyer d'aussi cruels détails ; j'attendais de pouvoir adoucir le mal qu'ils vous feront, en vous donnant de meilleures nouvelles. Je l'ai cru un instant ! mais vain espoir ! Si la jeunesse d'Alfred sauve sa vie, hélas sa raison est perdue sans retour ! . . . .

N'envoyez plus chercher mes lettres. Je ne sais quand je pourrai vous écrire.

Adieu.

LETTRE CXCVII.

Mde. de Pressange a M. Duménil.

Bordeaux le 20 *Mars* 17. .

O le plus barbare des hommes ! vous l'avez assassinée cette fille que nous adorions

tous! . . . . Eh vous dites que vous l'aimiez! Non, non, vous ne l'aimiez que par orgueil, elle faisait toute votre gloire. C'est votre avantage que vous cherchiez, et non celui de votre fille. O que de larmes vous devez répandre! . . . . Je ne voulais plus vous revoir, mais il faut que je vous porte des papiers que je ne puis confier à personne. Oui, dès que j'en aurai la force, je me traînerai jusqu'à Key. . . Je vous ferai connaître toute l'étendue des malheurs de votre fille, et puissions-nous mourir ensuite, moi de ma douleur, vous de vos regrets!

La malheureuse enfant! ce n'est qu'après sa mort que son secret est dévoilé! c'est dans les longues nuits destinées à cacher ses larmes que l'infortunée a peint toutes ses douleurs! c'est à moi qu'elle addresse ses déchirans écrits. Vous les lirez ces nuits d'Elise! vous les lirez, et vous frémirez d'une sévérité qui a contraint votre fille à garder son secret; s'il eût été dévoilé, vous eussiez été forcé de l'unir à son amant, et malgré vos préventions, vous auriez assuré le bonheur de votre fille. Vous auriez sauvé ses jours! . .

Alfred

Alfred l'aimait. Il lui a été fidèle. On vous a fait connaîtrè ses malheurs ; mais il n'était plus tems. Vous vous étiez hâté de sacrifier la victime dans l'espoir d'assurer votre sécurité.

Alfred, le malheureux Alfred a perdu la raison. Fût-il dans un état moins désespéré, je n'aurais pas la barbarie de lui montrer les derniers écrits d'Elise ; il n'est que trop puni d'avoir cédé aux volontés de son père ! Frémissez ! ce malheureux jeune homme venait de prononcer à l'Autel le serment arraché à l'obéissance filiale, lorsque l'enterrement de notre infortunée Elise est entré dans l'Eglise. Depuis ce moment on craint pour la vie d'Alfred, ou pour sa raison. Que de malheureux vous avez faits dans l'espoir d'assurer votre tranquillité ! cependant vous l'avez perdue, perdue pour toujours ! . . . .

Je sens mes forces qui m'abandonnent. Dieu ! Dieu, faites-moi mourir. . . . . .

LETTRE CXCVIII.

Ferdinand au Marquis de Lonel.

Bordeaux le 16 *Avril* 17..

Je ne puis plus quitter Alfred. Je vais m'enfermer avec lui. L'infortuné est toujours fort mal, quoique les Médecins ne désespèrent pas de le sauver, il n'a pu cependant retrouver encore la raison. Sa femme et son père ne peuvent l'approcher sans courir les plus grands dangers. Quand il les reconnaît, il les appelle ses bourreaux. Souvent il prend son père pour M. Duménil; et alors il faut veiller sur lui. Sa rage poussée à l'extrême, force le Comte à s'éloigner. D'autres fois Alfred prend son père pour M. de Coulanges, et s'élancerait sur lui si on ne le retenait. Nous sommes tous excédés de fatigue. Jour et nuit, il faut tenir Alfred, le préserver du danger qu'il court, et qu'il

fait courir. On a proposé de l'enchaîner, que je meure plutôt que de le souffrir. Malheureux ami! tant que j'aurai un souffle de vie ce sera pour te servir. . .

LETTRE CXCIX.

Mde. de Pressange a la Marquise de Lonel.

Au Château de Key. . .le 20 Avril 17. .

C'est à mes soins qu'on a livré la fille de notre malheureuse amie. M. de Coulanges est parti pour Paris. La vue de ce cher enfant augmente mes douleurs, et cependant me donne la force de les supporter. Oui, je vivrai pour elle. Je l'éleverai. J'en ferai mon unique soin.

J'ai peut-être été barbare envers mon frère! mais comment aurais-je pu retenir les effets de ma juste douleur! Un jour viendra où vous connaîtrez tous les malheurs de notre amie; alors vous com-

prendrez que je n'aye pu les cacher à celui qui par son funeste entêtement en fut l'auteur. Cependant mon frère déjà accablé de douleur, n'a pu supporter la lecture des derniers écrits d'Elise. Il a été dans un état si violent que j'en ai été effrayée. Son désespoir en réveillant en moi l'amitié que j'eus toujours pour lui, me donne l'inquiétude d'avoir trop ajouté à ses douleurs.

Adieu, ma chère Marquise. Au nom du ciel, ménagez-vous pour votre fils, pour votre époux. Nous nous reverrons. Je vivrai. Eh, ne faut-il pas que je vive pour veiller au dépôt précieux qui m'est confié!

LETTRE CC.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux le 1*er Mai*, 17..

BONHEUR inespéré. Alfred est sauvé. Oui, mon frère, j'ai sauvé mon ami. Pardonne, chère Adèle, je rouvre tes plaies ! Tu as perdu celle qui te fut chère, et plus heureux que toi, je conserve mon ami.

Il y a quelques jours, qu'excédé de fatigue, je fus malgré moi, forcé de quitter Alfred pour prendre quelque repos. Dans le même temps, Marc sortit de la chambre de son maître, en le laissant livré aux soins des autres domestiques. Marc se trouvant incommodé, ne put retourner avant moi auprès d'Alfred. Abandonné à d'autres soins qu'aux miens, et à ceux de Marc, bientôt Alfred fut livré à tous les dangers que lui causait son état. Les personnes commises à sa garde s'en-

dormirent ; et Alfred dans un moment de calme, s'apperçut de la liberté dont il jouissait ; il en profita pour s'échapper. Le bruit qu'il fit, éveilla ses gardiens dont les cris bientôt parvinrent jusqu'à moi, et m'éveillèrent en sursaut. Je m'étais couché tout habillé. J'accourus, et appercevant Alfred qui descendait dans le jardin, je l'atteignis (Dieu ma main tremble de l'écrire) ! je l'atteignis au moment où il allait se précipiter dans un puits. Je pensai m'évanouir à cette vue. L'amitié soutint mon courage. Je sauvai mon ami ; et l'ayant ramené dans son appartement, mes soins, mes caresses eurent le pouvoir de l'attendrir.

Depuis ce jour Dieu a permis que mon ami me fût entièrement rendu. Docile à suivre les remèdes qui lui sont ordonnés, Alfred n'a pas eu un instant d'égarement. Il voit son père. Il le voit avec tranquillité. Il reçoit les soins de sa femme. Il paraît touché de sa douleur que lui-méme s'occupe à adoucir en lui demandant pardon de sa conduite passée, et lui donnant quelque espoir pour un avenir plus doux. Souven'

Alfted sort avec moi; nous nous promenons à cheval, et nos entretiens sont calmes. Il se livre entièrement à mon amitié dont il paraît goûter les donceurs. Enfin Alfred est si bien aujourd'hui, je suis si rassuré sur son état, que d'accord avec lui, je compte aller la semaine prochaine à Arsilly pour terminer quelques affaires, y prendre l'Abbé Aimery, le ramener auprès d'Alfred, et nous préparer à partir pour Paris. La jeune Comtesse désire ce voyage. Messsieurs de Boransac et M. de Belval, l'abbé et moi nous partirons tous pour nous éloigner quelque ems du théâtre de nos douleurs. Je vous écrirai, mon cher frère, dès que le jour de notre départ sera fixé. Adieu. Mes plus tendres complimens à ma sœur, je vous prie. Recevez, mon cher Marquis, l'hommage de mon sincère attachement.

FERDINAND.

LETTRE CCI.

Dans l'auberge snr la route de Key...,
le 9 May, 17 . .

ALFRED A FERDINAND.

NON, mon ami, je ne te quitterai pas, sans te faire mes adieux. Je ne te quitterai point sans te demander pardon de t'avoir trompé.

As-tu pu le penser, Ferdinand, as-tu pu croire que le maheureux Alfred qui causa la mort de celle qu'il aimait, pût espérer une vie paisible ! Non, non. Je mérite mieux ton estime. Je dois mourir pour elle. Je ne puis vivre pour toi. Pardonne la douleur que je vais te causer ; mais tout me fait une loi de suivre les mouvemens de mon cœur. Je dois quitter cette terre qu'Elise n'a pu habiter sans souffrir.

J'enferme dans cette lettre une bague que je te prie de porter toujours. Aye le soin,

lorsque je serai mort, qu'on n'ôte point de mon doigt l'anneau qu'Elise m'a donné ; je veux qu'il me suive dans la tombe. Je veux être enterré auprès d'Elise. O mon ami, je t'en conjure, que le même tombeau réunisse Elise et moi ! que je sois auprès d'elle, qu'un jour nos cendres se confondent !

Adieu, adieu : pardonne-moi. En nous séparant pour toujours, nous remplissons chacun nos destinées. L'amour m'ordonne de mourir ; l'amitié te commande de vivre. Conserve-toi pour ta sœur, pour ta mère. Garde mon souvenir ! en te retraçant mes malheurs, ils te consoleront du parti que je prends.

Je charge Marc de te porter cette lettre. J'éloigne la vigilance de ce fidèle domestique. Je lui donne rendez-vous ici. Cette auberge étant près du château de Key.., j'ai le tems avant son retour, avant même que tu n'ayes reçu cette lettre, d'aller y expier mon égarement ; il a perdu Elise, et l'a conduite au tombeau ! Elle m'attend, je vais la suivre. O mon Elise, tu n'attendras pas long-tems.

LETTRE CCII.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Au Château de Key....le 15 *Mai* 17.

O DÉSESPOIR ! O jours d'horreurs ! Alfred m'a trompé ! Le cruel il m'a trompé ; je l'ai perdu pour toujours ! . . . . . Tenez, mon frère, lisez sa lettre, je vous l'envoie. Le malheureux avait calculé tous les momens ! j'accourus en vain, il n'était déjà plus ! Son corps sanglant porté dans la chambre de M. Duménil, n'offrit à mon premier regard que mon ami mort, et son plus cruel ennemi mourant.

Je ne puis peindre toute l'horreur qui nous environne ! Les détails de cette affreux événement déchirent mon cœur !...

Alfred arrivé à Key . . . , descendit chez Lucile, demanda à voir la fille d'Elise. Il prit cet enfant dans ses bras, la couvrit de baisers et de larmes. L'innocente créature

dormait et ne s'éveilla point. Il la recommanda aux soins de Lucile à qui il donna une forte somme d'argent. Ensuite Alfred demanda qu'on lui ouvrît la porte du parc. Edmond balança un moment, mais la douleur d'Alfred le toucha ; il se décida à le satisfaire, en réfléchissant que M. Duménil était malade, et que Mde. de Pressange restant auprès de lui, il ne risquait point qu'Alfred fût découvert en allant passer quelques instans auprès des travaux d'Elise auxquels Alfred l'assura vouloir faire un dernier adieu, avant un grand voyage qu'il allait entreprendre.

Le cruel ! avec quel sang-froid il m'a condamné à d'éternelles douleurs ! . . . .
. . . .

Edmond ouvrit la porte du parc, et y resta à garder le cheval d'Alfred. Peu d'instans après Edmond entendit un coup de pistolet qui le fit tressaillir ; bientôt un second coup fit courir Edmond et quelques domestiques du côté du grand arbre, au pied duquel ils trouvèrent Alfred baigné dans son sang . . . Ils ramassèrent près de

lui un papier écrit en gros caractères, et qui contenait ces mots : " Que l'on n'accuse personne de ma mort. Je vais moi-même terminer ma misère. Que l'on porte mon corps sanglant au cruel Duménil, qu'il contemple son ouvrage. Lui seul fit mon malheur."

Les domestiques craignant d'être accusés d'un assassinat, suivirent trop scrupuleusement les dernières volontés d'Alfred. Ils portèrent son corps couvert de sang, dans la chambre de M. Duménil. Mde. de Pressange s'évanouit à cette vue ; et lorsque j'arrivai, M. Duménil était dans le délire. Frappé de ce dernier coup, il est mort dans la nuit. Ce fut avant la fin de cette cruelle journée, qu'Edmond m'instruisit de tout ce que je viens d'avoir le courage d'écrire. O douleurs éternelles ! . . . . qui remplacera Alfred dans mon cœur ! O ma sœur, O mon frère ! j'ai tout perdu ! . . .

CONCLUSION.

CONCLUSION.

M. de Coulanges entièrement livré aux soins du Président de Pirmont s'établit à Paris, où il parut ne tenir encore à la société que par les services qu'il cherchait à rendre aux malheureux.

Ferdinand fit exécuter les dernières volontés d'Alfred. L'abbé Aimery, Edmond, Lucile, Marc, tous ceux enfin qui avaient aimé, ou servi Alfred, se ressentirent de ses bienfaits, et restèrent inconsolables de sa perte.

Mde. de Pressange remplit les mêmes devoirs que Ferdinand, en satisfaisant aux dernières volontés de sa nièce.. Elle se livra toute entière à l'éducation de la fille d'Elise. La Marquise de Lonel, et Mde. de Pressange ne trouvèrent de consolation qu'en pleurant ensemble leur amie.

M. Duménil en mourant laissa à Mde. de Pressange la jouissance du château de Key. ... Elle y fit élever un monument consacré

à Alfred et à Elise ; elle fit enfermer dans ce monument une boëte de fer dans laquelle on a trouvé les lettres et les papiers qui ont rapport à la vie d'Alfred et d'Elise.

M. de Belval, dès qu'il eut appris la mort d'Alfred, emmena sa fille à Paris pour l'éloigner du théâtre de ses malheurs. Le Comte de Boransac suivit sa belle-fille. Mais bientôt la jeune Comtesse de Boransac trouva dans le désir de plaire le moyen d'affaiblir sa douleur, et elle se remaria avant la deuxième année de veuvage. Le Comte de Boransac qui fut offensé de ce qu'on pouvait oublier son fils, quitta M. de Belval et sa fille pour se retirer dans une terre, que cependant il choisit près de Paris, ne pouvant, même dans son chagrin, se passer du grand monde et de ses plaisirs.

FIN DU V^ème^ ET DERNIER VOLUME.

---

*De l'Imprimerie d'*A. DULAU *et* Co..*et* L. NARDINI,
No. 15, *Poland-Street.*

60615037